This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 939,869

TES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES

DE

ITTÉRATURE

ET

DE CRITIQUE,

PAR M. CH. NODIER;

ı ordre et publiés par ALEXANDRE BARGINET,
de Grenoble.

TOME SECOND.

PARIS,
RAYMOND, Libraire, rue de la Bibliothèque,
N.° 4.

1820.

D.1. Front
2V
39

ame languages
iversity Microfilms)
2-68
6351-170

THE LIBRARY OF CONGRESS
PHOTODUPLICATION SERVICE
WASHINGTON 25, D. C.

DE CRITIQUI

II.

AC 25
N6

ND le dernier gouvernement franç
sa puissance jusqu'aux limites d
Grèce, et qu'il constitua en gouvern
ire, sous le nom d'Illyrie, les pro
, de Carniole, de Carinthie, de C
'almatie, en y joignant la républi
il y avoit très-peu de voyage
et même en Europe qui

nistrations; et les loisirs d'une assez longue paix donnèrent à ceux qui étoient doués de quelque talent d'observation, tout le temps nécessaire pour le mettre en usage, et pour rassembler sur l'histoire morale de l'Illyrie moderne une foule de documens que leurs prédécesseurs n'avoient pu recueillir qu'en courant. Ce pays, confié tour à tour à trois gouverneurs éclairés, et administré en général par des hommes qui réunissoient des connoissances variées dans la littérature et dans les sciences à celles qu'exigeoient leurs fonctions spéciales, n'offroit pas une particularité remarquable qui pût se dérober à l'investigation des savans répandus sur sa surface; et jamais circonstance n'avoit été plus favorable à la composition d'une bonne statistique. Il étoit enfin d'autant plus facile d'en recueillir les élémens, que l'Illyrie étoit elle-même une pépinière d'érudits, déjà riches par leurs traditions ou par leurs propres découvertes, des matériaux les plus importans, des pièces les plus rares, des renseignemens les plus curieux, et toujours prêts à les communiquer avec cette affabilité prévenante, et, pour mieux dire, affectueuse, qui est un des traits distinctifs du caractère national de ces excellens peuples. Il n'y avoit rien de plus aisé dans l'état des choses que d'établir sur toute la surface des provinces un système de relations

ge que j'annonce. Il est très-bien
tion dont il fait partie, et qui ne se
cessairement que de Mémoires un
iels. C'est, comme on sait, tout ce
la statistique, à l'instruction et au
gens du monde; mais j'ai dû remar
nt qu'on suivroit désormais d'a

et l'a vue extrêmement vite, si ce n'est en ce qui concerne la géologie, dans laquelle il étoit très-versé. Ses récits, variés, curieux, mais pleins d'inexactitudes et de choses hasardées, ont été démentis presque de point en point dans l'excellente réfutation de Lovrich (1), qui est un des modèles de ce genre de polémique. M. Cassas, enfin, a parcouru l'Istrie et la Dalmatie en artiste et en amateur, plutôt qu'en historien et en philosophe; et comme la Croatie est un pays qui n'a d'autres antiquités que les sublimes antiquités d'une nature encore vierge, il l'a traversée sans y arrêter ses regards, quoiqu'il n'y ait aucun lieu du monde plus digne de ceux de l'observateur, et sous le rapport de sa constitution physique, et sous celui de sa constitution politique et morale. M. Breton a essayé d'y pourvoir dans le petit ouvrage dont je rends compte (pag. 50 à 72 du tome II), par un Mémoire très-bon et très-exact sur la Croatie militaire; mais il n'y a pourvu que jusqu'à un certain point, quoique je n'aie rien lu de plus satisfaisant en françois La Croatie mérite l'honneur d'une histoire spéciale.

---

(1) *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia. In Venezia*, 1776, *in*-4°.

t de notions importantes et nouve
re, la langue, et la littérature de ces h
s, quoiqu'il me soit difficile d'en cite
is nommer un ami dont le souvenir
jours cher. Je me borne à indiquer c
eux qui ont rédigé ces notions en c
ge, et dont la connoissance me pa
ait indispensable aux compilateurs fi

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

s un pays qu'on a habité plus d'un
t ceux, par exemple, qui se pratiq
railles, et qui, sans être expressé
liers aux Provinces-Illyriennes, sont
rares ailleurs.

uelques écrivains ont reproché a
de la Carniole, quelques autres l
s. et je suis d

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

t entouré, couronné, jonché de fl
elui des époux; autour de lui, un
t une jeune fille, dans le costume
la *Drushiza*, c'est-à-dire de ce
ont les honneurs des noces, chas
tes avec de grosses touffes de fle
ient continuellement; et chaq

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

nt pas perdu davantage de leur c
de leur élégance. Les exemplaires
mmuns sont encore dignes, jusqu'
n point, de la bibliothèque d'un
icat, et M. Nepveu a fait don à la
d'une découverte à laquelle on n'a
is pensé sans lui. C'est à son heure
ation que nous sommes redevable

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

ntrée, si barbare sur tous les poin
ıels elle touche au monde civilisé,
observateurs aventureux qui ont l
périls pour parvenir à son centre,
merveilles dont les villes réalisent
ıs vénérables et mieux accréditées d
Babylone et de Persépolis. Il n'y a pre
région du Nouveau-Monde, même r

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.er, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

Ce qu'il y a de certain, c'est qu
contrée, si barbare sur tous les p
quels elle touche au monde civi
les observateurs aventureux qui or
les périls pour parvenir à son cent
de merveilles dont les villes réalisc
plus vénérables et mieux accréditéc
le Babylone et de Persépolis. Il n'y a
le région du Nouveau-Monde, mên
ui ont le moi

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.^er^, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

ent pas l'Amérique le jour où ils
ères pour la première fois. L'insc
e statue, gravée en caractères inc
croire aux savans, qui croient pl
que personne à des choses incroy
nument pouvoit être l'ouvrage
ns ou des Carthaginois. Un peu n

à Christophe Colomb, fit oublier l'Afrique, pour le plus grand bien de ses habitans, et parce que ce pays, où l'on ne connoissoit point de mines d'or, ne pouvoit guère présenter à l'avarice des Européens que l'appât de quelques esclaves de plus. On exploita pendant un siècle sur l'autre hémisphère des mines et des royaumes, et nos progrès cessèrent de s'étendre où manquoient les richesses. Ils sont si peu remarquables en Afrique depuis cette époque, que je ne crois pas qu'ils aient enrichi la civilisation de plus de quatre ou cinq découvertes, et il y en a certaines, comme la traite des nègres, qui commencent à passer de mode.

De nouvelles circonstances rappellent aujourd'hui notre attention sur cette partie du monde si complètement oubliée. Le gouvernement du Sénégal est rendu à la France par le traité de paix de 1814, telle qu'elle le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra-Leona. On s'occupe déjà à Paris (1) d'un établissement libre et colonial à la côte d'Afrique; et le savant auteur en examine avec détail les avantages et la possibilité, dans un des chapitres les plus étendus et les plus solides de son livre. Personne n'étoit plus

(1) Ceci a été écrit en 1815.

capable

leurs qui ont visité les mêmes
t toujours conservé des relations a
de la colonie du Sénégal, il a pu r
peu ce qui étoit inexact dans se
bservations, et rétablir les faits qu'

tes les parties de ce petit ouvra
s avec un soin égal, et dignes d'u
t. Cependant je crois pouvoir citer
tails les plus neufs et les plus pi

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poëtes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

liers dans nos pays civilisés. Mais
, dit Rabelais, fut toujours cous
roduire choses estranges et monstru

L'Hindoustan, ou *Religion, Mœurs, Usages et Métiers des Hindous.*

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poëtes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

ncien dans l'ordre des temps, si n
re des sociétés, qui possédez encor
e la décadence du monde, les douc
ıveugle félicité de vos premiers hal
ez-vous les goûter long-temps! Les
emier âge sont charmantes dans
ımme dans les enfans, parce que
ıe se compose à peu près tout le b
n que l'homme est appelé à connoî
courte existence. Elles sont tout-

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses ! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées ! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient ! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires ! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

contrée magnifique renferme tout
ivement sur l'imagination de l'hom
pui est propre à émouvoir son cœu
mander son respect. Située à une d
dérable de notre Europe, elle exe
ge encore plus puissant par l'espace
ıpe dans l'histoire des temps que p
ement topographique : sa chron
volutions, sa religion, ses usages, s
ssi extraordinaires que ses fal

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé ; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

ancien hémisphère, le ciel n'est plu
il plus éclatant, le cours des fleuv
stueux, la végétation plus abon
ergique, plus pompeuse, les riche
us nombreuses et plus variées. Joig
épuisable fertilité d'une nature qu
e pas besoin d'être sollicitée pour êt
fluence d'une religion bizarre s
is pleine de poésie et d'enchante
nme la Mythologie

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

utilité, il peut convenir tour à t
de la médiocrité qui n'achète qu
et aux fantaisies de l'opulence q
le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastiches* plus ou moins habiles, composés l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours le faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a crées ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

eux pèche au contraire par une rec
nsible de l'élégance, par une prol
mens souvent déplacée, celui-là s
en est de même de tous les anti
u plus de latitude dans les rappi
ne pensera-t-on de ce jeu d'esprit,
trop frivole pour occuper les l
mme sensé? C'est cependant sur d
t aussi puériles et quelquefois moi

tions si heureuses à toutes les autres, soit entièrement à dédaigner; mais qu'il n'en est point qui exige plus de mesure et de sobriété en application, puisque des esprits, d'ailleurs très-sages et très-réservés, ne peuvent se défendre d'un certain excès dans l'extension de ses principes. Je crois qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un seul livre en ce genre qui ne fît pas sentir combien l'erreur est près de la vérité, et dans quels écarts peut se jeter l'imagination quand elle n'est dirigée que par l'analogie. Les théories les plus vraisemblables des étymologistes, examinées scrupuleusement, se réduiront toujours à quelques propositions certaines, mal à propos étayées d'une foule de subtilités dont le goût voudroit les dégager.

L'ouvrage que j'annonce n'est donc pas exempt d'un défaut inévitable. L'auteur à qui nous devons une savante traduction de César, près d'en publier la seconde édition, et animé du désir de rendre cet important travail tout-à-fait digne des honorables suffrages qu'il a obtenus, a cru reconnoître quelques imperfections dans le résultat de ses premières recherches, principalement en ce qui concerne les temps reculés de l'histoire des Gaulois et leurs anciens établissemens en Italie. Depuis, le ha-

a quelques aperçus infiniment ne
niment justes qui éclairent, éten
fient très-réellement quelques-unes
noissances historiques. Le reste de
de M. de Botidoux, sur les *origin*
est présenté avec une érudition piq
e jour le plus avantageux possible;
rochement qui a frappé son esprit
onçoit très-bien l'effet sur une
préoccupée quand on a l'usage de

veroit tout aussi aisément les *origines italiques* dans le Vocabulaire ouolof ou caraïbe, que dans le Dictionnaire bas-breton.

Je demande, par exemple, pourquoi chercher dans le celtique *hal* de préférence à un autre mot grec qui en est presque l'homonyme, le nom de la ville de Salente, qui ne vient probablement ni de l'un ni de l'autre ; celui de *rhegium*, dans le celtique *rhegi*, qui peut signifier *déchirement*, mais qui ne le signifie pas mieux non plus que son analogue grec ; celui d'*argyripa*, si convenable à un pays riche en mines d'argent, dans la combinaison très-forcée de trois mots de patois armoricain qui veulent dire littéralement *l'homme cheval*, et qui ne présentent par conséquent qu'un véritable non-sens? Mais voici qui me paroît plus extraordinaire : M. de Botidoux, essayant d'expliquer par la langue celtique le nom du cap *Leucopetra*, à l'extrémité de l'Œnotrie, ou de la Calabre actuelle, et obligé toutefois de laisser aux Grecs les deux premières syllabes de ce mot, prétend que les dernières s'y réunirent dans l'usage des voyageurs, parce que c'étoit une locution commune des habitans du pays, le celtique *petra* signifiant *que demandez-vous? que voulez-vous dire?* J'en suis bien fâché pour la science étymologique; mais c'est absolument comme si l'on disoit

que

quelques aperçus infiniment heur
ment justes qui éclairent, étende
nt très-réellement quelques-unes d
issances historiques. Le reste des
M. de Botidoux, sur les *origines*
présenté avec une érudition piqua
jour le plus avantageux possible; n
chement qui a frappé son esprit,
çoit très-bien l'effet sur une i
occupée quand on a l'usage des

veroit tout aussi aisément les *origines italiques* dans le Vocabulaire ouolof ou caraïbe, que dans le Dictionnaire bas-breton.

Je demande, par exemple, pourquoi chercher dans le celtique *hal* de préférence à un autre mot grec qui en est presque l'homonyme, le nom de la ville de Salente, qui ne vient probablement ni de l'un ni de l'autre; celui de *rhegium*, dans le celtique *rhegi*, qui peut signifier *déchirement*, mais qui ne le signifie pas mieux non plus que son analogue grec; celui d'*argyripa*, si convenable à un pays riche en mines d'argent, dans la combinaison très-forcée de trois mots de patois armoricain qui veulent dire littéralement *l'homme cheval*, et qui ne présentent par conséquent qu'un véritable non-sens? Mais voici qui me paroît plus extraordinaire : M. de Botidoux, essayant d'expliquer par la langue celtique le nom du cap *Leucopetra*, à l'extrémité de l'Œnotrie, ou de la Calabre actuelle, et obligé toutefois de laisser aux Grecs les deux premières syllabes de ce mot, prétend que les dernières s'y réunirent dans l'usage des voyageurs, parce que c'étoit une locution commune des habitans du pays, le celtique *petra* signifiant *que demandez-vous? que voulez-vous dire?* J'en suis bien fâché pour la science étymologique; mais c'est absolument comme si l'on disoit

que

ient au cap Pittaro, dont il est
Pour concevoir tout ce que
xpliquer les origines d'une nati
tique et de conjectural ; pour
te idée du degré de confiance q
uffit d'avoir épelé le dictionnair
gues très-anciennes. Les comb
les des lettres et des syllabes

nérateurs des langues premières sont ordinairement monosyllabiques, et par conséquent d'autant moins susceptibles de se modifier à l'infini, que le son vocal n'exerce pas de modifications dans les radicaux. Il peut paroître étonnant, mais il est très-vrai que les deux ou trois millions de mots que possèdent entre elles toutes les langues connues, ne reconnoissent pas plus de quatre ou cinq cents racines; soit que les langues diverses qui sont à l'usage de la société dérivent d'une langue commune qui s'est subdivisée à l'infini sans s'anéantir tout-à-fait; soit que les hommes aient été dirigés partout où une langue s'est formée par les mêmes principes ou la même inspiration, par le même sentiment d'imitation, par le même mécanisme d'organe, il est impossible de citer une expression à laquelle on ne puisse attribuer autant d'étymologies que l'on connoît de langues-mères, et qu'il existe d'acceptions différentes de son radical primitif. Il n'y en a point qui se refusent au premier système venu, pas même celles que l'imagination produiroit en se jouant, et voilà comment on a successivement découvert tous les radicaux des langues modernes, et la clef des origines de tous les peuples dans l'hébreu, dans le syriaque, dans le grec, dans l'ancien saxon, dans le bas-allemand, dans l'esclavon, dans le gallois, dans le bas-breton et

e colonie des bords du *Rhône* s
les temps historiques sur ceux
Aréthuse. Il faudroit pour cela d
ages et d'autres monumens que l
fortuite de quelques syllabes.

Des changemens opérés dans toutes les parties de l'administration de l'Empire Romain, sous les règnes de Dioclétien, de Constantin, et de leurs successeurs, jusqu'à Julien; par M. NAUDET.

Si les journaux influent sur le succès des ouvrages de littérature, c'est qu'on suppose qu'un article favorable est l'expression d'une opinion répandue parmi les gens de goût dont le rédacteur s'est rendu l'interprète, et qui avouent plus ou moins sa mission. Une opinion individuelle ne peut déterminer en effet le jugement du public qu'autant qu'elle représente et qu'elle exprime un jugement déjà formé. Les critiques contemporains de nos grands classiques ne leur ont pas toujours été favorables; mais on a oublié leurs censures, parce que le sentiment de quelques-uns ne prévaut jamais contre le plaisir de tous. Le journaliste ne fait donc, en dernière analyse, que reconnoître et constater le sentiment général; et s'il le combat par l'effet de quelque prévention ou seulement par prédilection pour les idées singulières, il ne peut qu'en pallier, qu'en retarder pour quelque temps la manifestation publique. Le mérite des livres est une matière sur laquelle la classe éclairée prononce en dernier ressort. Qu'est-ce

autre chose qu'un objet d'étude, e
ent sous ce point de vue que je n
de considérer celui ci. L'intérêt
roit d'avance, et qui s'est augmen
ire, reposoit d'ailleurs en grande
; observation que je ne fais jamai
c'est que l'instruction et les théor
elle société commencent

seul qui se distingue dans cette carrière); voilà, dis-je, de jeunes gens d'un talent éminemment recommandable, dont l'éducation formée à la suite de nos malheurs se rattache par ses principes et par sa direction aux études conservatrices et aux systèmes vraiment sociaux.

Le titre de l'ouvrage de M. Naudet annonce, tout autant qu'il le faut, et la nature de son sujet, et l'étendue et l'importance de ses recherches. On est étonné du nombre des auteurs qu'il a dû consulter, comparer, accorder ensemble, pour rendre un compte exact de ces vicissitudes incalculables de mœurs et de coutumes qui caractérisent la vieillesse des peuples et les impuissans efforts de l'esprit social contre les élémens de destruction des sociétés usées. Ce tableau exigeoit des notions préliminaires qu'il a très-habilement présentées dans une introduction historique pleine d'érudition et de méthode. C'est la première partie de son vaste travail, et celle peut-être qui a demandé le plus d'études en tout genre. Il y embrasse sous tous leurs aspects toutes les questions de statistique qui peuvent s'élever sur les temps de l'Empire antérieurs à Dioclétien; l'économie politique, les finances, la législation, l'état des personnes, l'administration provinciale, le ressort de la justice, la police du palais impérial, l'état mili-

ier le monde, il supporta plus
bre de son esclavage. Tibère, h
son prédécesseur, affecta la mê
our les anciennes formes tant
assuré d'un pouvoir inviolable;
t de dépraver les mœurs, de
s généreuses, d'avilir le caractè
quand le ressort de l'

il délibéra sur l'assaisonnement d'un turbot. Il y a trente ans que ces turpitudes passoient pour des fables parmi ce qu'on appelle des bons esprits. On n'y croyoit que dans les écoles.

Il faut voir dans l'ouvrage de M. Naudet le développement de ces hautes considérations. Partout ses aperçus sont ingénieux, pleins de justesse et de force; quelquefois ils sont profonds. Parmi cette foule d'historiens qu'il a été obligé d'explorer, et dont plusieurs ne valent la peine d'être lus que pour quelques faits isolés qu'ils ont rapportés avec plus de détails, on voit qu'il n'en est aucun qu'il ait lu avec plus de profit que Tacite. Sans tomber dans l'excès de cette concision affectée, qui est un vice dans notre langue, et peut-être dans celle de Tacite, il en a souvent la précision nerveuse et le tour énergique. Je ne citerai pas d'exemples. Ils sont nombreux, et j'aime à les laisser au discernement du lecteur dans un livre que son sujet, la manière dont il est traité, le succès qu'il a obtenu, rendent classique en son genre. Le seul chapitre que j'aie abordé jusqu'ici, donneroit matière à des développemens qui outrepasseroient beaucoup ses limites. Raconter pour faire penser, voilà ce qui caractérise l'historien philosophe : c'est le secret de Tacite. Les déclamateurs disent tout ce qu'ils savent ou tout ce

ge de ce règne, sur l'appel d'Ant
: César, et sur la précaution enco
lément prévoyante d'Adrien, e
ne héritier de son trône qu'il se
e des héritiers dignes de lui. Elle
s le règne de Marc-Aurèle. Pend
nte ans, l'Empire demeura paisi
, formidable au-dehors; et s'il ne
point pour des siècles, on ne p
qu'à une seule faute de politi

tème de morale religieuse. Il est évident que le principe de la légitimité auroit maintenu l'Empire Romain et assuré son repos, sa prospérité, sa gloire. Que manquoit-il donc à Rome pour ne pas cesser d'être Rome? C'est ce que M. Naudet exprime admirablement dans ces deux mots : *Auguste avoit oublié de définir la souveraineté.*

J'ai dit que cette partie du premier livre de M. Naudet donnoit une idée des qualités principales de son talent. C'est là aussi que son talent peut laisser quelque chose à désirer : les qualités secondaires que donnent l'âge et la réflexion ; plus de sobriété dans les conjectures, plus de maturité dans les jugemens, plus d'unité dans l'ensemble du système historique qu'il commence à développer. Il a besoin de se défier de lui davantage, de céder avec moins de facilité à un rapprochement spécieux, à une allusion brillante. Son style y pourra perdre quelque chose sous le rapport de la couleur, ses tableaux auront moins d'effet; mais leur effet plus vrai, plus utile, offrira un intérêt plus important à la classe peu nombreuse des lecteurs faits pour l'apprécier. Je ne dis pas que ce petit défaut soit commun dans son ouvrage, je ne dis pas qu'il y soit tellement prononcé qu'on ne puisse me contester cette découverte ; l'exemple que j'aurois choisi,

quillité de l'Empire, et en balançai
ment les institutions, il sembloit lu
écurité dont il n'avoit pas joui ju
econd, dominé par un amour exc
oir absolu qui lui faisoit prendre
out ce qui se rapprochoit du trône,
ui ne s'en rapprochoit que pour
lein de mépris pour le peuple, qu
e regarder comme une puissance,

être attaché. On voit qu'il y a plutôt matière à contraste qu'à comparaison entre Adrien, donnant aux générations futures toutes les garanties dont le gouvernement étoit susceptible dans l'état de civilisation, et Louis XI, achevant avec violence l'ouvrage du temps qui avoit commencé à les détruire. Il est assez singulier qu'il n'ait pas été mieux traité pour cela par les factieux des siècles suivans, qui n'ont cessé de le citer comme un tyran, quoiqu'il n'ait jamais fait sentir qu'à la noblesse le poids de son pouvoir, et qu'il ait abattu de lui-même toutes les barrières qui le séparoient du peuple. C'est tout le contraire de la définition ordinaire du mot.

La deuxième partie de l'ouvrage de M. Naudet contient le règne de Dioclétien, la troisième celui de Constantin. Je n'y suis pas arrivé, quoique je me fusse proposé de tout parcourir aujourd'hui d'un coup-d'œil plus rapide. Le plaisir de lire m'a fait oublier le devoir d'analyser.

noître d'état intermédiaire. C'est
nt les premiers essais heureux du
t mixte; et ce qu'il y a d'étrange,
prince n'a déployé cependant a
l'appareil de la souveraineté. I
qu'il crut devoir faire à l'esprit
nangèrent en rien les rapports
impériale avec eux ; elle s'éleva
le ce qu'elle accordoit.

phénomènes qui accompagnent la chute des sociétés, tous ceux qui en annoncent le renouvellement. Ce colosse prodigieux de l'empire romain pèse encore de tout son poids sur le monde ; et cependant, à travers le reste de majesté qui l'entoure, on devine sa décadence et sa ruine. D'un autre côté, l'investigation des idées sociales devient le besoin de cette foule de peuples barbares qui n'avoient demandé jusqu'alors qu'à être gouvernés. La fameuse insurrection des Bagaudes donne aux nations tributaires le signal de l'indépendance. La distinction des états commence à s'introduire parmi ces troupeaux innombrables de vaincus qui subissoient depuis si long-temps sous le joug de Rome l'égalité de l'esclavage, et cette hiérarchie nouvelle, bien que fortuite et fondée à la manière des sauvages sur de simples différences de localités (1), est un moyen sûr de conservation pour les sociétés qui commencent et pour celles qui changent de formes. Il est remarquable qu'il se trouve dans une masse d'hommes sans lumières, qui essaient de se constituer en corps de peuple, une foule d'idées sociales qui ne sont plus accessibles à l'intelligence des peuples perfectionnés. S'il est, par exemple, une espèce d'institution qui répu-

(1) *Rustici-ani, urbani, burgenses.*

nme tel qu'il est, tel qu'il sera pro
ours, n'admettoit rien de mieux
de l'inégalité des conditions. C
ême très-favorable en ce sens à l'
qu'il ne la met pas en question,
bsurde, et qu'il porte tout le
simple convention sociale, p
les choses qui distinguent l'h
me, il n'y en a point qui dépe
que la naissance

tifiant quand les premiers rangs appartiennent en droit à tout le monde, c'est de les voir emportés d'assaut par l'audace factieuse, ou furtivement surpris par la médiocrité rampante, et c'est ce qui arrive probablement quelquefois. Quand on a fait une révolution pour ôter leurs avantages à la naissance et à la fortune, le grand nombre a pensé que cela étoit juste, et il étoit impossible qu'il pensât autrement, car la naissance et la fortune ne sont pas des droits moraux. Qu'en est-il résulté? Que les avantages du hasard sont devenus le patrimoine de l'intrigue et des passions, et par conséquent un objet de brigues, de déchiremens, de convulsions continuelles, parce qu'il n'y a pas de raison pour que l'intrigue et les passions cèdent jamais à la justice et au bon droit. La société n'a pas été plus heureuse, comme on sait; l'inégalité n'a pas été moins réelle; elle est devenue seulement plus outrageante. Quant au mérite, il n'a pas prospéré davantage, si j'en crois les plaintes du siècle. Il y a bien de la raison dans la routine des peuples.

La nouvelle organisation du corps politique date à peu près, comme je le disois, du règne de Dioclétien, mais elle n'offroit alors qu'une masse inerte, informe, attaquée dès sa naissance d'un vice mortel. La terre présenta, pendant

quelque

, n'admettoit rien de mieux que l
'inégalité des conditions. Ce pri
très-favorable en ce sens à l'égalit
l ne la met pas en question, ce q
rde, et qu'il porte tout le car
nple convention sociale, puisq
s choses qui distinguent l'homm
, il n'y en a point qui dépende r
: la naissance ; comme personne

tifiant quand les premiers rangs appartiennent en droit à tout le monde, c'est de les voir emportés d'assaut par l'audace factieuse, ou furtivement surpris par la médiocrité rampante, et c'est ce qui arrive probablement quelquefois. Quand on a fait une révolution pour ôter leurs avantages à la naissance et à la fortune, le grand nombre a pensé que cela étoit juste, et il étoit impossible qu'il pensât autrement, car la naissance et la fortune ne sont pas des droits moraux. Qu'en est-il résulté? Que les avantages du hasard sont devenus le patrimoine de l'intrigue et des passions, et par conséquent un objet de brigues, de déchiremens, de convulsions continuelles, parce qu'il n'y a pas de raison pour que l'intrigue et les passions cèdent jamais à la justice et au bon droit. La société n'a pas été plus heureuse, comme on sait; l'inégalité n'a pas été moins réelle; elle est devenue seulement plus outrageante. Quant au mérite, il n'a pas prospéré davantage, si j'en crois les plaintes du siècle. Il y a bien de la raison dans la routine des peuples.

La nouvelle organisation du corps politique date à peu près, comme je le disois, du règne de Dioclétien, mais elle n'offroit alors qu'une masse inerte, informe, attaquée dès sa naissance d'un vice mortel. La terre présenta, pendant quelque

me ait donnée aux libertés soc
Montesquieu a dit qu'il ne semb
fait pour assurer notre bonheur d
que dans l'autre. La société ancien
ses philosophes et toutes ses lum
enfanté que la barbarie. La socie
éclairée par cette étoile de Bethlé
loit naguère au berceau du Christ
bergers, recomposa d'élémens plus
un nombre infini de siècles [illegible]

doit au loin ses vastes racines; et les hommes, dit M. Nandet, dont j'emprunte ici les expressions, sortant de la tyrannie d'un gouvernement républicain, s'approchèrent dès-lors plus ou moins à travers diverses sortes d'esclavages de la liberté d'une monarchie tempérée. Cette admirable influence du christianisme n'a pas été méconnue, même au dix-huitième siècle; mais il falloit dire, pour la caractériser dignement, que, sans elle, la civilisation actuelle n'existeroit pas, et que tous les pays soumis autrefois à l'Empire romain, c'est-à-dire la moitié du monde connu, seroient encore le domaine de quelques hordes barbares, sans discipline et sans lois. Le renouvellement de la société ne dépendit jamais d'une révolution purement politique, comme on a feint de le croire chez les modernes. Ce sont les religions qui renouvellent les peuples; le feu divin qui vivifie l'homme social ne peut être emprunté qu'au ciel, et c'est le sens véritable de la belle allégorie de Prométhée. Il étoit réservé à notre siècle, et dans ce siècle à des hommes qui ont fait abnégation de toutes les idées morales sur lesquelles repose la société, de rêver qu'on pût recommencer la civilisation, en prenant le système de la civilisation à l'inverse, c'est-à-dire en substituant le *fait* au *droit*, la *force* à la *justice*, et la *majorité* au *gouverne-*

a habilement déguisé l'aridité sou
ui ne sont jamais sans attrait. Da
s les plus sévères, il a su être érudi
oindre l'urbanité qui plaît à la doc
uit. L'Académie des Inscriptio
ttres a deux fois bien jugé le liv
. L'un et l'autre étoient académ
es les acceptions favorables du m

Histoire de l'Empereur Julien, tirée des auteurs idolâtres, et confirmée par ses propres écrits ; suivie du Récit de la désastreuse retraite des légions romaines; par M. JONDOT, auteur du *Tableau historique des Nations.*

QU'EST-CE que cet empereur Julien, si vivement attaqué par les uns, si passionnément prôné par les autres, que la religion réprouve comme un misérable apostat, que la philosophie du dix-huitième siècle assimile à Marc-Aurèle? Voilà la question que M Jondot s'est proposé de résoudre, en démêlant, à travers les panégyriques intéressés des sophistes, les vérités historiques qu'ils ont altérées à dessein pour flatter leur idole et tromper l'avenir.

Il y a des circonstances dans l'histoire de Julien, il y a des parties dans son caractère qui ne peuvent que gagner à être examinées à la lumière d'une sévère critique. Peu de guerriers ont eu plus de courage, peu de souverains ont porté une sollicitude plus active et plus éclairée dans les affaires du gouvernement. Quant au mérite littéraire, qui est beaucoup moins requis dans un empereur, on sait qu'il en étoit assez pourvu pour briller en quelque rang que le ciel l'eût fait naître. Julien, ne fût-il qu'un écrivain, passeroit sans doute pour un des écrivains les plus in-

faite convenir cependant que, pa
réputations qu'elle a faites, il y c
tuites.

une entreprise assez difficile que
r Julien de cette réputation d'en
nit par droit de prescription, mên
es classiques; et des écrivains, d'
x, n'ont pas hésité à composer l'l
règne des éloges emphatiques d'E
ertin, de Libanius, qui n'étoient

ment des siècles : si jamais notre histoire est écrite sur des documens du même genre, la postérité sera bien instruite !

Une des choses qu'on est convenu d'admirer dans Julien, c'est son éloignement pour la vie publique, sa répugnance pour le pouvoir. Quand on lui apprend dans Athènes qu'il est associé à la puissance suprême, il pleure, il se désole, il soupire après les charmes de la retraite, il regrette les ombrages de l'Académie et la petite maison de Socrate. Sa révolte dans Lutèce n'est pas plus volontaire que sa première adhésion au choix qui l'appeloit sur les degrés du trône. C'est avec contrainte, avec douleur qu'il accepte le titre d'Auguste. Quand il est accusé, il proteste de son innocence à la face du ciel et de la terre. Il se plaint que Jupiter ait exigé de lui qu'il ceignît le bandeau impérial ; et il est clair que Jupiter l'avoit exigé en effet. Nos philosophes n'en ont jamais douté. Il jure enfin, *par tous ses dieux*, qu'il n'avoit point de connoissance du complot tramé par ses légions. Tillemont observe que ce serment ne l'engageoit pas à grand'chose, et il est probable que Julien le savoit.

Ce qui donne du poids à cette présomption, c'est le témoignage d'Eunape, que les admirateurs de Julien ne révoqueront pas en doute. Ce ténébreux auteur de l'*Histoire des Sophistes*,

mmes ou le plus impudent des cha
it beaucoup la puissance, tout e
la dédaigner; et il n'en disoit d
une heureuse expression de V
our en dégoûter les autres. Il sav
il pressentoit l'apophtegme profo
qui n'avoit ni plus ni moins d'es
ce fameux cardinal de Retz, qu
mbler le peuple, c'est l'émouvoi
les habita de Lutèce. il les *é*

nins. Julien le sentit si bien, qu'il fut obligé de faire parler Jupiter. M. Jondot ne se paie pas de cette excuse; les panégyristes de Julien ne sont pas si difficiles.

Arrivé à l'empire du monde, Julien, désespéré, se réfugie au fond du palais des Thermes, pour y gémir en liberté sur les malheurs attachés à la toute-puissance. Il renonceroit peut-être à cet honneur dangereux, si le génie de l'empire ne lui apparoissoit pour implorer son appui: mais que répondre au génie de l'empire? Ces misérables simagrées d'un usurpateur, assez dépravé dans sa morale pour oser faire parler ses dieux, pouvoient réussir encore chez un peuple que l'excès de la civilisation ramenoit graduellement à la barbarie; mais elles sont ridicules et odieuses dans l'histoire, et il faut que le philosophisme ait été bien éhonté, il faut qu'il ait bien insolemment compté sur la crédulité du siècle, pour étaler avec confiance les vertus du jongleur illustre qui a fondé son pouvoir sur de si méprisables impostures.

Julien avoit appris par expérience qu'on fait les révolutions avec des sophistes et des rhéteurs. Quand il occupa le rang suprême, il se crut obligé à les ménager; il en fit ses ministres, ses favoris, ou plutôt ses admirateurs à titre d'office. Sa cour fut une sorte de lycée où, de tous

s redoutable adversaire. Julien r
l'attaquer l'esprit, la mauvaise
nier le ridicule, le pouvoir et p
t de proscrire ; une valeur signalé
aux faits militaires, une ténacité in
nheur invariable dans ses entrepri
s dévouées jusqu'au fanatisme, de
i passoient pour les derniers dép
ites les connoissances des temps

Ce tableau rapide a dû faire naître plusieurs fois l'idée d'un rapprochement très-naturel entre Julien *l'apostat* et un autre dupeur d'hommes fort célèbre chez les modernes. Aux talens littéraires près, qui ne souffrent pas de comparaison, il est impossible de trouver une analogie plus complète dans le caractère, dans la destination, dans les vices, dans les qualités, dans les moyens, dans le but, qui étoit de part et d'autre la destruction de la morale sociale. Cette analogie se continue jusque dans les particularités de leur vie militaire, jusque dans les désastres qui terminèrent de si longues et de si éclatantes prospérités. Elle ne cesse qu'à la catastrophe. Julien eut l'avantage inexprimable de mourir en soldat; et s'il reconnut en effet que le *Galiléen* avoit vaincu, ce ne fut qu'en mordant la poussière. M. Jondot n'a pu éviter de remarquer ce rapprochement, quoique étranger à son sujet, parce qu'on auroit trouvé sans doute une espèce d'affectation à repousser une observation qui en sortoit si naturellement pour tous les lecteurs. Malheureusement, l'excès est un défaut partout; et la comparaison une fois indiquée ou plutôt reconnue, il falloit peut-être assez bien penser de leur pénétration pour se dispenser de la reproduire inutilement dans des notes pleines de bon sens et de bon esprit, mais tout-à-fait surabondantes. Ce

détails très-étendus, mais très pi
génieux, dans lesquels il est enti
ges de Julien, parce qu'il est natu
is son histoire une grande place à
a occupé une si grande place
ce que cette analyse jette d'aille
clarté sur le système religieux de
incérité de son dévouement au p
: la solution de cette difficulté

les résultats qu'il pourroit en obtenir, il n'y a, suivant moi, aucune partie de son livre qu'il ait traitée avec plus de succès. Après avoir suivi Julien dans le domaine de l'histoire avec l'autorité de la critique, il s'en est emparé aussi heureusement pour le moins dans celui de la littérature, en faisant sortir de ses écrits mêmes la révélation de ses pensées les plus secrètes. Cet examen est un ouvrage également neuf et curieux sous le raport littéraire et sous le rapport moral. Les ouvrages de Julien sont connus de si peu de personnes hors de la classe des érudits, que leur analyse pouvoit offrir jusqu'à un certain point l'attrait de la nouveauté. On sait que l'attrait de l'esprit n'y manque pas. Il faut rendre à César ce qui appartient à César.

iommes, vous ne trouverez rien
le la simple, de l'authentique vé
omène du quinzième siècle. La l
ite du règne le plus malheureu
les de la monarchie fassent mo
ors, envahie par ses ennemis,
nue sur le penchant de sa ruine
de quelques preux, n'oppose
de ses destinées qu'une vaine

gère, il jette un dernier regard, un regard de désespoir sur la belle France qui ne lui offre de toutes parts que d'affreux déchiremens, les dissensions civiles auxiliaires et complices des vainqueurs, et un petit nombre de braves mourant sans vengeance sur les ruines des villes incendiées qu'ils ont défendues. A peine quelques places arrêtent encore pour un moment les progrès de l'ennemi. A peine une vieille prophétie qui annonce qu'une jeune fille venue des environs du *Bois Chenu* délivrera le royaume, soutient encore la confiance des esprits foibles de ce temps peu fertile en esprits forts. Tout va périr quand cette jeune fille paroît. C'est une paysanne de seize à dix-sept ans, d'une taille noble et élevée, d'une physionomie douce mais fière, d'un caractère remarquable par un mélange de candeur et de force, de modestie et d'autorité; qui ne s'est jamais trouvé au même degré dans aucune créature; d'une conduite, enfin, qui fait l'admiration de toutes les personnes qui l'ont connue. Les mères ne désirent point de fille plus parfaite, les hommes n'ambitionnent pas le cœur d'une femme plus digne d'être aimée; mais dès l'enfance elle a renoncé au bonheur d'être épouse et mère. Appelée à une vie d'héroïsme et de sacrifice par la voix même des anges, elle a voué sa virginité à Dieu à l'âge de treize

ssées dans la prairie ; mais Jean
servoit pour la chapelle de Domr
ssi qu'elle dansoit peu, mais qu'el
ec un charme inexprimable, pr
s hymnes et des cantiques à la l
ints, de celui, par exemple, don
Douremy porte le nom, et qui,
résider à l'onction sacrée de nos R
peut-être pour elle la faveur d'v

les oiseaux des bois et des champs *venir manger son pain dans son giron, comme s'ils fussent privés.* Telle est la puissance que Dieu suscite tout à coup pour lever le siége d'Orléans, faire sacrer le roi dans une ville occupée par les Anglois, et réduire leurs armées, si long-temps triomphantes, à abandonner la France. Les rebuts réitérés qu'elle essuie d'abord ne fatiguent point son courage. Elle insiste avec ardeur parce qu'elle sait qu'elle a peu de temps pour accomplir ses desseins, et qu'elle ne doit pas voir le succès tout entier de ses travaux et de ses promesses; mais elle ne se révolte point contre les refus, parce que les refus sont du nombre des difficultés qui lui ont été annoncées. Enfin, ses instances l'emportent sur les objections de l'incrédulité; elle part, et cette villageoise transformée en guerrier devient, dès ses premiers pas dans cette nouvelle carrière, le parfait modèle du chevalier chrétien; intrépide, infatigable, sobre, pieuse, modeste, habile à dompter les coursiers, et versée dans toutes les parties de la science des armes comme un vieux capitaine, il n'y a rien dans sa vie qui ne révèle une haute inspiration, et qui ne porte le sceau d'une autorité divine. Les élémens eux-mêmes paroissent lui obéir. Obligée de parcourir, pour se rendre auprès de Charles, une route de cent-cin-

quante

ssées dans la prairie ; mais Jeam
rvoit pour la chapelle de Doure
i qu'elle dansoit peu, mais qu'e
: un charme inexprimable, pr
hymnes et des cantiques à la l
ts, de celui, par exemple, dor
Douremy porte le nom, et qui,
sider à l'onction sacrée de nos R
peut-être pour elle la faveur d'y

les oiseaux des bois et des champs *venir manger son pain dans son giron, comme s'ils fussent privés.* Telle est la puissance que Dieu suscite tout à coup pour lever le siége d'Orléans, faire sacrer le roi dans une ville occupée par les Anglois, et réduire leurs armées, si long-temps triomphantes, à abandonner la France. Les rebuts réitérés qu'elle essuie d'abord ne fatiguent point son courage. Elle insiste avec ardeur parce qu'elle sait qu'elle a peu de temps pour accomplir ses desseins, et qu'elle ne doit pas voir le succès tout entier de ses travaux et de ses promesses; mais elle ne se révolte point contre les refus, parce que les refus sont du nombre des difficultés qui lui ont été annoncées. Enfin, ses instances l'emportent sur les objections de l'incrédulité; elle part, et cette villageoise transformée en guerrier devient, dès ses premiers pas dans cette nouvelle carrière, le parfait modèle du chevalier chrétien; intrépide, infatigable, sobre, pieuse, modeste, habile à dompter les coursiers, et versée dans toutes les parties de la science des armes comme un vieux capitaine, il n'y a rien dans sa vie qui ne révèle une haute inspiration, et qui ne porte le sceau d'une autorité divine. Les élémens eux-mêmes paroissent lui obéir. Obligée de parcourir, pour se rendre auprès de Charles, une route de cent-cin-

quante

: angloise, elle combat près de I
ıtrailles, de la Hire, et c'est elle
artout la palme de la valeur. L'é
me d'Arc, ainsi qu'elle l'a dit elle
jours où est le danger; mais, a
lle conduit les soldats dans la
vant eux l'effort de l'ennemi, et
Tout au plus, comme elle le dis
vant ses juges, avec cette naïveté

bons torchons. En peu de mois toutes ses prédictions s'accomplissent. Blessée à la défense d'Orléans d'une flèche qui lui traverse l'épaule, elle l'arrache de ses mains, retourne quelques minutes après au milieu des combattans, achève la déroute des Anglois, et délivre ces murailles qu'elle avoit promis de délivrer. Charles doit être sacré à Reims ; elle lui ouvre un chemin vers cette ville, et les villes qui se trouvent sur son passage se rendent sans se défendre. A compter de ce moment, la puissance des Anglois, ébranlée, chancelante, prête à s'écrouler, n'est plus digne d'intéresser à sa chute une puissance plus qu'humaine. La mission héroïque de Jeanne d'Arc est finie; il ne lui reste plus qu'à la couronner par le martyre. Après quelques nouveaux prodiges de valeur, elle tombe dans les mains de ses implacables ennemis, et monte au bûcher avec la résignation d'une sainte. On assure qu'à l'instant où les flammes qui l'entouroient étouffèrent le nom de Jésus dans sa bouche innocente, une colombe s'éleva du bûcher aux yeux épouvantés des Anglois, et prit son vol vers le Ciel. Telle fut du moins l'illusion du remords pour les misérables qui l'avoient condamnée. J'ajouterai un seul trait à cette esquisse imparfaite: c'est qu'elle ne doit rien à l'imagination, et que l'histoire la moins ornée ne seroit pas plus sobre

nation par l'usage qu'il en a fait
hésita, jeune encore, entre de
ée, Jeanne d'Arc et Henri IV.
ır peut-être de choisir le secon
lans un ordre d'inspirations mo
ses, dans un siècle moins cheval
poétique, moins religieux, dan
e mœurs moins convenable à la
e pouvoit fournir que la matiè

abstractions glacées de la religion philosophique. Cette fois-là, ses passions le trompèrent au préjudice de sa gloire et de son bonheur; car je ne suis pas éloigné de croire, qu'en se familiarisant avec les hautes pensées de cette religion divine, il auroit pu devenir digne de mourir chrétien. Il paroît qu'effrayé du parti que pouvoit tirer du même sujet le génie éclairé par la foi, il crut avoir un grand intérêt à le flétrir dans sa fleur, à lui ravir ce charme délicat qu'il est si facile de détruire en France, qu'une plaisanterie altère, qu'une équivoque avilit.

Comment me ferois-je comprendre maintenant par ceux qui ne connoissent pas ce monstrueux chef-d'œuvre où l'esprit le plus ingénieux s'allie au cynisme le plus effronté pour déshonorer la vertu? L'héroïne de Donremy, cet ange d'innocence et de grâce, qui a coûté des larmes à ses bourreaux, et que l'histoire ne nommera jamais sans respect; qui a répandu tant de sang pour la patrie; qui lui a conquis tant de drapeaux et redonné tant de villes.....; cette pauvre jeune fille, qui avoit délivré la France, et que les Anglois ont brûlée à dix-huit ans, Voltaire en a fait le principal personnage d'un roman de prostitution, d'un roman dont l'exécution inimitable a peut-être donné un rival à l'Arioste, mais qui souille notre littérature d'une tache ineffaçable. Quel

ation par l'usage qu'il en a fait
ésita, jeune encore, entre deu
e, Jeanne d'Arc et Henri IV.
r peut-être de choisir le secon
ins un ordre d'inspirations moi
es, dans un siècle moins cheval
oétique, moins religieux, dans
mœurs moins convenable à la M
e pouvoit fournir que la matièr
élégante et pompeuse. Le bri

abstractions glacées de la religion philosophique. Cette fois-là, ses passions le trompèrent au préjudice de sa gloire et de son bonheur; car je ne suis pas éloigné de croire, qu'en se familiarisant avec les hautes pensées de cette religion divine, il auroit pu devenir digne de mourir chrétien. Il paroît qu'effrayé du parti que pouvoit tirer du même sujet le génie éclairé par la foi, il crut avoir un grand intérêt à le flétrir dans sa fleur, à lui ravir ce charme délicat qu'il est si facile de détruire en France, qu'une plaisanterie altère, qu'une équivoque avilit.

Comment me ferois-je comprendre maintenant par ceux qui ne connoissent pas ce monstrueux chef-d'œuvre où l'esprit le plus ingénieux s'allie au cynisme le plus effronté pour déshonorer la vertu? L'héroïne de Donremy, cet ange d'innocence et de grâce, qui a coûté des larmes à ses bourreaux, et que l'histoire ne nommera jamais sans respect; qui a répandu tant de sang pour la patrie; qui lui a conquis tant de drapeaux et redonné tant de villes.....; cette pauvre jeune fille, qui avoit délivré la France, et que les Anglois ont brûlée à dix-huit ans, Voltaire en a fait le principal personnage d'un roman de prostitution, d'un roman dont l'exécution inimitable a peut-être donné un rival à l'Arioste, mais qui souille notre littérature d'une tache ineffaçable. Quel

différerai pas jusqu'à mon procha
endre à l'auteur une partie de la j
rite. Son ouvrage, à le considére
t de la composition littéraire, offr
uelque prise à la critique. Sous le
son utilité, de son importance
, on n'a rien publié depuis long-t
igne de l'attention des hommes stu
reconnoissance des bons Francoi

Continuation.

Après avoir parcouru dans toute son étendue l'histoire de Jeanne d'Arc, sans négliger un de ses détails, sans dépouiller le moindre de ces détails de ses moindres développemens, et de manière à ne rien laisser à désirer à ces esprits curieux qui veulent tout savoir dans ce qui les intéresse, il restoit à M. Lebrun des Charmettes à satisfaire l'esprit du lecteur philosophe qui compte pour peu de chose les événemens quand il ne peut pas se rendre raison de leurs causes. Cette classe de lecteurs, infiniment plus nombreuse aujourd'hui qu'autrefois, a changé sous ce rapport le système de composition de l'histoire; et je ne sais pas si l'esprit humain y a gagné beaucoup de notions positives. Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'histoire de Jeanne d'Arc, parvenu à ce qu'il semble à la fin de sa tâche, a été obligé de la reprendre en sous-œuvre pour satisfaire à cette question, qu'il est si difficile de résoudre avec les simples lumières de la raison : Qu'étoit ce que Jeanne d'Arc? Il n'y a pas moins de quatre hypothèses sur ce point.

La première est celle des Anglois du quinzième siècle, qui attribuoient tous les succès de la Pucelle aux merveilles de la magie : elle ne mérite plus d'être combattue, et il est bien pro-

ur dans l'armée angloise, rendre
ux François, et relever la monar
nes. Dans la quatrième, enfin,
roïne vraiment suscitée par Dieu
ration d'un royaume qu'il protège
d'un peuple qu'il aime : celle-là n'
e beaucoup de gens que le sourir
érision ; aussi M. Lebrun des Cl
xcellent esprit de ne pas la discut
savoir examiné ces différentes cir

ticulier, sans craindre même d'ajouter de nouveaux aperçus, quelquefois plus piquans que les premiers, à ceux sur lesquels ces hypothèses ont été d'abord établies; après avoir combattu avec plus d'avantage encore une supposition infiniment moins digne de considération quoiqu'elle puisse offrir quelques ressources au roman historique et même à l'épopée, celle qui fait naître Jeanne d'Arc du sang des rois, et qui lui donne pour frère le brave bâtard d'Orléans, l'auteur de l'histoire de la Pucelle résume son jugement dans une phrase simple et noble, qui est plutôt l'énonciation d'un sentiment que la solution d'une difficulté de critique, mais qui n'en est que plus imposante et que plus persuasive : « Je m'aperçois, dit-il, qu'en réfutant les » systèmes qui attribuent les faits de la Pucelle » à l'invention humaine, j'ai suffisamment exposé le système contraire qui consiste à y reconnoître la main de Dieu. Je n'entrerai donc » pas à cet égard dans de plus grands détails. » Que si l'on demande maintenant à l'auteur » de cette histoire quelle est son opinion particulière sur Jeanne d'Arc, il se contentera » de répondre dans toute la simplicité de son » cœur : Je suis François, je suis chrétien. »

Ce n'est pas là, je le répète, une explication suffisante pour tout le monde; mais je doute

te si semblable dans l'expression
cependant terrible de sa physion
t-Michel de Raphaël, qu'on c
ui a servi de modèle; quand on l
istorien au milieu de ces mêlée
sur ces murailles ébranlées, qui
nt plus tard couvrir l'ennemi de
t qu'on la voit, impassible, n'op
des soldats furieux que son éte
u le revers de sa hache d'

ment et de respect; quand on développe cette longue suite de faits si difficiles à prévoir, qu'elle a pourtant annoncés, et qui se sont toujours vérifiés suivant ses paroles, soit pendant qu'elle étoit à la tête des troupes, soit depuis même que, tombée dans les mains des Anglois et livrée à leurs bourreaux, elle cesse d'exercer la moindre influence sur les événemens; quand on retrouve l'héroïne d'Orléans dans cette procédure monstrueuse, dernière épreuve de tant d'innocence et de vertu; quand on l'entend invoquer encore, au milieu des flammes prêtes à la dévorer, *les benoits Saints et Saintes*, dont elle a raconté avec une conviction si profonde, avec des détails si ingénus, la merveilleuse assistance; quand on se rappelle qu'à ce moment suprême elle n'avoit que dix-huit ou dix-neuf ans, et qu'elle venoit de passer, sous les yeux du monde, une jeunesse pleine de pureté et de gloire, qui n'avoit pas même laissé de prétexte au plus léger soupçon, il est malaisé, j'en conviens, de se refuser à dire avec M. Lebrun des Charmettes : *Je suis François, je suis chrétien!* et de ne pas croire que l'être le plus étonnant qui ait jamais honoré l'humanité, avoit reçu sa mission d'une puissance supérieure à l'humanité.

J'ai eu occasion, dans cet article et dans le précédent, de rendre quelque justice à l'esprit de

ı Pucelle que d'après la compilatio
ısignifiante de Lenglet-Dufresnoy,
ı pièces recueillies par M. de Save
ıt noyées dans un recueil imme
ne parle pas de ceux qui la jugent
ɜ, quoique ce soit le grand nom
ıe savoir gré à l'historien de Jeanne
oir négligé aucun des matériaux
ɔient à lui, de les avoir réunis, ac
beaucoup de choix

tion. Je crois que la gloire historique de la France réclame ce livre, et qu'il ne sera pas inutile dans l'état de nos connoissances. Il n'y a pas plus de vingt-quatre ans que quelques pierres amassées dans une rue d'Orléans, à la mémoire de l'héroïne qui avoit sauvé cette ville, devinrent l'objet de la haine la plus effrénée pour des gens qui n'en avoient jamais entendu parler, et qui ne se doutoient pas que son sang eût racheté la vie et la liberté de leurs aïeux.

Cet événement a concouru cependant avec le triomphe des lumières; car il est de 1793.

Au reste, un journal annonçoit, il y a peu de temps, quelque chose de plus extraordinaire : la chambre où la Pucelle est née sert maintenant d'étable. A Rome, on en auroit fait un temple.

Le style étoit la partie la moins importante de l'ouvrage de M. Lebrun des Charmettes, puisqu'il n'avoit pas le projet d'en faire une histoire régulière et définitive, mais seulement d'ouvrir les voies au Xénophon, au Quinte-Curce à venir de la vierge de Domremy. Cependant, son élocution s'élève souvent avec le sujet. Toujours correcte, elle est souvent noble, pittoresque, élégante. Quelquefois même, trop prodigue d'ornemens, l'auteur tombe dans l'excès de ce style descriptif qui s'allie mal avec la sévérité de l'histoire, mais dont il n'étoit pas facile de se dé-

Mémoires du cardinal de RETZ, *suivis des Mémoires de Guy-Joly et de la duchesse de Nemours.*

Nous n'avons pas les *Mémoires du cardinal de Retz* tout entiers. La délicatesse de l'abbé de Saint-Mihiel, son confesseur, nous a fait perdre une partie de son histoire, qui ne seroit pas la moins curieuse pour une certaine classe de lecteurs, celle qui contenoit les aventures galantes de la jeunesse de Son Eminence. On peut croire par ce qui nous en reste, et par ce que nous savons d'ailleurs de l'extrême liberté de ses mœurs, qu'elles devoient être fort nombreuses, mais en même temps fort insipides pour les honnêtes gens. Il est assez remarquable que les conspirateurs célèbres, les grands diplomates, les politiques déliés, c'est-à-dire les trompeurs d'hommes par excellence, aient été généralement d'habiles trompeurs de femmes. C'est aux philosophes à chercher ce qu'il y a de commun entre les facultés qu'exigent l'art de profiter des foiblesses du beau sexe et celui de *mystifier* les peuples. On se contente ici d'établir un fait qui souffre peu d'exception. Cette idée n'a pas échappé à Schiller, dans sa belle tragédie de la *Conjuration de Fiesque*,

Mémoires du cardinal de RETZ, *suivis des Mémoires de Guy-Joly et de la duchesse de Nemours.*

Nous n'avons pas les *Mémoires du cardinal de Retz* tout entiers. La délicatesse de l'abbé de Saint-Mihiel, son confesseur, nous a fait perdre une partie de son histoire, qui ne seroit pas la moins curieuse pour une certaine classe de lecteurs, celle qui contenoit les aventures galantes de la jeunesse de Son Eminence. On peut croire par ce qui nous en reste, et par ce que nous savons d'ailleurs de l'extrême liberté de ses mœurs, qu'elles devoient être fort nombreuses, mais en même temps fort insipides pour les honnêtes gens. Il est assez remarquable que les conspirateurs célèbres, les grands diplomates, les politiques déliés, c'est-à-dire les trompeurs d'hommes par excellence, aient été généralement d'habiles trompeurs de femmes. C'est aux philosophes à chercher ce qu'il y a de commun entre les facultés qu'exigent l'art de profiter des foiblesses du beau sexe et celui de *mystifier* les peuples. On se contente ici d'établir un fait qui souffre peu d'exception. Cette idée n'a pas échappé à Schiller, dans sa belle tragédie de la *Conjuration de Fiesque*,

evenus le rebut et l'horreur. S
remier et du plus célèbre de nos
tiques, séducteur et ravisseur d
son hôte et de son ami, n'avoit
é par le bourreau au poteau de l
is ne l'aurions peut-être pas vu bri
nière de la révolution. On ne p
u moins que la mission des régé
monde est accompagnée de quel
ls ne préludent pas à leurs gran

revenir à *la force des choses :* admirer les voies d'une certaine philosophie qui a ses raisons pour ne pas être difficile sur le choix de ses apôtres, et pour les porter sans scrupule de Bicêtre au Capitole; reconnoître enfin qu'une révolution peut être fort bonne, quoiqu'il n'y ait souvent rien de plus méprisable que les gens qui s'en mêlent. J'espère qu'on m'accordera ce dernier point en échange de toutes mes concessions; et, en honneur, je n'en demande pas davantage.

Parmi les anecdotes qui ont échappé à la censure de l'abbé de Saint-Mihiel, il en est une à laquelle je m'arrêterai un moment, quoiqu'elle soit de très-peu d'importance dans l'ensemble de cette histoire, et qu'elle ne tienne en rien à l'objet principal, mais parce qu'elle peint à merveille le cardinal de Retz au sortir de l'adolescence, et qu'elle fait pressentir tout ce qu'un homme pareil pouvoit devenir dans le cours de sa vie. Appelé à l'état ecclésiastique tout-à-fait contre sa vocation, il n'avoit à la vérité rien épargné pour convaincre sa famille et le monde, qu'il étoit né pour un autre genre de vie. Déjà plusieurs duels éclatans lui avoient fait une réputation de bravoure qu'on ambitionne rarement dans le sacerdoce, et qui donne dans tous les cas plus de droits au bâton de commande-

ment

une sœur cadette qui possédoit
livres de rentes, et il savoit trop l
'occupoit pas de la pourvoir, p
e occasion si brillante de se pourv
Pour faire réussir cette double
lloit seulement obtenir d'être m
, où se faisoit le mariage des aîn
toit arranger le sien, mais comm
père, qui avoit toute la pénétrat

couvrit son jeu, il fit l'ecclésiastique et le dévot; et il parvint à être conduit auprès de mademoiselle de Retz, qui avoit le teint du plus grand éclat du monde, des lis et des roses en abondance, les yeux admirables, la bouche très-belle, et seulement un défaut à la taille *qui étoit beaucoup couvert par la vue de quatre-vingt mille livres de rentes.* On devine que M. l'abbé de Gondy ne perdit pas le temps à faire l'*ecclésiastique et le dévot* devant sa cousine. *Il soupira*, gagna la duègne, toucha la maîtresse, et la décida à s'enfuir avec lui en Hollande. Rien ne paroissoit plus aisé. Machecoul, où la famille étoit venue de Beaupréau, n'est qu'à une demi-lieue de la mer, et l'abbé pouvoit disposer de quatre mille écus, produit d'un marché usuraire et un peu entaché de simonie qu'il avoit fait sur ses bénéfices avec une espèce de juif que cette affaire enrichit. Tout étoit arrangé, et Dieu sait combien cet événement, si indifférent en apparence, l'escapade d'un abbé libertin et d'une jeune fille étourdie, auroit influé sur les événemens les plus remarquables du siècle; mais il n'en fut pas ainsi. Mademoiselle de Retz, dit l'historien, qui avoit les plus beaux yeux du monde, et ceux auxquels la langueur donnoit le plus de grâce, ne les avoit jamais si beaux que lorsqu'ils se mouroient.

chez à Nantes M. l'abbé de Gon
it cette fois-là pour ses *sembla*
feintes et pour sa *tartuferie.*
droit pas, même aujourd'hui
dix-huit ans, un esprit de condu
ié, un instinct de corruption, si l
rimer ainsi, qui tient lieu de to
e d'une mauvaise vie, et surtout
d'hypocrisie qui sembloit ne dev
e qu'à l'âge. On conçoit bien qu

suppose davantage une vicieuse maturité, et Molière, qui connoissoit si bien le cœur humain, ne fait jouer l'*ecclésiastique et le dévot* à don Juan qu'après qu'il a usé tous les autres genres de scélératesse. On voit que l'abbé de Retz étoit un homme très-avancé sur son siècle. C'est pour cela qu'il l'a mené si loin. Après cet essai infructueux, il se mêla successivement de quelques autres menées d'un genre beaucoup plus sérieux qui n'eurent pas toutefois, contre toute apparence, des suites plus fâcheuses; et, par exemple, de trois ou quatre tentatives d'assassinat contre le cardinal de Richelieu, auxquelles ce grand ministre n'échappa que par un effet de la faveur particulière de son étoile, car il est difficile de voir des complots mieux concertés et d'une exécution plus facile. La dernière de ces entreprises qui n'échoua que par l'événement du monde le plus inopiné, la mort du comte de Soissons tué au milieu des siens au moment de sa victoire sans qu'on ait jamais pu dire comment la chose arriva; cette dernière conjuration, dis-je, qui ne devoit éclater qu'à la nouvelle de l'affaire, et dont le succès n'étoit pas douteux, auroit offert une particularité bien extraordinaire, et je crois sans exemple, à cette époque dans aucune histoire. Les principaux conspirateurs étoient le comte de Cramail, le

point où il ne manque, pour ab
t le plus favorable, que je ne
ours de fortune qui n'est pas à la
es hommes, et qui joue toujour
e dans leurs affaires. Ce qu'il y
de plus surprenant dans cette c
le la Bastille, ce fut moins c
on en elle-même, que le secret
: resta depuis, quand les événen

dans ses mémoires, parmi les jeux d'esprit jeunesse.

Jusqu'ici, en effet, je n'ai parlé que de jeunesse du cardinal de Retz, et par conséquent que de la partie de ses Mémoires qui est la moins propre à satisfaire la curiosité d'un lecteur avide de faits remarquables et de grands traits historiques. J'avoue que je ne conçois pas la possibilité de présenter d'une manière bien piquante cette éternelle histoire de la Fronde, qui a été racontée tant de fois, et qui l'a été souvent avec beaucoup de charmes, surtout dans les Mémoires particuliers du temps, qui sont presque tous des chefs-d'œuvre. Les personnages que les récits pleins d'intérêt du cardinal de Retz, de Guy-Joly, de madame de Nemours, de mademoiselle de Montpensier, de Montrésor, du duc de la Rochefoucauld nous ont rendus si familiers, ont une physionomie consacrée, dont il n'est permis d'altérer aucun accessoire ; le fond même où ils sont placés contribue si fort à les faire valoir les uns par les autres, qu'on ne peut les en détacher sans leur ôter quelque chose de leur effet. Ce sont d'anciens portraits historiques, qui n'auroient plus le même caractère, si on les transportoit dans des cadres recrépis, quel qu'en fût l'éclat et la

ial, et que les révolutions ont au r
e de rendre plus importantes et
. J'essaierai de faire voir, autant
capable, ce qui indique dans le
s agitations révolutionnaires, d
de la Fronde où elles ont comme
ester, un esprit de suite qui n'a j
ui s'est toujours signalé par les m
es extérieures, et qui a toujou
ent dirigé par les mêmes inter

nes beaucoup plus dignes de notre attention. Cette comparaison n'est pas de moi ; je ne me serois pas donné une liberté aussi étrange avec un grand prélat qui a tenu le sort de la France dans ses mains, et qui y a marché de pair avec les ministres et les Rois. Elle est du cardinal de Retz lui-même, qui étoit certainement bien le maître de faire les honneurs de son caractère, et de montrer, sous les attributs les plus respectables dont un homme puisse se couvrir une espèce d'histrion très-distingué par son habileté, mais dont le talent le plus éminent n'a été, en dernière analyse, que celui de juger les circonstances, et qui a dû beaucoup à son bonheur de pouvoir appliquer à de grandes choses le génie des petites âmes, l'esprit d'intrigue.

Il sera inutile de considérer le cardinal de Retz sous un autre rapport, sous celui du mérite littéraire, qui, plus que tout autre chose, a maintenu la réputation de son livre, et rendu nécessaire cette nouvelle édition, qui est d'ailleurs fort belle et fort correcte. Chénier l'a très-bien apprécié, comme il fait toujours quand il n'est pas prévenu, en disant « que, si quelque » auteur françois rappelle la manière brillante » et ferme de Salluste, c'est assurément le car- » dinal de Retz lorsque son style s'élève, et que,

Continuation.

QUAND la révolution arriva, la Fronde étoit à peu près oubliée. Elle l'étoit à ce point, qu'on ne pensa pas même à voir dans cette révolution nouvelle une continuation de la Fronde, l'ouvrage d'un parti qui existe en France depuis trois siècles, qui n'a cessé d'y attaquer les principes fondamentaux de notre organisation sociale, et qui seroit déjà parvenu à la détruire si cela étoit possible sans étendre cette destruction à tous les états qui nous avoisinent et qui ont une civilisation analogue à la nôtre. Cette conspiration n'est plus le secret de quelques particuliers plus ou moins obscurs : c'est la destination d'un nouveau peuple formé de la lie de tous les peuples, qui couvre, qui infeste l'Europe, qui seroit depuis long-temps debout sur ses ruines si des événemens extraordinaires n'avoient, à deux reprises, entravé sa marche, et retardé son triomphe; car il est permis de ne pas croire à la possibilité de son anéantissement absolu, quand on a vu cette faction antisociale renaître d'elle-même et développer les ressources les plus effrayantes après cent cinquante ans d'inaction. La première fois, ce fut le règne imposant de Louis XIV qui, par son seul éclat, par son seul ascendant, et sans l'atta-

entreprises gigantesques qui aur
fini par les user. Dès l'instant où
uspendue lui a permis de se réfu
ssembler sur elle-même, elle a
, son attitude menaçante ; elle at
elle, attendre c'est agir, tant qu
nces extrêmement rares ne troi
spérances et ses calculs. Au rest
a de plus étonnant dans ce ra

n'est pas ici une vaine hypothèse. Qu'on jette les yeux sur l'histoire, et qu'on dise ce qu'étoient les Frondeurs, s'ils n'étoient pas identiquement la même espèce d'hommes qui a renversé de nos jours, autant qu'il étoit en elle, la religion et la monarchie. A l'examiner dans ses commencemens, on verra que la ressemblance n'est que trop parfaite pour demander le plus léger effort d'esprit, et que si les membres de la comparaison pèchent par quelque chose, c'est à force d'uniformité. Seulement, sous la minorité de Louis XIV, la faction compta, pour saisir l'autorité et bouleverser l'Etat, sur la foiblesse d'un roi enfant; sous le règne de Louis XVI, elle profita plus criminellement, ce me semble, de la bienveillance sans mesure, de la condescendance toute paternelle d'un Roi qui ne savoit rien épargner pour répondre aux espérances de son peuple, et pour augmenter ses libertés. D'ailleurs, vous verrez en tout les mêmes causes, souvent les mêmes résultats: opposition des parlemens sur des objets de peu d'importance, que la malveillance exagère; popularité arrangée de quelques automates méprisables, que des actes de répressions peut-être mal entendus avoient en quelque sorte désignés à la faveur des séditieux; mouvement subit et simultané de tout le rebut

pue la droiture de leurs intenti
mis qu'ils se ménageassent des r
tir à propos ; qui deviennent dan
our pour l'humanité, et que le
d'un bien inconnu finit par p
Joignez à tout cela quelques g
al vus de la cour, qui ont, aux
ses inférieures, le mérite d'un
; qui ne sont pas fâchés de se
rmentation populaire pour

ber avec eux; quelques-uns de ces intrigans déconsidérés par une conduite louche et une probité suspecte, qui se flattent d'échapper, dans le bruit d'une révolution, à la rumeur du scandale, et de cacher les ruines de leur réputation sous celles des empires ; quelques femmes, enfin, qui ont long-temps fatigué la médisance avant de penser à exercer la renommée, et qui ne se sont avisées du besoin d'occuper le Monde que depuis qu'elles ont perdu le secret de lui plaire. Assemblez tous ces élémens au milieu d'un peuple jaloux de nouveautés, qui se soucie peu de l'endroit où il va, pourvu qu'il sorte de place, et qui ne connoît de mal absolu que le repos; supposez qu'à travers cette foule d'intérêts divers dans leur principe, unanimes dans leur direction, s'élève tout à coup ce grand cri de liberté qui rappelle un but aux uns, qui offre aux autres un grand prétexte, qui sert de ralliement pour tous, vous aurez une juste idée de la Fronde et de la révolution, qui n'est, je le répète, que la Fronde continuée et consommée.

Rien de plus facile que de suivre ces analogies jusque dans les plus petits détails. Il n'y auroit le plus souvent que des dates et des noms à changer pour substituer une histoire à l'autre, dans tous les endroits où nous avons eu le bon-

is qu'ils se ménageassent des mo
r à propos ; qui deviennent dange
ır pour l'humanité, et que le
l'un bien inconnu finit par pou
Joignez à tout cela quelques gen
l vus de la cour, qui ont, aux
es inférieures, le mérite d'une
qui ne sont pas fâchés de se
rmentation populaire pour mon
isans en faveur qu'un homme disg

ber avec eux; quelques-uns de ces intrigans déconsidérés par une conduite louche et une probité suspecte, qui se flattent d'échapper, dans le bruit d'une révolution, à la rumeur du scandale, et de cacher les ruines de leur réputation sous celles des empires; quelques femmes, enfin, qui ont long-temps fatigué la médisance avant de penser à exercer la renommée, et qui ne se sont avisées du besoin d'occuper le Monde que depuis qu'elles ont perdu le secret de lui plaire. Assemblez tous ces élémens au milieu d'un peuple jaloux de nouveautés, qui se soucie peu de l'endroit où il va, pourvu qu'il sorte de place, et qui ne connoît de mal absolu que le repos; supposez qu'à travers cette foule d'intérêts divers dans leur principe, unanimes dans leur direction, s'élève tout à coup ce grand cri de liberté qui rappelle un but aux uns, qui offre aux autres un grand prétexte, qui sert de ralliement pour tous, vous aurez une juste idée de la Fronde et de la révolution, qui n'est, je le répète, que la Fronde continuée et consommée.

Rien de plus facile que de suivre ces analogies jusque dans les plus petits détails. Il n'y auroit le plus souvent que des dates et des noms à changer pour substituer une histoire à l'autre, dans tous les endroits où nous avons eu le bon-

ies premières défections des trou
une partie de la noblesse, le siég
: la Bastille, la consécration, l'apo
nannequins populaires, et parm
nptômes de dissolution, tous ce
e mort, la confiance, la sécurité
nent qui se croit immuable parc
tune, qui cède son pouvoir ou l
l à pied, et qui s'imagine qu'or
issance à puissance avec les con

questres et les proscriptions. Si on pénètre dans le monde, on n'y entendra parler que d'affaires d'Etat mises à la portée de tous les rangs, de tous les sexes, de tous les âges, et que les ignorans décident beaucoup plus hardiment que les autres; ce sont les expressions de madame de Nemours. On n'y observera que des actions sans dessein, des desseins sans action, des entreprises sans effet, des entretiens de générosité sans honneur, des discours magnifiques, et point de bon sens; ce sont les paroles de M. de la Rochefoucauld. La plupart des chefs de la Fronde se distinguoient seulement de la foule par l'excès de la débauche et de l'impiété : ils appellent le christianisme *l'ennemi* comme depuis on l'a appelé *l'infâme ;* ils entretenoient des intelligences et faisoient cause commune avec les factieux des pays voisins ; ils tiroient un grand parti du genre des caricatures et des pamphlets, pour lequel il faut leur reconnoître un talent particulier. Très-habiles à saisir le côté ridicule des choses, et pourvus de qualités indispensables pour réussir dans la satire personnelle, c'est-à-dire, d'un extrême dévergondage d'esprit, d'un profond mépris des bienséances morales, et de cette abnégation de pudeur et de délicatesse qui fait qu'on ne

respecte

d'une partie de la noblesse, le si
de la Bastille, la consécration, l'a
mannequins populaires, et par
ymptômes de dissolution, tous
de mort, la confiance, la sécu
cement qui se croit immuable pa
gitime, qui cède son pouvoir ou
ed à pied, et qui s'imagine qu
uissance à puissance avec les c

questres et les proscriptions. Si on pénètre dans le monde, on n'y entendra parler que d'affaires d'Etat mises à la portée de tous les rangs, de tous les sexes, de tous les âges, et que les ignorans décident beaucoup plus hardiment que les autres; ce sont les expressions de madame de Nemours. On n'y observera que des actions sans dessein, des desseins sans action, des entreprises sans effet, des entretiens de générosité sans honneur, des discours magnifiques, et point de bon sens; ce sont les paroles de M. de la Rochefoucauld. La plupart des chefs de la Fronde se distinguoient seulement de la foule par l'excès de la débauche et de l'impiété : ils appellent le christianisme *l'ennemi* comme depuis on l'a appelé *l'infâme*; ils entretenoient des intelligences et faisoient cause commune avec les factieux des pays voisins; ils tiroient un grand parti du genre des caricatures et des pamphlets, pour lequel il faut leur reconnoître un talent particulier. Très-habiles à saisir le côté ridicule des choses, et pourvus de qualités indispensables pour réussir dans la satire personnelle, c'est-à-dire, d'un extrême dévergondage d'esprit, d'un profond mépris des bienséances morales, et de cette abnégation de pudeur et de délicatesse qui fait qu'on ne

respecte

les premières élections des trois
une partie de la noblesse, le siég
: la Bastille, la consécration, l'apo
nannequins populaires, et parm
nptômes de dissolution, tous ce
e mort, la confiance, la sécurit
ment qui se croit immuable parc
time, qui cède son pouvoir ou l
l à pied, et qui s'imagine qu'o
issance à puissance avec les con

questres et les proscriptions. Si on pénètre dans le monde, on n'y entendra parler que d'affaires d'Etat mises à la portée de tous les rangs, de tous les sexes, de tous les âges, et que les ignorans décident beaucoup plus hardiment que les autres; ce sont les expressions de madame de Nemours. On n'y observera que des actions sans dessein, des desseins sans action, des entreprises sans effet, des entretiens de générosité sans honneur, des discours magnifiques, et point de bon sens; ce sont les paroles de M. de la Rochefoucauld. La plupart des chefs de la Fronde se distinguoient seulement de la foule par l'excès de la débauche et de l'impiété : ils appellent le christianisme *l'ennemi* comme depuis on l'a appelé *l'infâme ;* ils entretenoient des intelligences et faisoient cause commune avec les factieux des pays voisins ; ils tiroient un grand parti du genre des caricatures et des pamphlets, pour lequel il faut leur reconnoître un talent particulier. Très-habiles à saisir le côté ridicule des choses, et pourvus de qualités indispensables pour réussir dans la satire personnelle, c'est-à-dire, d'un extrême dévergondage d'esprit, d'un profond mépris des bienséances morales, et de cette abnégation de pudeur et de délicatesse qui fait qu'on ne

respecte

ronde autour de leur chapeau,
belle, et ce qui est plus singu
n'y a rien de plus opposé à leu
itable, à une prédilection aff
emblêmes de la simplicité et
un bouquet de fleurs des cha
de paille. On est étonné des
ils employoient pour comprom
erdre leurs ennemis; mais l'a

le peuple, qui étoit leur principale étude. Celles qui déterminoient presque toute leur conduite étoient celles-ci : *Que la morale est plus large dans les affaires publiques que dans les particulières; et que descendre aux petits est le sûr moyen de s'égaler aux plus grands.* On en a beaucoup profité depuis. Comme ils avoient beaucoup de pénétration, qu'ils jugeoient très-sainement des choses, et que ce qui leur manquoit pour être honnêtes gens, n'étoit pas, tant s'en faut, le discernement du bien et du mal, ils savoient fort bien apprécier les hommes qui leur étoient opposés; ils admiroient secrètement en eux la bonne foi, le courage et la vertu, et quand ils attaquoient un sage, comme le président Molé, par exemple, ils avoient trop d'adresse pour avouer hautement une agression aussi imprudente. C'étoit l'ouvrage de quelques écrivailleurs effrontés, de quelques gazetiers scandaleux qui auroient décrié la vérité même s'ils s'étoient nommés. Quant à la constance des Frondeurs dans leurs opinions, elle étoit plus qu'équivoque. Ils s'accusoient entr'eux de *girouetterie*, comme dit le cardinal de Retz, car cette belle métaphore n'est pas plus de notre invention que le reste, et on verra dans les Mémoires secrets de ces messieurs à quel prix ils mettoient leurs infidélités.

ıire le caractère des principa
ı'a pas jugé à propos de parler
ɔute parce qu'il a cru avec raiso
:'il pourroit en donner ne serc
nette et aussi complète que cel
e la lecture de ses Mémoires. (
cile de comprendre, d'après c
l'après tous ceux qui nous vienne
i, c'est le but ultérieur et définit
: car la destruction n'est pas

résolus de s'arrêter si on les laissoit toujours faire. Ils ont été souvent puissans et même tout-puissans ; et dans cet état, ils n'ont jamais eu de volonté déterminée. On a vu seulement que, dans l'impossibilité de se fixer à aucun but, pas même à celui vers lequel ils avoient paru tendre le plus souvent durant le cours de leurs entreprises, ils finissent par rétrograder sur le point d'où ils étoient partis, et souvent bien par delà ; de sorte qu'il n'y a point de révolution qui n'ait abouti en dernier résultat, tant qu'elle a pu disposer des résultats, à une forme de gouvernement presque semblable à celui qu'elle avoit détruit, ou infiniment pire, et cela de sa propre direction, et sans que la moindre force étrangère à la sienne s'en mêlât. C'est une observation si constante et si universelle, qu'on ne peut se défendre, quand on la voit se répéter partout, de penser qu'il y ait des hommes et des réunions d'hommes qui ont une mission, une destination indépendante de leur choix, et qui ne font pas le mal librement ; *des âmes fatales*, dit le sage et vertueux Balzac, *qui viennent, sans le savoir, renouveler le monde et changer la face de leur siècle.* Le cardinal de Retz étoit certainement une de ces *âmes fatales*. Rien n'annonce qu'il ait eu de très-grandes vues d'ambition : il ne paroît pas

, et vus dans la seule intimité de l
. J'ai lu presque tout ce qu'ils
expliquer celles de leurs résoluti
rs démarches dont le monde et
pouvoient leur demander comp
s milliers de résolutions qu'ils
s d'embrasser, je les ai vus balan
s de considérations avec une dial
clairée et si vigoureuse, avec
é si profonde et si prévoyante

il n'y a qu'une chose d'oubliée, mais elle l'est toujours ; c'est la morale et le droit. Ils savent positivement tout ce qu'ils peuvent et tout ce qui arrivera ; mais ils ne se demandent jamais ce qu'ils doivent, et ce que feroit à leur place un honnête homme, simplement honnête homme, qui ne seroit pas un homme d'Etat, quoiqu'il n'y ait rien de plus facile à décider dans toutes les occasions de la vie ; et comme, sur une quantité innombrable de chances, on ne peut attribuer cet oubli obstiné au seul hasard, il faut bien le regarder comme l'effet d'un système. Qu'on les étudie scrupuleusement, depuis le premier jusqu'au dernier, non pas dans l'impartiale histoire, elle leur seroit trop peu favorable, mais dans leurs livres et dans ceux de leurs amis. On s'assurera qu'il n'y a pas une de leurs actions, la plus propre de toutes à recevoir une couleur avantageuse et à se couvrir du prétexte du bien public, derrière laquelle ne soit cachée une considération personnelle, et qui n'ait eu quelqu'intérêt particulier en vue. . . . *le temps de faire venir le bonnet.*

nos bibliothèques, il entre pour
ication nationale. On apprend pa
ans nos colléges la guerre du Pélo
, disputes du *Forum*, quand on y
elque chose; mais on ne s'y doute
nce ancienne; et c'est ce qui fait
puissans génies, frais émoulus
ne veulent plus être François
le leurs pères. Quand Buonaparte
e l'île d'Elbe, il reçut, entre au

bons. Ce motif, emprunté de la stupide ignorance d'une génération mal élevée, fait naître un sourire plus doux que celui de l'horreur; et c'est autant de gagné pour ceux qui liront un jour le déplorable récit de nos malheureuses folies.

En général, le lecteur françois, volage dans ses goûts et impatient dans ses études, s'attache de prédilection à ces détails superficiels, mais brillans, à ces événemens singuliers, à ces personnalités piquantes qui contribuent pour quelque chose à la physionomie de l'histoire, mais dont la lecture ne demande ni méthode ni réflexion, et offre un délassement plus agréable qu'utile. C'est de là que vient chez nous le succès immémorial et soutenu des *Mémoires*, des *Portraits* et des *Souvenirs*. Comme il est naturel d'ailleurs de ne jamais réussir aussi bien que dans les choses qu'on entreprend par goût et par caractère, ce genre secondaire a produit je ne sais combien de chefs-d'œuvre qui unissent le charme du talent à l'intérêt de la vérité, tandis que nos grandes histoires sont presque toutes ennuyeuses, diffuses et mal écrites. Philippe de Commines a conservé dans son vieux langage un attrait que je croirois indéfinissable, si Montaigne ne l'avoit défini : « Vous y trouverez le » langage doux et agréable d'une naïve simpli- » cité, la narration pure et en laquelle la bonne

imprime sans effort à ses pensées et
ettez dans les *Souvenirs* de madame
ntiment tendre et moral que le suj
oit pas, et madame de Sévigné aura u
les petits événemens qui n'ont p
e d'intérêt ne sont pas relevés par l
personnages, et divertissent l'esp
r le cœur. Les *Mémoires* de M.me
uelein, qui le renferment au contrai
trop éminent pour ne pas sortir de

La solennité douloureuse de sa narration n'est pas l'effet d'une pompe arrangée comme celle des historiens de profession. Elle est entièrement dans les faits. C'est une simplicité toujours naïve, toujours dégagée d'ornemens, et toujours sublime.

Cette digression ne m'a presque pas éloigné de M. le duc de Lévis. L'estime publique a donné depuis long-temps une place honorable à tous ses ouvrages; et, en parlant de celui-ci, je pouvois citer ce que ma mémoire me rappeloit de plus parfait dans le même genre, sans qu'il eût rien à souffrir de la comparaison. Une circonstance particulière et toute nouvelle dans les souvenirs d'un homme de l'âge de M. Lévis, ajoute à son intérêt. Il embrasse un espace beaucoup plus étendu que les bornes de la vie humaine, parce que certains souvenirs de M. de Lévis sont des traditions. Trop jeune encore pour se livrer au tourbillon de la cour quand il y fut présenté, il y rencontra le maréchal de Richelieu, qui étoit déjà trop vieux pour plaire, et qui vivoit en grande partie dans le passé. M. de Lévis profita des négligences et de l'ingratitude du monde pour recueillir de la bouche du vieux maréchal une foule d'anecdotes précieuses sur le grand règne dont il avoit vu la fin. C'étoit l'âge de Nestor sans son autorité morale, mais embelli des

une manière sensible de l'une et
que. Il n'y a certainement aucun
porains qui se soit plus heureuseme
la manière élégante et franche à
sateurs du siècle de Louis XIV, da
milier. C'est bien avec ses Souveni
Lévis écrit, et sans autre but que
compte des sensations et des idées q
ms plus ou moins fameux réveille
moire. Une fois entré dans son suj

conversation très-vive, mais qui en a la variété et l'entraînement. On voit qu'il se joue de sa matière, qu'il ne l'approfondit qu'autant qu'il prend plaisir à en passer la surface, et qu'il ne craint pas de la perdre de vue quand il trouve un attrait plus piquant à s'occuper d'une autre idée, amenée par la succession involontaire des idées qui la précèdent. Souvent même il s'aperçoit que cette diversion l'a conduit trop loin de l'objet principal pour qu'il puisse y revenir sans transition; et cette transition, d'une brusque et charmante naïveté, contient ordinairement l'aveu de l'agréable erreur qui l'a rendue nécessaire. Dans un autre ouvrage, ce seroit là un défaut que l'auteur n'auroit pas manqué de corriger. Dans les *Mémoires*, et surtout dans les *Souvenirs*, c'est une perfection de plus; c'est cette espèce de parure qui sied aux grâces de l'esprit comme à celle de la beauté, et qui exerce un empire plus sûr, une séduction plus aimable que la coquetterie de la beauté et de l'esprit, *la négligence* enfin *à mon gré si requise*, comme La Fontaine la nomme. M. de Lévis n'ignore pas le prix de cette effusion ingénieuse d'idées, de cette liberté d'imagination et de style, qui laisse si loin d'elle l'enflure et la recherche des écrivains à prétentions, et il la recommande à tous ceux qui courent la carrière des lettres : « Montrez-vous tels que vous

pour ces articles de polémique fug
ssent et meurent du jour au lend
les feuilles destinées à occuper u
ioment, suivi d'un oubli éternel. O
cher, en effet, ni la maturité d'un
e, ni la solidité d'un jugement réfl
ne causerie plus ou moins féconde
tention sans la fixer; et mon préam
né si loin, que j'ai privé le lecteu

par une disposition maladroite? Le mérite d'un bon conte ou d'un trait délicat est pour beaucoup dans les circonstances qui l'amènent, dans les détails qui le préparent, dans les précautions littéraires qui l'entourent, dans l'ensemble entier de la composition où il est placé; et cela n'est jamais plus vrai que dans les genres d'observation, comme les *Mémoires* et les *Portraits*. Il est certain, par exemple, que les *Souvenirs* de M. de Lévis fourmillent d'anecdotes neuves, singulières et plaisantes. Je n'ai pas essayé d'en copier une seule sans la sentir se glacer sous ma plume. Je ne détruisois pas le tableau, mais je le détachois d'un cadre éblouissant, et je le plaçois hors de son jour. Les ciseaux du compilateur sont plus meurtriers et plus funestes que ceux de la Parque elle-même : ils coupent le fil de la vie intellectuelle, ils tuent l'esprit.

Je n'entreprendrai donc pas de détacher quelques phrases d'un livre charmant qui vivra pour notre littérature et pour notre histoire. J'y reviendrai pour m'occuper de quelques passages qui, sans être plus remarquables en eux-mêmes, s'approprient mieux à notre situation actuelle, et sont susceptibles par conséquent d'un intérêt indépendant de tout mérite littéraire. Tel est le morceau singulièrement recommandable qui a pour objet l'*Etat de l'opinion publique en*

epte de M. de Lévis est classiqu
pour ces articles de polémique fu
ssent et meurent du jour au lend
les feuilles destinées à occuper u
oment, suivi d'un oubli éternel. C
cher, en effet, ni la maturité d'ur
, ni la solidité d'un jugement réfl
e causerie plus ou moins féconde
ention sans la fixer; et mon préam
é si loin, que j'ai privé le lecte

par une disposition maladroite? Le mérite d'un bon conte ou d'un trait délicat est pour beaucoup dans les circonstances qui l'amènent, dans les détails qui le préparent, dans les précautions littéraires qui l'entourent, dans l'ensemble entier de la composition où il est placé; et cela n'est jamais plus vrai que dans les genres d'observation, comme les *Mémoires* et les *Portraits*. Il est certain, par exemple, que les *Souvenirs* de M. de Lévis fourmillent d'anecdotes neuves, singulières et plaisantes. Je n'ai pas essayé d'en copier une seule sans la sentir se glacer sous ma plume. Je ne détruisois pas le tableau, mais je le détachois d'un cadre éblouissant, et je le plaçois hors de son jour. Les ciseaux du compilateur sont plus meurtriers et plus funestes que ceux de la Parque elle-même : ils coupent le fil de la vie intellectuelle, ils tuent l'esprit.

Je n'entreprendrai donc pas de détacher quelques phrases d'un livre charmant qui vivra pour notre littérature et pour notre histoire. J'y reviendrai pour m'occuper de quelques passages qui, sans être plus remarquables en eux-mêmes, s'approprient mieux à notre situation actuelle, et sont susceptibles par conséquent d'un intérêt indépendant de tout mérite littéraire. Tel est le morceau singulièrement recommandable qui a pour objet l'*Etat de l'opinion publique en*

Continuation.

QUAND la première édition de cet ouvrage fut soumise à la censure de Bonaparte, le morceau remarquable dont j'ai parlé dans l'article précédent, et qui a pour objet *l'opinion publique en France à l'époque de la révolution*, faisoit partie de la notice relative au duc de Biron, où l'auteur l'avoit inséré en forme de digression, pour le soustraire à la surveillance ingénieuse de certaines vigies littéraires. Mais le gouvernement de ce temps-là, qui avoit au moins autant d'égard aux principes de ses agens qu'à leurs facultés, et qui ne croyoit pas qu'on pût le servir avec chaleur, si on n'avoit pas un grand intérêt à l'aimer, se reposoit avec tranquillité sur le zèle officieux de ses censeurs. On sait qu'ils l'ont porté quelquefois à un excès très-plaisant, et qu'ils ne se sont presque jamais compromis par l'excès contraire; c'est que de ce côté, ils encouroient la défaveur de leur maître, toujours prête à suivre la plus légère désobéissance, l'omission la plus insignifiante, et qu'ils ne s'exposoient de l'autre qu'à être injustes, ridicules et méprisés, considération qui n'arrête pas beaucoup de monde dans le chemin de la fortune.

La digression de M. Lévis fut supprimée, et cette

signalé par des hommes de guer
bles qui auroient racheté nos fautes
bire, si cette compensation étoit po
les hommes d'État subtils qui savoie
e succès l'instinct de l'habileté et l'e
trigue à la place de l'expérience de
par toutes les folies romanesques
ses d'un peuple amoureux de gloir
nouvement, prompt à oublier tou
du passé. toujours mécontent du p

manqué jusqu'ici, pour être le premier peuple du monde, que de bien connoître ses intérêts. Ce temps, fertile en grands événemens et en sensations profondes, enfantera nécessairement à son tour des *Souvenirs* très-curieux pour la postérité; mais le jour n'en étoit pas venu quand M. de Lévis prit la plume. Exercé à toutes les bonnes études, et familier avec tous les âges, il auroit pu peindre les circonstances qui se passoient sous ses yeux avec les couleurs de Tacite, qui ne lui paroissent pas étrangères, au lieu de tracer au crayon de La Bruyère ou de Duclos quelques croquis de la vieille cour; mais entraîné comme tous ses contemporains par une tempête dont le terme n'étoit pas connu, il a trouvé un plaisir bien naturel à se rappeler le rivage. Ses Mémoires datent, comme je l'ai dit, de la vieillesse élégante et vraiment françoise de Richelieu à la jeunesse aveugle et effrénée de Barnave. C'est là qu'ils s'arrêtent, et qu'ils marquent la limite qui sépare notre histoire de nos aventures.

Le tableau que M. de Lévis avoit tracé ne pouvoit donc exciter les inquiétudes de la censure que par les rapprochemens qu'il faisoit naître; mais combien ces rapprochemens étoient désavantageux pour cette prétendue dynastie qui menaçoit déjà d'envahir le monde et de

rogrès des sciences et des beaux
parties où nous n'avions pas encore
ins, tous les bienfaits de la civilisa-
ectionnée, mais contenue dans de
par des institutions politiques bien
l'ascendant alors non méconnu de
t surtout par l'exemple d'un souve-
uel toutes les vertus étoient assises
D'un autre côté, et cette opposi-
teur s'étoit bien gardé d'indiquer.

sang; c'étoit l'agitation continuelle d'une multitude égarée, dont les liens sociaux n'existoient plus, qui ne voyoit dans la religion et dans la morale que de simples instrumens de la politique, et dont la direction, funeste à elle-même, au moins dans d'inévitables résultats, n'étoit déterminée que par l'émulation de la fortune et des grandeurs; c'étoit enfin le pouvoir humiliant d'un parvenu qui n'étoit connu de la terre que par une gloire meurtrière ou des crimes heureux, et dont l'usurpation ne paroissoit maintenue que par un jeu singulier du hasard, ou par une vue secrète de la Providence. Jamais il n'avoit été plus vrai que le passé fût l'ennemi du présent; jamais la tyrannie n'avoit eu plus d'intérêt à mutiler l'histoire pour éviter une comparaison accablante, et jamais, par conséquent, cette espèce d'exécution littéraire ne fut mieux commandée par le sujet aux aristarques de la police. Il faut donc tenir compte à leur esprit de cette marque particulière d'intelligence, d'ailleurs très-obligeante pour l'état de choses qu'on appeloit l'*ancien régime*, et qui auroit inspiré moins d'inquiétudes à la police, s'il eût inspiré moins de regrets à la nation. Les précautions que prend le voleur d'un empire pour faire oublier son maître légitime, sont un hommage involontaire à ses droits et à ses vertus.

d'être lui, comme ces esprits don
vieux romanciers, et qui combat
paladins sous leurs propres armure
rees parfaitement égales, de manièr
spectateur indécis entre deux hér
; en tout, sans qu'il pût reconnoître
elequel étoit Amadis. J'aurois dû per
cir ma pensée par des citations; m
é gêné par l'espace, et surtout emb
r le choix. Comme après avoir éc

plet, et surtout un sens excellent. Il est intitulé : *Le batelier du lac de Genève.*

« Je me trouvois en 1803 à Lausane, » dit M. le duc de Lévis. « Je voulus visiter les fameux rochers de Meilleraye avant que le pic » et la mine leur eussent ôté leurs formes pittoresques; car on commençoit alors à construire » cette belle route qui conduit de Genève à Milan, en raccourcissant de trente lieues la distance de Paris à la capitale de la Lombardie. Je » descendis donc au faubourg d'Ouchy, et je » louai un bateau pour traverser le lac. Nous » étions au commencement de l'automne; le » temps étoit superbe, une brise légère enfloit » la voile, et le soleil couchant dardoit ses » rayons sur les premières neiges qui couronnoient les montagnes du canton de Fribourg, » et cette dent de Jamant que le chantre de la » Nouvelle Héloïse a rendue célèbre. Les bateliers me montroient successivement Vevay, » Saint-Gingoux à l'extrémité orientale du lac; » et sur la côte de Savoie, ils me nommoient » les châteaux à tourelles carrées, dont la blancheur éblouissante contraste avec le vert foncé » des grands châtaigniers qui ombragent cette » rive. En m'approchant du port, je questionnai » le patron de la barque, qui me parut plus in-

sur ces questions difficiles, accu-
volumes; pour moi, la justesse, la
nergique de cet homme grossier me
nt, et je quitte la plume. »
ir copié l'auteur des *Souvenirs*,
nauvaise grâce à la garder :
ù saurois-je mieux finir ?

Dialogues et Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV; ouvrages composés par l'abbé MILLOT, pour l'éducation de S. A. S. Mgr le duc d'Enghien.

L'ABBÉ Millot ne sera pas cité parmi les historiens remarquables, mais il est digne de l'être parmi les écrivains bien intentionnés qui ont appliqué les notions d'une philosophie tolérante à l'étude de l'histoire, dans l'éducation des jeunes gens. Quoiqu'il eût le malheur de vivre avant les beaux jours de la révolution, d'avoir de l'instruction et d'être abbé, il ne paroît point qu'il ait été étranger à ces idées libérales dont on n'ignoroit alors que le nom. C'est, au contraire, à ce caractère particulier de ses ouvrages qu'il dut les premiers succès qu'ils obtinrent dans le monde, à une époque où tous les esprits tendoient plus ou moins vers le changement. On ne manquoit pas alors d'abbés philosophes ; mais Raynal, Condillac et Mably avoient abjuré l'Eglise trop ouvertement dans leurs livres, pour plaire aux âmes honnêtes qui veulent qu'on respecte la convenance des mœurs et des états. Il n'en étoit pas de même de Millot, qui étoit resté un prêtre, et un digne prêtre, dont les habitudes sociales, très-simples, très-sévères, et même un peu sauvages, ne démen-

s grands emplois, ne pouvoit pas
regards des princes qui occupoient
degrés du trône.

iste famille des Bourbons à qui la
edevable de la plus grande partie
littéraire, toujours empressée d'en
en assurer les progrès, d'accueillir,
, de protéger les germes de toutes
evées, de tous les systèmes favo-

siècle. C'est ainsi que le sage Amyot, le grand Bossuet, le divin Fénélon avoient présidé tour à tour à l'éducation des héritiers du trône, avant que la perfectibilité fût parvenue à donner pour précepteur au descendant de tant de Rois, un cordonnier qui ne savoit pas lire! L'abbé Millot fut appelé en 1778 à l'éducation de monseigneur le duc d'Enghien, de ce jeune prince, depuis l'objet de tant d'espérances et de tant de regrets. Rien de plus touchant que les détails donnés par l'instituteur lui-même sur ses premiers rapports avec son illustre élève, dans un fragment qui fait partie de la Notice sur monseigneur le duc d'Enghien, et que je regarde comme un des ornemens les plus précieux de cet excellent volume. Je ne sais si tout le monde éprouvera le même charme; mais j'y trouve joint au naturel, à la franche simplicité, à l'aimable bonhomie de Plutarque, un intérêt que ne peut avoir pour nous aucun de ses personnages. Le dernier rejeton du grand Condé, le premier martyr de la tyrannie impériale, la victime que l'usurpation offrit pour gage au régicide, un jeune héros beau comme l'espérance, terrible à la tête des soldats, adorable dans sa vie privée, si brave, si bon, si malheureux! Je me fais un douloureux plaisir d'épier ses vertus, ses passions nais-

bstacles pour faire valoir les succès.
ès-vif et très-mobile, la mémoire
fidèle; mais une perspicacité d'ail-
, une disposition si heureuse à com-
es, qu'une dissipation excessive n'a-
pêché l'élève de l'abbé Millot d'ac-
lement des connoissances fort rares
e plus avancé; avec tout cela, une
ne légèreté, un continuel bouillonne-
[illegible] par les boutade

nité de cœur dont rien n'approche, voilà ce qu'on remarquoit dans le duc d'Enghien âgé de dix ans. « Plus tard », continue l'abbé Millot, à qui j'emprunte ces traits de crainte de les affoiblir, « l'instruction fructifiera abondam-
» ment chez lui. Le désir de plaire, joint à un
» grand fonds d'idées, l'excitera à se distinguer
» par des qualités glorieuses. C'est la princi-
» pale espérance de ses parens. J'ai osé leur ré-
» pondre qu'il seroit instruit, qu'il aimeroit
» surtout l'histoire, qu'il auroit du goût et de
» la littérature. Pour me rendre digne de la
» confiance particulière dont ils m'honorent,
» je désire infiniment de lui inspirer, avec les
» meilleurs principes, l'amour de l'étude et du
» travail. Quels avantages n'en tireroit-il pas un
» jour! » Ces dernières paroles ont je ne sais quoi de prophétique. Le travail a été en effet la seule consolation des grands de cette malheureuse génération. Quant à ce prince dont vous avez formé la jeunesse, honnête et respectable Millot, il a rempli toute votre attente! il s'est montré l'homme que ses parens espéroient en lui; aucune des qualités glorieuses que vous lui promettiez ne lui a manqué; il les a relevées par la pratique de tous les principes que vous lui aviez enseignés, mais il n'en a point retiré d'avantage sur la terre, et

manque beaucoup à l'illusion
le la conception et du style, si
-Comtois n'est pas, quant à
terprète bien fidèle du prélat
est certain du moins que Féné-
e désavoueroit ni son système
ni ses principes. Cet ouvrage
sera un modèle très-utile pour
la *Vie du duc de Bourgogne*
qui est un modèle d'une tout

m'inspire est trop général sans doute pour avoir besoin d'être expliqué. Rédigée d'après celle de la *Biographie universelle*, qui est due à un écrivain recommandable, elle a été augmentée par M. le baron de Saint-Jacques, témoin oculaire du forfait d'Ettenheim, d'anecdotes curieuses qui seront nouvelles pour tout le monde. Celle-ci est déchirante :

Arrivés dans un moulin à quelque distance d'Ettenheim, on s'y arrêta, parce que le prince avoit obtenu la permission d'envoyer de là chercher du linge par un valet de pied. Le baron de Saint-Jacques, qui connoissoit toutes les issues, savoit qu'une planche propre au passage d'un homme à pied traversoit le bras d'eau qui fait aller le moulin. Il y conduisit le prince, dans l'espérance presque infaillible de le faire évader. Mais le bruit de l'arrivée de tant de monde avoit effrayé les enfans du meunier : un malheureux verrou se trouvoit derrière cette porte ; ils l'avoient poussé pour la première fois de leur vie, en sorte qu'on ne pût ouvrir. A quelles causes tiennent les destinées ! Monseigneur le duc d'Enghien seroit encore un des plus illustres appuis de la dynastie que le ciel a rendue à nos vœux, si des enfans n'eussent fermé un verrou inutile !

Les soins que cette édition a reçus méritent

Continuation.

J'ai dit dans mon premier article que les *Dialogues du duc de Bourgogne et de Fénélon* étoient une espèce de fiction sous laquelle le bon abbé Millot avoit représenté son élève et lui-même. Ces leçons, d'ailleurs généralement intéressantes par le fond, sont, très-précieuses surtout, à les considérer comme études du caractère d'un jeune prince qui a laissé de si grands et de si douloureux souvenirs. Il s'y montre tel que l'abbé Millot l'a peint dans ce fragment qui fait partie de la Notice, et qui est d'autant plus touchant, d'autant plus inestimable dans sa naïveté qu'il a été écrit pendant le cours même de l'éducation du prince, c'est-à-dire long-temps avant qu'il pût faire naître autour de lui les préventions qu'impose la gloire, ou léguer à ceux qui lui ont survécu l'enthousiasme qui suit le courage malheureux. Dans le livre de l'abbé Millot, monseigneur le duc d'Enghien n'est qu'un enfant; mais cet enfant promet un grand homme.

Ce n'est pas sans dessein, au reste, que le précepteur du prince lui faisoit prendre dans leurs entretiens le personnage du duc de Bourgogne, et on conçoit l'effet que cette supposition long-temps continuée a dû produire sur un esprit ardent

. Il faut avoir avec lui autant de
de douceur, autant de prudence
. Trop de sévérité le révolteroit;
de trop d'indulgence. Il a lui-
de pénétration pour ne pas s'a-
foible de ses instituteurs, et trop
ur ne pas s'en prévaloir. Comment
une tâche si difficile? Joignez à
n naturelle de l'enfance pour la
avail. Faire étudier deux heures

» manifesta; mais je vis aussi que des pleurs
» au rire le passage étoit l'affaire du moment;
» qu'en variant beaucoup les choses, je pou-
» vois obtenir quelque attention pour chacune,
» et qu'avec de l'adresse, sans trop contrarier
» l'humeur, en passant quelques saillies, je
» viendrois à bout de remplir le temps de l'é-
» tude..... Sa mémoire est facile; mais peu
» fidèle; les idées y restent bien plus que les
» mots. Il a su plus de géographie que je n'en
» savois à vingt ans; il l'oublie si aisément que
» je me borne à lui en remettre quelquefois
» devant les yeux les notions principales. Au
» contraire, il se souvient au bout de plusieurs
» mois d'un trait raconté en passant, d'une
» remarque dont il ne sent point l'importance.
» Les idées, enfin, s'accumulent dans sa tête;
» et quoiqu'il les brouille souvent d'une ma-
» nière risible, on voit qu'il les combine avec
» esprit. Cette sorte de mémoire doit être
» excellente quand elle sera secondée par la
» raison. Une perspicacité rare le rend aussi
» susceptible d'instruction que l'effervescence
» du sang l'en peut éloigner. Je l'ai vu d'abord,
» et j'ai profité de cet avantage. En paroissant
» plutôt converser qu'enseigner, en lui mé-
» nageant le plaisir de trouver soi-même les
» choses, en éclaircissant tout et demandant

Millot avoit ordinairement re-
: réfléchir le jeune prince sur ses
: quel succès il les employoit. Je
n seul trait : Le précepteur cher-
tes les occasions à inspirer à son
nde horreur pour le mensonge.
:e alors, tous les tours que ce-
jouer à son maître, il le faisoit
is l'abbé Millot n'en étoit jamais

mestique qu'il en accuseroit. « J'avois mis là » telle chose, lui disoit-il avec colère. Pourquoi » n'y est-elle plus? C'est vous qui l'avez en- » levée. » Plus le domestique se défendoit, plus le précepteur insistoit sur ses reproches; et quand il alloit jusqu'à le menacer de le faire chasser pour son mensonge, alors le prince tout en larmes, dans la crainte de faire punir un innocent, s'empressoit d'avouer sa faute et de se déclarer coupable. L'enfant qui, de si bonne heure, avoit la force de rendre hommage à la vérité aux dépens de son amour-propre, savoit profiter des exemples du duc de Bourgogne, dont l'histoire a consacré aussi la courageuse humilité. Madame de Maintenon raconte que, le lendemain d'un jour où il lui avoit répondu peu sincèrement, il vint lui dire : « Madame, » j'eus hier la foiblesse de vous en imposer; » je n'ai pu dormir de toute la nuit, ayant ce » détour à me reprocher. Je viens vous dire » ma faute et la vérité. » Ces deux nobles âmes étoient bien de la même famille.

Mais la ressemblance du duc d'Enghien avec le petit-fils de Louis XIV ne devoit pas se borner à ces premiers rapports de l'enfance. Organisé comme lui, un peu gâté comme lui par l'éducation des femmes, parvenu comme lui à se corriger à force de constance et de bon na-

chers des peuples et honorés de
furent enlevés subitement à l'au-
ie brillante d'espérances, et déjà
souvenirs, l'un par une maladie
qui avoit tué sa femme dans ses
....., on le sait. Tous deux furent
is ce moment terrible par une vé-
, et subirent leur destinée avec une
ligne du ciel. Seulement le sacrifice
fut plus complet, plus absolu. Il ne

la sienne. Les sicaires de Buonaparte répondoient à monseigneur le duc d'Enghien qui daignoit les appeler ses amis : « Tu n'as point » d'amis ici! » « Dieu sait, disoit le duc de » Bourgogne, les desseins qu'il a sur moi et » sur ce royaume. Je ne veux que ce qu'il veut. » Qu'il ordonne, et je suis content. » Quand monseigneur le duc d'Enghien demandoit un ecclésiastique pour lui remettre son âme, on lui reprochoit avec une ironie féroce de mourir comme un capucin. C'est que les desseins de Dieu sur ce royaume étoient accomplis, et qu'entre le duc de Bourgogne et le duc d'Enghien il y avoit eu une révolution.

Ce dernier ouvrage de l'abbé Millot, un de ceux, selon moi, qui font le plus d'honneur à son caractère, est propre à faire beaucoup réfléchir sous quelque aspect qu'on l'examine. Les Notices qui l'accompagnent offriront un grand intérêt à l'histoire. La *Vie du duc de Bourgogne* est un très-bon morceau de biographie, et les *Dialogues* sont un excellent cours d'éducation pratique qui peut servir de modèle aux instituteurs intelligens, et s'appliquer avec succès à tous les objets de l'étude. J'ai déjà dit que l'exécution typographique de ce livre étoit aussi belle qu'exacte, et qu'il se recommandoit

Mémoires de madame la marquise de LAROCHEJAQUELEIN, *écrits par elle-même ; rédigés par M. le baron de* BARANTE.

JE me garderai bien d'analyser un ouvrage qui n'est lui-même, au gré du lecteur, que l'analyse trop abrégée des événemens les plus intéressans de l'histoire contemporaine, et des sentimens les plus profonds du cœur humain. Les faits y sont pressés d'une manière si rapide, qu'il ne restoit pas de place dans le cadre de ces *Mémoires* pour en faire entrer davantage ; et ils sont liés d'une manière si essentielle, que l'esprit ne consentiroit pas facilement à la suppression du moindre détail. Qui oseroit entreprendre d'ailleurs d'exprimer, dans leur ordre et avec toute leur force, chacune des sensations que cette lecture fait naître ? Qui pourroit espérer d'en donner une connoissance bien exacte, bien suffisante, sans pousser trop loin la confiance et la témérité? Qui ne tremblera pas de dépouiller ce précieux monument d'histoire, de cette fleur de naïveté antique, de grâce chevaleresque, de tendresse et de loyauté; de ce coloris tout à la fois simple et passionné, brillant sans apprêt, et pittoresque sans prétention ; de cette éloquence entraînante, qui séduit l'imagination par le cœur, et dont le charme, si facile à sentir

:s *Mémoires de madame de La-*
:, il faut les connoître dans l'ou-
faut les étudier et les sentir avec
ce que le critique le plus fidèle
iis passer l'effet dans l'esquisse la
Mon ministère se borne donc à
y trouvera tous les genres de mé-
plus naturel dans la narration ; la
:tesse d'esprit dans la manière de
le plus grand bonheur d'expres-

te d'autant plus qu'elle produit un résultat presque opposé à celui que l'écrivain s'est promis, et que, tout en se défendant d'un héroïsme qui n'est pas de son sexe, madame de Larochejaquelein prouve, sans le vouloir, qu'elle n'a jamais été égalée en courage et en dévouement par aucune fille, par aucune épouse, par aucune mère. Que dirois-je après cela de la perfection de certains détails, qui puisse ajouter à l'idée que j'ai cherché à faire prendre de l'ensemble? Je ne finirai cependant pas cette ébauche trop légère sans recommander à l'attention du lecteur certains passages qui lui rappelleront Salluste, mais Salluste embelli, tels que le portrait de M. de Lescure, et celui de Henri de Larochejaquelein. Quant à la description de la déroute du Mans et de ses suites, comme il n'y avoit presque point d'exemple d'une telle catastrophe dans l'histoire des nations, il n'y a peut-être point d'exemple d'une telle narration dans leur littérature. On conçoit que madame de Larochejaquelein ait été plus vivement inspirée encore pour raconter les derniers momens de ce jeune héros dont elle portoit alors le nom, de ce vertueux Lescure dont le souvenir est sacré même pour ceux qui l'ont combattu; je serois bien trompé si quelqu'un pouvoit lire ce récit sans répandre des larmes.

es *Mémoires de madame de La-*
, il faut les connoître dans l'ou-
faut les étudier et les sentir avec
ce que le critique le plus fidèle
ais passer l'effet dans l'esquisse la
Mon ministère se borne donc à
y trouvera tous les genres de mé-
plus naturel dans la narration ; la
tesse d'esprit dans la manière de
le plus grand bonheur d'expres-

te d'autant plus qu'elle produit un résultat presque opposé à celui que l'écrivain s'est promis, et que, tout en se défendant d'un héroïsme qui n'est pas de son sexe, madame de Larochejaquelein prouve, sans le vouloir, qu'elle n'a jamais été égalée en courage et en dévouement par aucune fille, par aucune épouse, par aucune mère. Que dirois-je après cela de la perfection de certains détails, qui puisse ajouter à l'idée que j'ai cherché à faire prendre de l'ensemble? Je ne finirai cependant pas cette ébauche trop légère sans recommander à l'attention du lecteur certains passages qui lui rappelleront Salluste, mais Salluste embelli, tels que le portrait de M. de Lescure, et celui de Henri de Larochejaquelein. Quant à la description de la déroute du Mans et de ses suites, comme il n'y avoit presque point d'exemple d'une telle catastrophe dans l'histoire des nations, il n'y a peut-être point d'exemple d'une telle narration dans leur littérature. On conçoit que madame de Larochejaquelein ait été plus vivement inspirée encore pour raconter les derniers momens de ce jeune héros dont elle portoit alors le nom, de ce vertueux Lescure dont le souvenir est sacré même pour ceux qui l'ont combattu; je serois bien trompé si quelqu'un pouvoit lire ce récit sans répandre des larmes.

ant tendre, occupée de tout ce
· la terre, et qui perce à tou-
le écrit. On a remarqué avant
ne dans le récit de la déroute.
emps, domestique de M. de
oyant pas qu'on s'occupât de
ercha partout. Il la trouva et la
ras. Au milieu de la foule, il
élevant l'enfant, il me cria : Je
le mon maître. Je baissai la tê-

fait naître la même réflexion. Madame de Larochejaquelein étoit accouchée de deux enfans, après la mort du général, et s'étoit réfugiée avec ces pauvres petites créatures dans une cabane de la paroisse de Prinquiaux, qui étoit alors censée abandonnée de ses habitans. « On s'aperçut » après quelques jours, dit-elle, que ma petite » Joséphine avoit le poignet démis. Cela me fit » une grande peine, et je résolus, quand elle » seroit plus grande, de m'en aller, en men- » diant mon pain, la porter à mon cou jusqu'à » Barèges. Ce projet ne me paroissoit pas du » tout extraordinaire. Je n'avois ni espoir, ni » idée de l'avenir. Je ne savois rien de ce qui se » passoit au monde. Je me voyois proscrite et » misérable, et j'avois l'âme trop abattue pour » songer que ma position pourroit changer. » Mais la pauvre enfant mourut douze jours » après sa naissance. On m'apprit cette nou- » velle sans préparation à la façon des paysans. » La fille de Couret, en entrant dans la cham- » bre, me cria : Votre fille du Bois-Divet est » morte. Je répondis : Elle est plus heureuse » que moi; et cependant je me mis à pleu- » rer. »

Madame de Larochejaquelein pourroit se passer de tout autre motif d'intérêt que son talent et l'importance de son sujet. Il suffiroit de dire,

·meront surtout une idée plus
ns, des hommes qui y ont pris
ıt général du pays insurgé qui
ɔrécié avec plus de sens et re-
s d'exactitude. Cependant ma-
ɛjaquelein n'étoit pas maîtresse
ner l'effet de ses *Mémoires*, et
qu'une impression commune.
ssaire du grand drame qu'elle
· du lecteur, elle n'a pu se dé-

quis de Donnissan : elle épousa M. de Lescure, le 27 octobre 1791, à l'âge de dix-neuf ans ; elle les accompagna bientôt l'un et l'autre au milieu de tous les hasards de la guerre ; elle les suivit au milieu des revers les plus épouvantables ; enceinte, déjà mère, portant un enfant dans ses bras, fugitive avec un peuple entier dévoué au fer des soldats où à celui des bourreaux, le plus souvent sans asile, sans nourriture, sans vêtemens, obligée de laisser sa fille dans une chaumière à la garde de quelques pauvres paysans, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour maternel soutenoient ses forces presque épuisées. Son père, son époux, son enfant lui restoient. M. de Lescure, frappé d'une balle au-dessus de l'œil droit, meurt dans la voiture qu'elle escortoit à cheval. M. de Donnissan est fusillé à Angers. La petite lui est enlevée à seize mois. Une de ses tantes qu'elle aimoit presque comme une mère, est envoyée à l'échafaud à l'âge de quatre-vingts ans ; et ces funestes souvenirs ne devoient pas être les seuls qui se rattacheroient à son nom ! Décidée par les instances de sa mère, par le désir de *rester encore vendéenne*, comme elle le dit éloquemment, et par les vertus d'un autre Lescure que la patrie et l'amitié pleureront long-temps, la veuve du héros le plus justement estimé de l'ancienne guerre est encore aujourd'hui la veuve du héros

tion, c'est aussi le plus facile,
p vrai que le plus facile est tou-
s du succès dans une littérature
dame de la Rochejaquelein a eu
dédaigner ces vains ornemens
n'admettoient ni la sagacité de
simplicité de son cœur. Elle ex-
a senti, et son expression pénè-
On sent qu'elle dit ce qu'elle a
t comme elle l'a vu, et c'est ce

» l'a su que trois ans après.....Ma pauvre tante » fut jugée et fusillée. Nous lui étions bien tendrement attachés, à cette malheureuse tante. » Elle avoit, à quatre-vingts ans, la piété la plus » douce et le plus aimable caractère.... » Cette singulière froideur dans le récit de catastrophes si épouvantables, est le chef-d'œuvre de l'éloquence naturelle; car c'est l'expression la plus vraie de la sensibilité. Que le cœur est accablé, quand il exhale de pareilles douleurs sans les accompagner d'une réflexion, d'un regret, d'un cri de désespoir ou d'anathême! Que sa résignation est terrible! et quelle éloquence parviendroit à rendre de tels sentimens avec un tel langage, s'il ne les avoit éprouvés!

Il me reste une infinité de choses à remarquer dans les *Mémoires de madame de Larochejaquelein*. Je conviens qu'il y a peu d'ordre dans le premier article qu'ils m'ont fourni; mais l'homme qui seroit capable d'y mettre beaucoup plus d'ordre seroit-il digne de les lire?

Continuation.

a révolte, douze ou quinze dé-
ance, parmi ceux que leur posi-
ique mettoit le mieux à l'abri de
usses théories et de celle des
rs, osèrent se soulever contre
anifeste, intolérable. C'étoit au
ne partie de la population, et
en termes constitutionnels du
ction considérable *du peuple.*

inventé une qualification plus flétrissante encore pour les Vendéens, elle ne les auroit pas flétris davantage. Ils en furent si persuadés, qu'ils reçurent ce nom naïvement, comme les *gueux* du Brabant, et qu'ils ne l'ont jamais repoussé. Ce n'étoit point l'ironie d'un esprit amer; c'étoit la franche résignation de la vertu insultée, qui vouloit bien constater, par ses propres outrages, l'oubli universel des principes. Quand madame de Larochejaquelein fuyoit de village en village, avec un enfant dans ses bras, mendiant du travail, un asile et du pain, les paysans se recommandoient les uns aux autres la *brigande* et sa petite fille. La mère, la tante de madame de Larochejaquelein, cette respectable octogénaire qui finit par périr sur l'échafaud, étoient aussi des *brigandes*. Le vertueux Lescure, l'Epaminondas de la Vendée, cet homme dont les républicains n'auroient pu s'empêcher d'immortaliser le sublime caractère, dans le cas même où l'histoire n'eût jamais repris ses droits, ce héros de vingt-cinq ans, que les soldats de tous les partis appeloient *le saint du Poitou*, c'étoit un *brigand!* Etrange désordre de jugement, qui influe sur les élémens les plus simples de la société, et qui bouleverse jusqu'au langage!

C'étoit l'art d'un parti qui régnoit par le mensonge, et qu'on auroit dépouillé de tout son

:r la légitimité de l'insurrection
révolte, douze ou quinze dé-
ice, parmi ceux que leur posi-
e mettoit le mieux à l'abri de
sses théories et de celle des
, osèrent se soulever contre
nifeste, intolérable. C'étoit au
: partie de la population, et
:n termes constitutionnels du
ion considérable *du peuple.*

inventé une qualification plus flétrissante encore pour les Vendéens, elle ne les auroit pas flétris davantage. Ils en furent si persuadés, qu'ils reçurent ce nom naïvement, comme les *gueux* du Brabant, et qu'ils ne l'ont jamais repoussé. Ce n'étoit point l'ironie d'un esprit amer; c'étoit la franche résignation de la vertu insultée, qui vouloit bien constater, par ses propres outrages, l'oubli universel des principes. Quand madame de Larochejaquelein fuyoit de village en village, avec un enfant dans ses bras, mendiant du travail, un asile et du pain, les paysans se recommandoient les uns aux autres la *brigande* et sa petite fille. La mère, la tante de madame de Larochejaquelein, cette respectable octogénaire qui finit par périr sur l'échafaud, étoient aussi des *brigandes*. Le vertueux Lescure, l'Epaminondas de la Vendée, cet homme dont les républicains n'auroient pu s'empêcher d'immortaliser le sublime caractère, dans le cas même où l'histoire n'eût jamais repris ses droits, ce héros de vingt-cinq ans, que les soldats de tous les partis appeloient *le saint du Poitou*, c'étoit un *brigand!* Etrange désordre de jugement, qui influe sur les élémens les plus simples de la société, et qui bouleverse jusqu'au langage!

C'étoit l'art d'un parti qui régnoit par le mensonge, et qu'on auroit dépouillé de tout son

sar ne fit jamais déclarer par le
pée fût un *brigand*, et il l'honora
vaincu.

et les prêtres ont concouru à la
ique de la Vendée comme tous les
ce qu'il n'est pas décidé qu'un no-
tre ne soit pas un citoyen. On eut
l d'ailleurs à la noblesse, dans la
Vendée, qu'elle n'est pas même en-
[illegible] *mérite égal* entre deux

» frères Cadi, Bourrasseau, etc., les uns gentils-
» hommes, d'autres bourgeois, d'autres paysans...
» Tous vouloient le même but, et s'y étoient en-
» tièrement et sincèrement dévoués.... La diver-
» sité des conditions étoit oubliée. Un brave
» paysan, un bourgeois d'une petite ville étoient
» les frères d'armes d'un gentilhomme. Ils cou-
» roient les mêmes dangers, menoient la même
» vie, étoient vêtus des mêmes habits, et parloient
» des mêmes choses qui étoient communes à tous.
» Cette égalité n'avoit rien d'affecté; elle étoit
» réelle par le fait; elle l'étoit de cœur aussi pour
» tout gentilhomme qui avoit du sens... L'égalité
» régnoit bien plus dans l'armée vendéenne que
» dans la république, au point que j'ignore en-
» core, ou n'ai appris que depuis, si la plupart
» de nos officiers étoient nobles ou bourgeois;
» on ne s'en informoit jamais, on ne regardoit
» qu'au mérite. Ce sentiment étoit juste et na-
» turel; il partoit du cœur, et, sans être inspiré
» par la politique, il y étoit trop conforme pour
» n'être pas général. Je n'en rappellerai qu'un
» exemple très-remarquable. M. Forestier étoit
» fils d'un cordonnier du village de Chaudron,
» en Anjou, et il a joué le rôle le plus brillant
» à l'armée, près des princes, dans les cours
» étrangères, partout enfin, jusqu'à sa mort,
» arrivée vers 1808. » Ce noble roturier ne de-

ger les soldats. Il étoit âgé de
ans; les paysans l'adoroient et
le plus grand respect. Il avoit
emps une grande réputation de
gularité, tellement que les sol-
nt, quand ils le pouvoient, au-
ns les combats, pensant qu'on
re blessé à côté d'un si saint
Quand il s'agit de nommer un
ef, M. de Lescure, qui étoit alors

Trois frères, quatre beaux-frères, et seize cousins de Cathelineau moururent de la même manière et pour la même cause. Il ne reste de lui qu'un fils et quatre filles qui n'ont jamais cessé de vivre dans la plus extrême pauvreté. Comme le principal caractère de la guerre de la Vendée étoit un dévouement sans bornes et sans exemple, la principale vertu des guerriers qui s'y sont formés étoit un désintéressement dont l'antiquité même n'offroit pas le modèle. Ils ne portoient ni cordons, ni décorations, ni broderies. Les officiers ne se distinguoient des soldats, que parce qu'ils marchoient les premiers au combat. Un d'entre eux, frappé à mort après un petit *passe-droit* qui lui avoit été fait dans l'armée, expira en disant : *vive le Roi ! quand même !* et cette phrase de la langue du peuple est encore aujourd'hui leur devise. Après s'être battus comme Bayard, ils se sont retirés dans leurs champs, prêts à prendre les armes si la patrie et le Roi les appeloient encore, mais étrangers aux brigues des cours et aux émulations ambitieuses qui divisent les hommes en faveur. On croiroit, à la simplicité de leurs mœurs, qu'ils n'ont jamais quitté les rangs des simples citoyens pour conduire des armées et pour protéger des villes. Henri de Larochejaquelein disoit un jour : « Si » nous rétablissons le Roi sur son trône, il

ı a user de represailles. Il n'y a pas
de l'armée républicaine qui ne s'en
ec attendrissement, et qui n'ait com-
stime de si nobles adversaires.
lonc que la mauvaise foi la plus ma-
ouisse s'obstiner à nous priver d'une
tre gloire militaire, en renouvelant
ions absurdes et des qualifications
injurieuses que pour ceux qui les
s. La révolution étoit un grand et

de grands talens et de grandes vertus; tous les peuples sensés, et jaloux de se conserver, ont oublié sagement ces dissensions funestes quand elles ont cessé, et ils n'ont point prolongé, dans des discussions violentes, des altercations qui étoient jugées par l'événement. Confondons nos rangs de bonne foi, sous la seule bannière qui puisse rallier les François; et ne nous souvenons de nos débats que pour en tirer des leçons utiles. Je me bornerai aujourd'hui à remarquer deux de ces conséquences, qui sont loin d'être au nombre des plus importantes: la première, c'est que les contemporains sont mauvais juges de leurs intérêts; la seconde, c'est que les calomnies des partis ne prévalent pas devant l'histoire.

garnisce par la loi du 5 Bru-
s combien d'autres gentillesses
us ménage le plaisir de revoir
. L'avantage de nous représen-
is lucratif et plus commun. Au
entation étriquée qui s'éparpille
des banquettes à demi-déser-
ns montrer à l'Europe étonnée
nte législateurs qui décidoient
e ses destinées futures par assis
[illegible] quelques myria-

au costume, quoique par un raffinement délicat du sentiment national, ils n'eussent pas sacrifié toutes les traditions de la patrie. La toge sénatoriale flottoit sur l'escarpin ciré à l'angloise; les plis du jabot s'échappoient avec goût entre les plis du laticlave, et la perruque aux ailes de pigeon, poudrée à blanc, surmontoit élégamment le *pallium*. Rome n'étoit plus dans Rome; elle étoit parmi les collègues de M. Bigonnet.

Cependant, la France ne partageoit pas tout entière l'enthousiasme officiel du *Moniteur*. Les bonnes gens qui avoient fait les frais de la représentation, et qui ne voyoient qu'un intermède d'assez mauvais ton dans cette mascarade solennelle, soupiroient depuis long-temps après le dénoûment. Il y en avoit un que beaucoup de spectateurs appeloient de tous leurs vœux, préparoient de tous leurs efforts, et que les malins du parterre croyoient avoir deviné; mais une fatalité inexplicable voulut que les personnages essentiels ne sortissent pas de la coulisse, et il est impossible de dissimuler qu'un sentiment universel de satisfaction se répandit parmi les assistans quand Hercule descendit des nues.

Un général fort connu dans ce temps-là, et dont on a parlé davantage depuis, débarqua dans un petit port de la Méditerranée. Il fit le voyage de Fréjus à Paris, au bruit des acclama-

ne magnificence, dit M. Bi-
u conseil des cinq-cents, et
nt relégués dans l'Orange-
nce et la mesquinerie affec-
ais augure pour les républi-
re. Ce détail naïf n'est pas
r l'histoire. Il y a entre les
erie et celles de la Galerie,
se. Tyran, qui que tu sois,
usurpateur, si tu veux sou-

François de s'appesantir sur les détails. *L'usurpateur* ne fit qu'un pas dans la salle où M. Bigonnet lui prit les deux bras. (Eh mon Dieu M. Bigonnet, il ne falloit pas le lâcher.) Après cela, il se contenta d'envoyer signifier aux *cinq-cents*, par *vingt* grenadiers précédés d'un adjudant, l'ordre d'évacuer la salle. M. Bigonnet assure que cet ordre mit fin à toute irrésolution. On évacua, mais avec dignité. La troupe ne parvint à se rendre maîtresse de la place, qu'avec une lenteur qui attestoit en même temps la répugnance des vingt soldats et la noble résistance des cinq cents députés. On évacua cependant. Les plus sages sortirent par la porte, les plus pressés sortirent par la fenêtre. Les plus braves ne quittèrent pas leurs chaises curules; on les retrouva dessous.

Ce changement, qui offroit à l'opinion monarchique, sinon une grande probabilité de succès, du moins une garantie assez imposante contre le retour de la monstrueuse puissance des jacobins, fit peu de sensation dans le peuple. Il savoit depuis long-temps que les libéraux ne le comptent pour quelque chose qu'autant qu'ils en ont besoin, et il regardoit de loin, avec une sage indifférence, leurs avantages et leurs revers. Les paysans de Saint-Cloud s'aperçurent cependant qu'il s'étoit passé quelque chose de fort

s de dérision dans les hauts faits d
olitiques, ne perdroit pas l'occas
victoire aisée du 18 brumaire a
Don Quichotte. Epouvanté de cel
ivit à la Clio mercenaire qui bu
ges dans des journaux déjà vendu
moins son entreprise par la supp
nger. Alors fut improvisé ce
guards, auquel nous avons eu

de son ancien collègue M. Bigonnet. Le plaisir assez frivole de rendre Buonaparte comptable d'un petit mensonge de plus, l'emportant enfin dans ces véridiques citoyens sur l'honneur de l'auguste aréopage dont ils ont fait partie, nous les avons vus, luttant de sincérité, pour imprimer aux républicains de l'an 8 une tache ineffaçable de ridicule. L'apparence de la résistance la plus légère, une foible velléité de courage auroit absous cette espèce de représentation nationale de l'opprobre d'avoir livré la France au premier tyran venu, sur l'injonction d'un caporal. La scène des poignards me plaisoit; c'étoit la seule de ces misérables saturnales qui rappelât quelque chose de l'antiquité, qui révélât, je ne dis pas l'organisation grande et prononcée d'un républicain digne de ce nom, mais l'intention et le talent du rôle. Eh bien! cette scène, je dois vous le déclarer avec toute la *grossièreté* de ce style rustique et mal poli que nous reprochent les élégans rédacteurs de *la Renommée*, cette scène que la tragédie attendoit pour l'exposer à l'admiration des siècles futurs, n'est que la plus impertinente des *mystifications*. Vous pouvez en croire M. Bigonnet; il étoit là, M. Bigonnet. Il représentoit la sept cent cinquantième partie du peuple. Il a *défilé* très-lentement avec tous ceux de nos courageux représentans qui ont eu l'audace de

ɔmme dit Tacite, c'est-à-dire à la
ıts et des *anciens*, au nom d'u
voit perdu la tête, par vingt g
ıspect inaccoutumé de vos toge
voit frappés de respect! Il est b
d'évacuer avec une fière lenteur
se; mais il seroit plus beau de la
moins de la défendre, quand o
a.

bien en peine de dire quelle im

duré l'usurpation. J'aime à croire qu'ils n'ont été distraits de ce soin que par l'embarras de leurs fonctions administratives; mais je ne puis souscrire en tout à la péroraison un peu emphatique de M. Bigonnet : « Rappelons, dit-il, le courage » de cette assemblée attaquée comme un poste » ennemi, et qui reste inébranlable jusqu'à ce » que la violence arrache chacun de ses mem- » bres de la place que lui a assignée la volonté » du peuple. » En général, on reste assez volontiers à la place où l'on est arrêté par ses devoirs, et surtout par ses intérêts, quand on n'a aucune raison d'en sortir; et le courage qui ne cède qu'à la violence est si commun, que ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je n'ai vu d'ailleurs nulle trace de violence dans le récit de M. Bigonnet. Si l'on peut tenir compte de quelque vertu civile à l'assemblée dans laquelle il siégeoit, c'est purement et simplement de sa soumission à la consigne.

« Sachons apprécier tous ces actes de dévoue- » ment, continue fièrement M. Bigonnet, et » convenons que si César, marchant au sénat » pour se ceindre le front du diadème, y reçut » la punition de son audace d'un petit nombre » de conjurés..... la conduite du conseil des » cinq-cents est un de ces monumens de fidé-

» lité

vous m'avez appris, M. Bigon
it pas de poignards à l'Orang
ne sais pourquoi, que la cond
t au contraire fort encourage
itieux, et fort peu rassurante
e trouve aussi que vous parlez
ris de ce *petit nombre de conj*
César. Il est vrai que vous étiez
l ne faut pas abuser de ses ava
s, les noms de Cassius et de Br

rannie des tribuns, l'heureux empire de son génie avoit assoupi les prescriptions, fermé les tombeaux, effacé jusqu'au souvenir des temps désastreux de Marius et de Sylla. Le génie de la liberté romaine put se révolter contre lui; mais il versa plus tard des larmes sur la cendre de ce grand homme, et Rome entière se couvrit de deuil quand elle l'eut comparé à ses successeurs.

, à l'effet de juger les causes de c
prise à partie. Quelques idées tr
our une nouvelle organisation juc
B. Selves, ancien magistrat, e
fructidorisé.

cru devoir copier ce long titre t
ce que je ne connois point de t
ui soit plus propre à rendre une
à tenir lieu d'une table de ch

et dont toutes les parties sont d'ailleurs en raison proportionnelle du volume démesuré de l'ouvrage. Il n'y a pas un mot qui ne soit polysyllabe, quand la synonymie l'a permis, pas une phrase qui n'occupe une page, pas une période qui n'en couvre quatre, et où la pensée, bonne ou mauvaise, fausse ou vraie, utile ou ridicule qui en fait le fond, ne soit délayée, dénaturée, atténuée, effacée, au point de devenir méconnoissable, et de se perdre dans l'expression, sans rien laisser à l'esprit. Cela est d'autant plus fâcheux, qu'il y a des choses que M. Selves a vues avec assez de justesse, et qu'il auroit pu présenter avec assez d'utilité; mais il a malheureusement l'éloquence du parquet et la logique de la grand-chambre. Long-temps enrégimenté sous les drapeaux de la chicane, il ne sait la combattre qu'avec sa tactique. C'est un transfuge qui a passé à l'ennemi avec tout son bagage, et qui n'oppose à ses anciens camarades que des armes tirées de leurs arsenaux.

Le premier point de M. Selves est le plus curieux. C'est celui qu'il a eu la bonté d'écrire *pour l'exactitude de l'histoire*, et qui est aussi exact que tout ce que les historiographes écrivent depuis vingt ans. Il y examine deux questions qu'il faut diviser : la première a rapport à la culpabilité relative de Moreau, sur laquelle il

u le substitut, contre son beau-
contre M. Séguier qui porte si b
, et contre M. Thuriot dont i
hoses à dire. Et au milieu de tc
les cinquante procès de M. Sel
u'à satiété, le procès d'hypothèc
le faux, le procès de frais, le pr
e francs, le procès de sept fran
imes, le procès de paille, le prc
procès Duchêne avec la gravur

Je dirai peu de choses du troisième point, qui a pour objet quelques idées sur une nouvelle organisation judiciaire. J'ai sous les yeux l'exemple d'un de mes plus ingénieux collaborateurs, qui a long-temps encouru la colère des gens de robe, pour avoir porté une main timide sur l'arche sacrée; je détourne avec respect mes regards de la pompe de ses cérémonies, je me prosterne de loin devant ses lévites, et je m'écrie comme Panurge, pressé de mettre à sac l'armée formidable des Chiquanous : Non, vraiment je n'irai pas!

Ce qui embarrasse le plus M. Selves, ce n'est pas d'ailleurs ce qu'il y auroit à faire pour le venger de la magistrature et des magistrats, quoiqu'il soit peut-être de tous les plaideurs celui qui a le plus à s'en plaindre. Il n'est que trop sûr de son fait; car M. Selves ne porte pas une âme impitoyable, et je le crois très-disposé à craindre qu'on n'aggrave le juste châtiment de ses ennemis au-delà de toute mesure pour faire droit à ses doléances. Il n'est véritablement inquiet que des moyens qu'on peut prendre pour récompenser ses services, et ses services sont si nombreux, qu'il a été obligé, modestie tenante, de leur consacrer dans son livre la plus longue parenthèse que l'on connoisse. Elle remplit trente-trois pages bien mesurées. D'abord, et dès le 10

s nationaux sans avoir la pos
u le dessein de les payer, et il
nière trente mille livres de r
émigré qui est aussi pair de l
de M. Selves portent bonheur
fin la déportation au 18 fruct
d nombre d'autres qui n'étoie
ité, des royalistes profès. Apr
ation écrite de bonne foi, et

» *lorsqu'il* a tant d'enfans et de petits-enfans, » de les exposer à déroger pour *satisfaire leurs* » besoins, surtout tant que les nouveaux cas de » *dérogeance* ne sont pas fixés, *malgré que dans* » *le nouvel état de nos chères lumières*, ils doi- » vent être moins nombreux *qu'ils l'étoient* au- » trefois, car ils ne défendront pas sans doute » (les cas de *dérogeance*) tout commerce qui » ne seroit pas fait sous balle et sous corde, *ni* » *l'état d'artiste*, sans pourtant permettre au » comte, au marquis, au baron, ni au cheva- » lier de vendre pour deux sous de vin ou de » rhubarbe, ni d'être histrion, parce que nos » mœurs n'en sont pas encore au point de pou- » voir imiter de si près les Anglois, chez lesquels » on voit le chevalier *tel* au nombre des fripiers, » le duc *tel* au nombre des tailleurs. » Et M. Selves seroit désespéré qu'on pût confondre ses descendans avec des chevaliers et des ducs. Il ne souffrira pas de *dérogeance* dans sa famille.

Si M. Selves avoit désiré quelque décoration, il se seroit fait militaire, parce que la seule agréable pour lui eût été celle de Saint-Louis; mais il ne la sollicite pas, tant son caractère est porté à la modération en toutes choses. Il est une marque d'illustration cependant, la décoration de l'ordre de Saint-Michel « encore intacte » depuis le retour du Roi, et qui étoit surtout

quand on prend plaisir à rece
ement d'un sujet fidèle, de po
insi les secrets les plus cachés d
vois pas trop comment on se
nner à M. Selves la croix de Sai
ix de Saint-Michel à son choix,
étant la seule qu'il désire, et
s et ses petits-enfans, après a
nt fixé les cas de *dérogeance* q
l'ailleurs fixer trop vite. Il est n

a eu de procès, pourroit bien avoir le style du plaidoyer; mais ce n'est pas celui qu'on se forme à l'école de Patru et de Pélisson. Indépendamment de la longueur mortelle de ses périodes, de l'embarras inextricable de ses phrases incidentes, de l'accumulation assommante de ses augmentatifs, de ses diminutifs, de ses réticences et de ces restrictions, du défaut absolu d'élégance et d'harmonie, il viole à tout moment la correction d'une manière qui seroit choquante, même au barreau. J'ai donné quelques exemples de ces différens défauts dans une citation prise au hasard. Quant à la périphrase de deux feuilles d'impression, qui est le prototype ou l'idéal du genre prolixe, le lecteur la trouvera entre la page 63 et la page 98. J'aime à croire qu'il me dispense de bon cœur de la rapporter textuellement.

M. Selves parle de deux ouvrages qui lui ont coûté chacun vingt ans, et dont l'un n'a pas plus de 91 pages. Celui-ci ne l'a pas occupé dans la même proportion, car le Mémoire de M. Lecourbe, qui y a donné lieu, n'a guère que huit mois de date. S'il m'étoit permis de conseiller quelque chose à M. Selves, je voudrois qu'il réduisît son dernier volume à 61 pages, et qu'il prît vingt ans pour cela : ce seroit un répit honnête pour ses parties adverses, pour ses juges et pour ses lecteurs.

Mémoires sur la guerre des François en Espagne ; par M. de Rocca.

On n'a que trop bien qualifié la guerre d'Espagne quand on l'a appelée une guerre impie. C'est un des grands crimes politiques du dernier âge de notre histoire, qui n'a été que trop fertile en crimes de toute espèce; mais ce crime appartient tout entier au funeste génie qui l'a conçu ; et la postérité n'en accusera ni la France, qui le condamnoit assez hautement, ni l'armée, dont les forces, essentiellement passives, obéissent à l'impulsion du pouvoir souverain, et ne la déterminent point. Tout ce que pouvoit l'armée, c'étoit de racheter, à force de gloire et même de vertus, comme elle n'a jamais cessé de le faire, l'injustice des projets de Buonaparte et la violence de ces conquêtes. Ce témoignage lui a été rendu, même par les ennemis qu'elle avoit à combattre, et il sera confirmé par l'avenir, juste appréciateur du présent.

L'action des François sur l'Europe depuis la révolution, et surtout sous le gouvernement impérial, a été déterminée par une force étrangère; mais leur caractère s'est conservé presque sans altération. On est quelquefois étonné de retrouver au milieu des plus déplorables catastrophes de la guerre, je ne dis pas seulement la

ordinaire, à la première vue
ardes, ils se rassemblèrent po
asser. Les plaisanteries sur D
n Quichotte furent un lieu co
os soldats et les habitans du T
François, bien accueillis, tr
r tour leurs hôtes avec douceur
a beaucoup gagné depuis ce co
especta Thèbes en faveur de Pi
e armée entière qui fait le mê

tion des nations, et nous pouvons nous féliciter de voir se multiplier les histoires contemporaines qui serviront de matériaux aux monumens plus parfaits et plus durables de l'avenir. Ainsi, la guerre d'Espagne, qui a heureusement fini avec le gouvernement de Buonaparte, et qui n'auroit jamais commencé sans lui, a déjà deux historiens spéciaux, M. de Rocca, qui l'a vue sur les champs de bataille, et M. le général Sarrazin, qui l'a lue dans les gazettes étrangères, auxquelles on lui reproche, peut-être avec raison, d'avoir accordé trop de confiance. Les récits du premier ont nécessairement une authenticité de fait et une espèce d'autorité morale qui manque à la compilation du second. Quoique ce dernier ouvrage ne soit pas dénué de mérite, on sent qu'il ne peut pas exciter le même intérêt qu'un livre écrit sur les lieux par un homme qui a pris part à tous les événemens, et qui les juge toutefois avec une impartialité très-noble. M. de Rocca, qui a fait la guerre d'Espagne en soldat, l'a examinée en philosophe, et c'est comme cela qu'il la raconte, sans dénigremens injustes, sans fol enthousiasme, et sans esprit de parti. Il voit les choses comme elles sont, parce qu'il est bien organisé; il les dit comme il les voit, parce qu'il est sincère et qu'il n'a aucun intérêt à ne l'être pas. Une fois

it aperçu en Espagne bien de
quent à son ouvrage, et qu'o
ver parce qu'on sait qu'il aur
qu'elles étoient en quelque sor
sujet. La vieille terre des P
es, le berceau de la chevaleri
et des romans, devoit fourn
tion jeune et poétique, une
des de détails qui délassent l'

qui se met en scène avec beaucoup de grâce, n'exigent pas tant de solennité, et peuvent avoir bien plus de charme que les sérieux *Commentaires* d'un tacticien qui ne voit que des redoutes dans les anciennes fabriques des Arabes, et que de belles positions militaires dans les sites charmans de l'Andalousie. Il me semble d'ailleurs que l'art de relever de grands événemens par de petits détails, et de grandes physionomies par de petits traits, cet art si familier à Plutarque, et qui rend sa lecture si délicieuse, est le caractère distinctif de l'esprit de M. de Rocca; et si je lui reproche quelque chose, c'est d'avoir exercé cet art avec trop d'économie sur une matière si riche. Un artiste diroit mieux que moi à quel style de peinture se rapportent vingt tableaux épars dans les *mémoires* de M. de Rocca; mais je crois que ce petit *bivouac*, sur lequel je tombe à l'ouverture du livre, feroit envie à Wouvermans. « Soit que nous habitassions dans » des maisons, dit-il, soit que nous fussions au » bivouac dans les champs, notre genre d'exis- » tence étoit le même; seulement, au lieu de » nous transporter d'une maison dans une au- » tre, nous quittions notre feu pour aller nous » placer auprès de celui de nos camarades. Là, » nous passions les longues nuits à boire, et à

» parler

citerai, dans le nombre, cet
nçois à Madrid, dont les co
et franches produisent une
« Un morne silence avoit s
on tumultueuse et bruyant
a veille au-dedans et au-dehc
cette capitale. Les rues par o
étoient désertes, et on n'avoit
uvert, sur les places, les bou
ses des marchands de comes

» apportent de leurs montagnes de Galice : » *Quien quiere agua ?* Qui veut de l'eau ? » Personne ne se présentant pour en acheter, » l'aguador se répondoit de temps en temps, » tristement à lui-même : *Dios que la da,* » Dieu qui la donne, et il recommençoit à crier. » En avançant vers le centre de Madrid, on » voyoit quelques groupes d'Espagnols qui se » tenoient debout, enveloppés dans leurs grands » manteaux, aux angles d'une place où ils avoient » l'habitude de se réunir auparavant en grand » nombre : ils nous regardoient d'un œil mor- » ne et abattu ; leur orgueil national étoit si » grand, qu'ils pouvoient à peine se persuader » que des soldats qui n'étoient pas Espagnols » eussent pu vaincre des Espagnols. Lorsqu'ils » voyoient par hasard dans nos rangs des che- » vaux pris à la cavalerie ennemie, montés » par nos hussards, ils les reconnoissoient aus- » sitôt à leur allure, et ils se réveilloient de » leur stupeur, se disant les uns aux autres : » *Este cavallo es espanol,* ce cheval est es- » pagnol, comme si c'eût été l'unique cause de » nos succès. » Il me semble qu'on ne contes- tera pas la justesse de ma métaphore, et que l'on conviendra qu'écrire de cette manière, c'est peindre.

Je m'aperçois, en finissant cet article, que

maire aride et incomplet; ma
s les militaires que j'ai eu o
er me garantit leur exactitud
encore plus rare que l'élégan
ns de notre temps.

Procès et Meurtre de Charles Ier, roi d'Angleterre. — Procès des vingt-neuf Régicides mis en jugement après la Restauration de Charles II.

La mort de Charles Ier est la catastrophe d'une tragédie épouvantable qui n'est que trop connue, mais dont les détails perdus dans un laps de cent quatre-vingts ans, ou effacés par des souvenirs plus récens et plus cruels pour des François, peuvent échapper au lecteur. Je me crois autorisé à les retracer dans un article préliminaire, dont l'objet, digne de l'intérêt de tous les âges et de tous les hommes, nous offre surtout un étrange intérêt d'analogie. On en jugera.

Il se trouvoit alors une assemblée politique qui avoit reconnu les droits imprescriptibles des peuples, et qui cependant se déclara indissoluble en essence, c'est-à-dire nonobstant cette souveraineté hypothétique qu'elle prenoit pour base. Dans la vue d'assurer son pouvoir, elle ne cessa d'agir sur l'opinion publique par des discours, par des écrits, par des adresses artificieuses, ou par des doléances mendiées. L'abus de la presse fut porté au comble, sous prétexte de liberté; l'exagération des clubs, sorte de sénats illicites qui jugeoient téméraï-

'un conspirateur eût miné u
ne forteresse. Il falloit un cr
ce fut un cri d'alarme et de
Point de roi ! point de su
erre aux châteaux ! égalité abs
cris s'élevoit ce cri de mort, c
on la plus juste, et qu'on a p
liscernement à la fin des mots
, parce qu'il est le mot, le seu

ses concessions toujours croissantes et si peu mesurées que la postérité les a taxées de quelque foiblesse, devoient être comptées un jour parmi ses forfaits. Le roi devoit être jugé; mais un simple assassinat n'auroit pas rempli les vues des factieux : ceux-ci vouloient un crime qui eût l'air d'être national, qui engageât les foibles, et dont la honte et le péril retombassent un jour sur d'autres que sur les meurtriers. On avoit besoin d'un plan, d'une suite de formalités, d'une apparence de procédure, où la cruauté la plus monstrueuse seroit couverte par l'audace la plus inouïe! Un corps prétendu représentatif s'arrogea le pouvoir de juger. Les calomnies les plus atroces et les plus dégoûtantes furent répandues sur le compte du roi, parce qu'il falloit, avant de tuer le roi, tuer le respect religieux, qui est la sauvegarde des trônes. On alla jusqu'à l'accuser d'avoir fait couler le sang de ses sujets, quand il étoit vrai qu'un seul acte de sévère justice auroit peut-être écarté tous ses malheurs! Pendant sa détention, les rebelles ne lui épargnèrent aucun genre de vexation. La plupart de ses serviteurs furent éloignés de lui; on ne lui permit pas de communiquer avec ses amis. Le fer et le poison ne cessèrent de le menacer, jusqu'à ce qu'on

e gloire et de recompenses.
juges du roi s'intituloient, ce
s représentans du peuple. C'é
part des fanatiques mal famés
tion, poussés au plus horribl
ies gens de lois séditieux. A
le l'acte, le président dit a
it parler. Le roi montra dar
olloque d'un souverain captif
e révoltés, une grande prése

bit cette rigoureuse épreuve sans affectation, sans effort, et comme si elle avoit contemplé, d'une hauteur inaccessible aux hommes, les inutiles efforts de l'injustice et de la méchanceté.

La mort fut prononcée. Le roi l'attendit avec calme, entre la lecture et les exercices de piété dont il n'avoit jamais négligé l'usage. Il lui fut permis de voir sa famille, qui reçut de lui les marques de tendresse les plus vives, et des conseils déjà empreints du sceau d'une majesté presque divine. Il dormit paisiblement pendant toute la nuit qui précéda son supplice. Le matin du jour fatal, il se leva de très-bonne heure, et donna des soins particuliers à son habillement. Le ministre de la religion, dont les soins lui furent accordés, passa plusieurs heures en prières avec lui : *Sire*, lui dit-il, *encore un pas, un pas difficile; mais qui va vous conduire au ciel!* — *Je vais*, répondit le roi, *changer une couronne périssable contre une couronne incorruptible et immortelle.*

Ce roi fut grand sans doute ; mais une bonté plus qu'humaine fut la plus éminente de ses qualités. S'il nuisit quelquefois aux affaires, l'histoire ne s'en prendra qu'à sa modestie, qui déféra mal à propos à l'avis des personnes d'une

certaine, et des résolutions hasa
rêt de ses peuples : il le sentit,
mort. Cette solution de sa con
lieu de tous les éloges.
laissa, en mourant, une touch
ui même dans un écrit fameux,
le l'éloquence du cœur, et le
ament humain de piété, de dou
nité. Ce testament fut depuis un

peuple annulèrent le passé; ils fondèrent une nouvelle ère, un nouveau calendrier, et *l'an I^er^ de la liberté* data d'un assassinat; les effigies des rois furent renversées; et celui qui venoit d'être égorgé de la main des bourreaux, par l'ordre de quelques tyrans impies, fut appelé *le dernier des tyrans :* qualification dérisoire et atroce, digne d'une pareille époque et d'un pareil sénat.

Je n'insisterai pas sur tous les attentats qui signalèrent ces déplorables jours : impôts arbitraires et vexatoires d'un genre jusqu'alors inconnu; prostitutions des emplois aux hommes les plus abjects et les plus flétris; loi de suspicion qui mettoit la plupart des citoyens honnêtes à la discrétion de quelques brigands; proscription de la religion catholique et de ses prêtres; suspension au moins implicite de toutes les obligations morales et naturelles; anéantissement de l'institution sacrée du mariage, réduit à une simple formule civile, dissoluble au gré des contractans; usurpation de tous les pouvoirs; dilapidation de toute la fortune publique; décimation journalière d'une génération vouée aux échafauds, et dont le sang paroissoit devoir tarir avant que la soif de ses oppresseurs fût entièrement assouvie! J'arriverai promptement à une époque où toutes ces

gulier d'événemens, il subiss
oug extraordinaire d'un aven
ıconnu de la nation; mais
sse de se revêtir de sa gloire,
un *palladium* à la face de
té, qui est très-irritable dans
arle, n'enduroit pas cette hu
ırmures; mais, flattée d'un au
ın menaçante que la force m

qui n'avoit jamais compté un ami même parmi ses créatures, qui n'offroit de caution à son parti que celle d'un crime solidaire; esprit double, artificieux, farouche, dont la grossièreté brutale révoltoit jusqu'à la bassesse, dont la perfidie fatiguoit la patience des esclaves, dont la férocité fatiguoit le bras des exécuteurs; de Cromwell enfin : car c'est de lui, c'est de la la révolution angloise qu'il est question; et conviens qu'on auroit pu s'y tromper. Je conviens qu'on pourroit me reprocher d'avoir usé du privilége d'une allusion facile pour plier à mon dessein des détails oubliés : rien ne seroit plus injuste. J'ai suivi dans ce tableau la marche de Hume, j'ai quelquefois employé ses expressions. Je me suis borné à développer un rapprochement aperçu par le sage et profond M. de Maistre, en 1797, d'une manière bien profonde, puisque son génie prévoyant n'a pas attendu, pour deviner notre Cromwell, que les vengeances du ciel nous l'eussent envoyé. S'il y a une leçon dans ce concours de faits analogues, elle sort tout entière et sans recherche de la comparaison des faits historiques simplement racontés. Et quelle leçon que l'histoire, si l'expérience des générations passées n'étoit pas toujours perdue pour les générations qui les suivent!

remarquable surtout dans
ns qui ont dirigé les régici
t plus étrange que de trou
nalyse, qu'ils appartiennent à
.ion et au même parti, si
·che n'excédoit pas le genre et
ticle de journal : cela seroit d
ıle; car les révolutionnaires
arlent qu'un langage.
·s français étoient les représen

de l'âge le plus corrompu des nations (1). Ils ne reconnoissoient pas plus d'autorité divine que d'autorité politique. Toutes les institutions que l'homme a reçues ou que l'homme s'est données leur étoient également odieuses; et leur haine effrénée pour les puissances protectrices de la société auroit sacrifié le fils de Dieu comme le fils de S. Louis. Ce n'étoient pas seulement des régicides, c'étoient des déicides qui avoient juré la destruction de l'autel et du trône, parce que chez tous les peuples l'autel et le trône sont le double symbole de l'ordre, et que tout ce qui rappeloit une idée d'ordre étoit incompatible avec la révolution.

Les régicides anglois paroissent au contraire

---

(1) J'en donnerai un seul exemple, qui ne doit pas être perdu pour la biographie. Dans cette classe d'hommes, il en est certainement quelques-uns qui ont pu laisser un prétexte à l'estime des gens de parti, et même à celle des enthousiastes désintéressés. Ceux que j'ai entendu nommer le plus souvent sont Saint-Just et Camille Desmoulins. Le premier étoit connu dans la basse littérature par un poëme très-obscène; le second venoit d'y débuter par une traduction de l'*Aloïsia*, plus impudente que l'original. On frémit de terreur et de honte quand on pense que c'est à de tels législateurs que fut abandonnée la réforme d'un grand peuple qui n'avoit plus ni Roi, ni Dieu.

entrant de bonne foi dans la
; mais il périt un peu plus ta
d'un assassin. Charles Ier ne
cère dans son attachement à
ais ses protestations ne désar
at de bourreaux qui avoit soif
Les garanties qu'on donne a
perdues tant qu'elles ne sont
parce qu'ils n'y croient pas. L
vent ce qu'il leur faut et a

reçue, jurée, observée. Louis XVI ne juroit pas en vain, et jusqu'ici les rois n'ont pas défait de constitutions en France; mais personne n'ignore qu'il ne voulut pas ou qu'il ne daigna pas contester la compétence d'un amas d'aventuriers dont une partie sortoit des tréteaux de la province, des Petites-Maisons ou des bagnes. L'héritier du trône de Louis XIV se soumit, sans murmurer, à la juridiction monstrueuse d'une poignée de misérables, dont le témoignage, noté d'infamie, n'auroit pas été admis par le plus petit officier de justice. Marat, dégoûtant de lèpre et d'ivresse, vint prononcer la mort du père du peuple, et ce vote hideux entraîna la majorité. Quel siècle et quelle histoire!

La chambre qui osa juger Charles Ier étoit une fraction illégale des pouvoirs constitutionnels; elle appartenoit toutefois à un ordre de choses auquel la volonté royale avoit concouru : elle avoit pour elle une fausse légalité et une hypocrisie de formes qui pouvoient rassurer jusqu'à un certain point la conscience peu exigeante de la soldatesque et de la populace égarées. La révolution angloise étoit liée d'ailleurs à une de ces guerres de religion où les séditieux s'appuient sur une autorité supérieure à l'autorité royale elle-même, pour

miner

mêmes, devoit rester debou
soit qu'il mourût en roi. A
1793, toutes les bases de la
truites. La vertu d'un hom
n contre la perversité de tous.
e génération l'exemple de l
'un saint, et du courage

lutionnaires anglois se rapproc

cation les rumeurs du peuple et les menaces des soldats. Cette doctrine parut extraordinaire et scandaleuse aux juges des régicides. Il est vrai qu'elle étoit alors inouïe en législation.

Les lecteurs, qui seront curieux de pousser plus loin ces rapprochemens, trouveront à se satisfaire dans le livre que j'annonce, et où la matière me semble épuisée. Ils y reverront, sous des noms étrangers, les hommes de la révolution française, leurs systèmes, leurs inconséquences, leurs excès, et quelquefois des circonstances si spéciales, qu'on a peine à ne pas confondre les uns et les autres. Si le boucher ne s'appeloit pas Harrisson, si le brasseur ne s'appeloit pas Scot, on croiroit qu'il est encore question de Legendre et de Santerre. On prendroit l'histoire de la dissolution du Parlement pour une allusion romanesque au 18 brumaire, si Cromwell n'avoit pas existé. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et il n'y a rien de moins nouveau que la politique des tyrans.

Le rétablissement de Charles II sur le trône de son père avoit été accompagné d'un acte d'abolition et d'oubli pour ce qui s'étoit passé depuis le commencement des troubles. Quarante-neuf des prétendus juges de Charles Ier furent seuls exceptés de cette disposition, et

l'exécuteur, pour une gratifica
res ; et je ne sais quels autres
a même trempe. C'étoit ce
eur langage mystique, de la *bo*
des assassins. Dix-sept subirer
t, presque tous avec la résolu
, et certains dans un état d
tatique qu'on ne croiroit do
seurs de la vérité. Mais cette

pied du gibet. Monson, Mildmay et Wallop ne furent pas exécutés. On les traîna sur la claie, la corde au cou, jusqu'à Tyburn, et on les conduisit en prison pour y finir leur vie. Tous les autres, quoique reconnus coupables, obtinrent la remise de leur peine, parce qu'au lieu de pallier le crime par des sophismes monstrueux qui étoient un crime nouveau contre l'ordre social, ils n'implorèrent la clémence du souverain qu'en se dévouant à la justice. De ce nombre furent le bourreau même de Charles Ier, et cet Augustin Garland, bien plus exécrable encore, qui, après avoir signé l'ordre de condamnation et l'ordre d'exécution, attendit Charles Ier sur son passage, pour lui cracher à la figure. Le témoin qui déposoit de ce fait se rappeloit que le roi avoit mis sa main dans sa poche gauche; mais il n'étoit pas sûr qu'il se fût essuyé. « Le roi s'est essuyé, reprit » vivement le solliciteur-général; mais Augustin » Garland, quelque temps qu'il puisse vivre, » n'essuiera jamais cette tache. »

Telle est à peu près l'histoire de la réaction d'Angleterre. Je ne sais si elle a satisfait entièrement à la justice; mais elle ne fut que trop sanglante aux yeux de l'humanité. Félicitons les gouvernemens qui n'ont pas été obligés de déployer un grand appareil de force pour as-

es actes des tribunaux ; il présc
: dans des précis pleins d'ordr
sque toujours empruntés avec
ivains les plus judicieux d'An
es questions, enfin, s'y trouv
is rarement et jamais sans né
s notes qui annoncent l'habit

Complot d'Arnold et de sir Henri Clinton, contre les Etats-Unis d'Amérique et contre le général Washington.

Il y avoit quatre ans que les colonies angloises s'étoient affranchies de la dépendance de la Grande-Bretagne. La métropole avoit résolu, de son côté, de soutenir ses droits; et cette querelle, difficile à résoudre sainement en morale politique, étoit remise, comme toutes les questions de ce genre, à la décision des armes. Jamais aucune guerre pour la liberté n'avoit présenté des circonstances plus avantageuses. Le parti des indépendans, qui est réprimé toutes les fois qu'il peut l'être dans les pays en révolution, par l'action immédiate des institutions, se déroboit à cette influence à la faveur des vastes mers qui le séparoient du centre du gouvernement. Il n'étoit contenu ni par l'aspect du pouvoir dont il n'avoit jamais connu qu'un vain simulacre, ni par l'exemple de la fidélité. Aussi, ces principes se propagèrent avec rapidité; ses succès répondirent à cette puissante impulsion de la pensée qui étoit le premier de tous, et l'Angleterre ne trouva bientôt plus assez de forces en elle-même pour en arrêter le progrès. Elle fut obligée d'engager à sa cause des auxiliaires étrangers, achetés à grand prix, dont la présence ne fit qu'irriter les

monde.

onservation des riches colonies
oit d'une trop grande importan
;,pour qu'elle négligeât aucun d
:s de ressaisir son ancienne au
en est que la sévère probité n'
et qu'on est convenu cependan
ion bien déplorable, de tolérer
seroit à souhaiter que la morale

république peut périr ; elle doit même céder de bonne heure aux entreprises artificieuses de ses ennemis ; mais elle laisse un nom glorieux et touchant sur la terre, parce qu'elle a sacrifié les intérêts de la gloire aux obligations de la vertu. Des émissaires furent envoyés en Amérique, chargés d'y répandre les élémens les plus sûrs de séduction; ceux qui manquent si rarement leur effet en Europe, des distinctions, des emplois, de l'or, et surtout des promesses pour les ambitieux insatiables qui, au milieu des jouissances les plus réelles, se trouveroient maltraités de la fortune, s'il ne leur restoit pas à jouir en espérance. Mais les indépendans avoient encore ce singulier avantage de position qu'une guerre de corruption étoit impuissante contre eux. Etrangers aux besoins factices de nos sociétés usées, aux folles illusions de la vanité, aux frivolités éblouissantes qui composent le bonheur en Europe, ils ne connoissoient d'autres biens que les biens solides d'une famille immense, riche par son union, par son activité, par les faveurs de la nature, qui a un sol sans bornes à exploiter, et des trésors inépuisables à recueillir autour d'elle; ils ne désiroient que la liberté. Toutes les tentatives échouèrent contre cette juste appréciation d'intérêts personnels, qui a quelquefois dans l'histoire les honneurs de la vertu. Des mains, prodigues de tous les genres

C'est le seul privilége qu'ait le vi
ples qui n'y croient pas. Bénéd
t avide et ambitieux, ce qui le fais
ctif et passionné de gloire. Il faut u
d'expériences pour établir avec u
perturbable la diagnostique du ca
l'expérience manquoit encore à
naïfs, qui ne se connoissoient qu
lques années plus tard, nous auri

avoit eues à vaincre pour arriver devant la place, l'inconcevable audace de l'entreprise qui étoit si propre à frapper l'esprit d'une multitude impatiente d'émotions, augmentèrent au contraire la confiance qu'il inspiroit à Washington et au parti de l'indépendance. Les indépendans, éblouis par sa renommée militaire, fermèrent les yeux sur ses excès. Son amour pour le gain, ses dilapidations effrénées, son ostentation scandaleuse, les vexations que sa troupe avoient exercées à Mont-Réal, et qui avoient dû éloigner de la cause commune tout le peuple canadien, ne désabusèrent pas le commandant en chef, qui le chargea de prendre possession de Philadelphie. Arnold, tout-à-fait égaré par les passions les plus contraires aux mœurs du général d'une armée républicaine et du délégué d'un peuple libre, déploya dans cette ville une magnificence d'autant plus déplacée, qu'il occupoit l'habitation du simple et austère législateur de la Pensylvanie : c'étoit un officier américain, un paysan du Connecticut, qui étonnoit la maison de Penn du luxe de l'Asie et des folies de Lucullus. Sa conduite eut le résultat qu'il étoit naturel d'en attendre. Réduit successivement à l'embarras, au malaise, au besoin, par des prodigalités dont il ne pouvoit plus arrêter le cours, il passa du désordre au crime. Il avoit commencé par des extravagances, qu'il

ts d'armes, refusa de déposer ce
les juges ne se laissèrent pas émo
titude inquiétante de l'armée.
ıt Arnold à subir, de la bouche
, une réprimande qui fut pleine
le mesure, mais qui sépara pour
rit irritable et altier de la cause
ıce. On pourroit croire du m
ce moment, sa défection fut réso

au malheur de violer ses sermens. Le Sachem d'une tribu illinoise s'étant arrêté par hasard dans le même gîte qu'Arnold, celui-ci s'informa si la bourgade dont il étoit le chef recevoit des esclaves. « Tous les hommes qui habitent nos » forêts, lui répondit le Sachem, tous ceux qui » pêchent sur nos lacs, sont libres; et dès qu'un » étranger est admis parmi nous, il est compté » au rang de nos guerriers. Un guerrier ne peut » pas être esclave, et je ne le suis pas moi- » même, quoique je sois leur chef, et le moins » libre de tous. » Cet Illinois n'auroit pas compris le despotisme militaire; mais il ne définissoit pas mal l'autorité des bons rois chez les peuples bien gouvernés.

A compter de ce moment, le caractère d'Arnold, altéré par les dégoûts, aigri par quelques-uns de ces actes de justice sévère qu'on appelle injustices quand on les subit, dégradé surtout par le plus vil, le plus faux, le plus incurable de tous les besoins, le besoin d'argent sans nécessité réelle, se déprava de plus en plus. L'envoyé de France, le chevalier de la Luzerne, avoit conservé pour lui les égards d'une ancienne estime. Arnold, après lui avoir peint les mécontentemens douloureux que lui donnoit le congrès, lui témoigna l'intention de rester fidèle à l'alliance, sous la condition honteuse que le Roi

litaires, Washington dont la co
nente étoit principalement due à
ictère qui l'appelle toujours; à
id, mais imposant, de qualités
sonne n'a porté plus loin dans l'
ie, le fatiguoit de sa gloire séri
impassibles, de sa supériorité
comprenoit pas qu'on gagnât si
la seule autorité de l'opinion
té inconcevable et souvent heu

nement de la métropole. On étoit parvenu à diminuer son importance, en le séquestrant des emplois publics sans donner à cette mesure une forme de proscription : elle sauva probablement la république. C'est dans ce parti qu'Arnold avoit pris sa femme; et sa femme, qui étit la plus belle dans un pays où toutes les femmes sont belles, joignoit à cet avantage tous ceux du cœur et de l'esprit. Il ne falloit pas tant de motifs pour faire perdre à la cause de l'indépendance un homme qu'elle avoit perdu à dem, depuis qu'elle l'avoit humilié.

Dès que sir Henri Clinton, qui commandoit les Anglois, crut pouvoir compter sur les dispositions d'Arnold, il s'empressa de les seconder; et Arnold, qui ne cherchoit qu'une voie à la vengeance ou qu'une ressource au désordre de ses affaires, n'hésita pas à promettre tout ce qu'on exigeoit de lui. Pour être utile au parti qui le marchandoit, il falloit, à la vérité, paroître fidèle au parti qui le payoit encore. Il auroit mieux valu le quitter comme Alcibiade pour atteindre la mort sur une terre étrangère; il valoit mieux le quitter comme Coriolan lui-même pour se mettre ouvertement à la tête de l'ennemi; mais garder les apparences de la fidélité pour recueillir les avantages de la trahison, c'est le dernier des crimes.

lôture de l'Hudson. Tous les r
lémontré qu'on ne pouvoit le fer
e colline de West-Point, qu'un
ıgénieuse et une conspiration r
rendu doublement célèbre.
de la recommandation des part
és de l'indépendance, sollicita
ıent, et l'obtint de Washington
ɔur le lui accorder un homme tr

qu'Arnold vendit ce qui lui restoit d'honneur pour trente mille livres sterling, qui valent trente mille de nos louis. Un parjure est fort bien payé à ce prix, mais c'étoit en Amérique.

Ici paroît un nouveau personnage qui n'a pas joué le premier rôle de l'action, mais qui a eu les pénibles honneurs du dénoûment. C'étoit un jeune adjudant-général de l'armée angloise, nommé John André, que des qualités aimables et brillantes, jointes à une valeur éprouvée, avoient fait distinguer par sir Henri Clinton, dont il étoit devenu l'aide-de-camp, le conseil et l'ami. Son intervention dans le complot d'Arnold est le nœud de ce drame intéressant, et il ne me reste plus assez de place pour le délier aujourd'hui. Si cet article excite assez vivement la curiosité du lecteur pour l'engager à chercher dans l'ouvrage même les faits que j'ai à raconter, il y gagnera de deux manières ; car il s'épargnera la lecture du second, et il lira, dans un fort bon style, ce que je suis obligé de resserrer un peu sèchement dans le mien. S'il désire, au contraire, de voir les situations et les événemens se succéder sous ses yeux dans une suite de scènes rapides, je lui promets que l'entr'acte ne sera pas long. Il ne me faut que le temps de changer la décoration, et de transporter le lieu de la représentation à West-Point.

Continuation.

s fictions romanesques et poe
beaucoup moins de retenue, il
tirer parti de ces circonstances
l'intimité qu'elles ont dû établi
officier si remarquable par son
me dame si célèbre par ses ch
étonnerois que ce sujet n'eût ten
erve des dramaturges et l'imag
ciers. Je doute qu'en France du
d de nos compatriotes, l'histoir

Il faut convenir qu'un peuple qui savoit respecter ainsi la vertu malheureuse dans ses plus grands ennemis, étoit très-digne de la liberté.

Pendant que le général anglois choisissoit André pour intermédiaire auprès d'Arnold, celui-ci, de son côté, refusoit de communiquer avec tout autre agent, et André ne négligeoit rien pour justifier cette double confiance. Très-jeune encore, mais organisé pour les conceptions fortes et les entreprises hasardeuses, il avoit la tête d'un conspirateur et le bras d'un soldat. Le projet de s'emparer des forts le jour même du retour de Washington, et de faire ce général prisonnier, lui parut aisé à exécuter; il s'y arrêta. Dans le cas du succès, le major André devenoit le héros de cette guerre, et les deux Mondes se ressentoient de cet événement. La gloire des hommes et la destinée des empires tiennent à de si petites causes!

Le 20 septembre 1780, André, accompagné du colonel Robinson, arriva, sur le sloop *le Vultur*, presque vis-à-vis du fort Montgomery, situé cinq milles plus bas que West-Point, sur la même rive. *Le Vultur* échoua à la basse mer, et fut reconnu. Il ne falloit qu'une ou deux pièces de canon pour le couler bas; on conçoit qu'Arnold les refusa. Dès ce moment, il fut nécessairement placé entre les soupçons de son

coup d'obstacles, dont quelques
rêmement dramatiques, Arnold
du poste le plus important de
u moment où les intérêts du ser
nt pour plusieurs jours de leurs ar
al américain et le général françois
mu par quelques raisons de pru
put voir publiquement André
veur du pavillon parlementaire, c
le le convoquer à un entretien se

préparer une trahison, s'écrie-t-il, c'est cacher l'épée sous l'olivier, et rompre le dernier lien qui puisse unir les hommes quand les liens de la bienveillance et de l'humanité sont rompus. On est fâché de trouver cette condescendance ou cette précaution humiliante dans un homme aussi généreux qu'André. » Mais ce scrupule paroîtra bien minutieux aux hommes d'Etat qui conçoivent qu'on arbore des couleurs qu'on déteste, et qu'on proclame avec toutes les démonstrations de l'amour un gouvernement dont on a déjà arrangé la chute. Cela n'est cependant pas rare dans l'histoire.

Sans autre sauvegarde qu'un passe-port où son nom étoit déguisé sous celui d'Anderson, et qu'un manteau gris qui couvroit son uniforme, André, plein d'impatience et d'ardeur, n'hésita pas à descendre au bord du fleuve où Arnold l'attendoit. Vainement il fut détourné de cette démarche périlleuse par le colonel Robinson, qui refusa de l'accompagner; vainement les cris des sentinelles américaines l'avertirent bientôt qu'il n'étoit plus sur territoire neutre; vainement l'anxiété avec laquelle Arnold lui-même prescrivit à son guide de l'informer des mouvemens que pouvoient exécuter les postes du voisinage, lui révéla tout le danger de sa situation : son but l'occupoit trop fortement

e traduction de Tite-Live, et
prête sans doute un peu gratui
officier anglois; accablé surto
nent de sa honte, qui le metto
à la merci des hommes qui l'avoi
oit qu'Arnold transigea sur tou
pas difficile à croire d'un hom
gé sur quelque chose en fait d'h
pendant les mouvemens du *Vu*

tiles efforts pour les déterminer, André fut obligé de revenir vers Arnold, qui ne vit ou n'osa lui conseiller d'autres moyens que de retourner par terre sous un habit qui le déguisât tout-à-fait. Cette circonstance changeoit entièrement, dans les lois de la guerre, la position d'André. Un ennemi déguisé passe pour un espion, et doit en subir la peine. La perspective d'un déshonneur qui n'est point mérité, est la dernière épreuve d'une grande âme; André la subit sans se démentir. Muni d'un passe-port d'Arnold, qui lui permettoit d'aller aux *Plaines-Blanches* pour le service public, et porteur de tous les papiers de la conjuration qu'il avoit cachés dans ses bottes, il traversa sans accident tous les postes américains avant et après l'Hudson, jusqu'à la ligne d'où l'on pouvoit apercevoir les vedettes angloises. Déjà il atteignoit Járry-Town, village mi-parti, quand trois miliciens volontaires qui s'étoient postés de leur propre mouvement dans ce passage, ou qui s'y trouvoient par hasard, s'élancèrent du taillis à la bride de son cheval. Une réponse équivoque, un passe-port d'Arnold qui auroit facilement trompé des Américains, qui ne l'auroient certainement pas compromis devant des Anglois, assuroit le salut de sa vie et le succès de son entreprise. Mais il avoit tout prévu, peut-être, ex-

s, toutes les actions courage
e respect quand elles ont été f
et dans un but honorable. Ce
, c'est la mauvaise foi et la trahi
livrer au mépris des siècles, c'e
sacrifie les intérêts de son pa
avancement ou de sa fortune :
ou tant d'autres.

pprit l'arrestation d'André le 2
il le jour ou la veille de la con

loir, si l'arrivée de Washington avoit été retardée d'un jour. Washington arriva : le conspirateur n'eut que le temps d'embrasser sa femme et son enfant, et de fuir sur une barge à la vue du bâtiment qui ramenoit son général. Washington se contenta de dire : « J'avois cru qu'un officier » habile et intrépide, qui avoit souvent versé » son sang pour son pays, méritoit confiance, » et je lui avois donné la mienne. Je reconnois » aujourd'hui, et pour toute ma vie, *qu'il ne* » *faut jamais se fier à ceux qui manquent de* » *probité, quelques talens qu'ils puissent* » *avoir.* » Cette leçon du Nouveau-Monde a été quelquefois perdue pour l'Ancien.

Arnold avoit disparu; André, prisonnier, attendoit son jugement. On ne leur trouva pas de complices. Cependant ce danger, le plus grand qu'ait couru la république naissante, excita de grandes alarmes, et laissera un long souvenir dans les Etats-Unis. Etonnante révolution que celle où l'on a pu compter les traîtres et les victimes !

Aussitôt qu'André fut instruit de l'évasion d'Arnold, il fit connoître à Washington son nom, son rang, et les circonstances qui le justifioient du reproche honteux d'espionnage. Autorité par son général, il étoit venu pour conférer avec un général américain. Il avoit

auver André, dont les Américai
stimoient le courage et plaignoie
On dit qu'un partisan nomr
gnit de déserter avec quelques-u
ades, et fut reçu dans New-Yorc
oposoit d'enlever Arnold. Cette
i auroit peut-être sauvé André,
t. Arnold vécut pour porter lo
ords d'une mauvaise action. Anc

la conservation de leur vie et de leurs propriétés, alla mourir à un gibet. Il avoit sollicité avec ardeur la commutation de ce supplice honteux; elle lui fut refusée. Cet arrêt équitable, mais implacable, qui punissoit d'une mort ignominieuse un officier du premier mérite pour avoir tenté de changer les formes encore nouvelles d'un *gouvernement de fait*, fut rendu par un conseil composé de six majors-généraux et de huit brigadiers-généraux, dans lequel on remarquoit le général allemand Steuben et le général françois La Fayette. Le gouvernement de droit de 1789 fut beaucoup moins sévère.

André mourut : sa situation avoit appelé la pitié, sa sérénité mérita l'admiration. « Sa contenance, dit l'auteur, étoit celle du plus brave des hommes, placé par l'ordre de son général sur une mine dont l'explosion va lui donner la mort. »

L'ouvrage que j'ai analysé en deux longs extraits ne compose qu'un petit volume; mais ce volume ne se fait pas moins remarquer par l'élévation des sentimens et la justesse des pensées, que par le goût et le style. On l'attribue à un homme d'Etat, qui ne dédaigne pas d'être un homme de lettres, et que l'histoire nommera comme un homme d'honneur. Présent à l'événement qu'il raconte, il a été lui-même la vic-

De l'utilité des Colonies, des causes intérieures de la perte de Saint-Domingue, et des moyens d'en recouvrer la possession ; par M. Mazères, colon.

En économie politique, a dit M. de Talleyrand, les faits deviennent les vérificateurs de la science après en avoir été les matériaux. Ce mot profond est l'épigraphe de M. Mazères, et il s'applique à toutes les sciences comme à l'économie politique; mais c'est en politique surtout qu'il est dangereux d'attendre les faits pour vérifier la science. On n'achète alors quelques idées vraies qu'au prix d'une expérience de malheur et de sang. J'honore beaucoup l'esprit humain et sa perfectibilité possible; mais je félicite les nations qui sont parties d'une législation donnée, et qui n'ont pas attendu pour la vérification de leurs lois la longue épreuve de l'infortune publique.

La France a perdu aux événemens qui ont changé la face de l'Europe, une circonscription monstrueuse et disproportionnée, mais elle a recouvré le monde avec les mers. Le règne des Bourbons nous a rendu la Guadeloupe, la Martinique et Saint Domingue. Il étoit naturel que toutes les pensées se tournassent d'abord vers les nouvelles sources de prospérité que nous

e de Saint-Domingue. Elle
que la première par les faits,
infiniment moins satisfaisante
ens. J'avoue même qu'elle nuit
point à l'effet des raisonnem
, parce que le lecteur impa
qu'on substitue des prévent
s paradoxes d'économiste. M
songe, il préféreroit peut-êt

fériorité est de fait, parce que la race noire n'a encore joui d'aucun des bienfaits de la civilisation; mais c'est le tort de la société elle-même, et non pas celui de la nature. Comment M. Mazères peut-il avancer que *la couleur négative de la peau des nègres annonce les ténèbres de leur intelligence?* Son intelligence éclairée peut-elle voir dans ce rapprochement d'analogie autre chose qu'un jeu de mots? M. Mazères annonce que les nègres ont l'odorat nul, parce qu'ils mangent tout ce qu'on leur donne, et jusqu'à des chairs corrompues. Cela prouve seulement que les nègres n'étoient pas fort bien nourris; mais les relations des voyageurs fourmillent d'anecdotes qui feroient penser que la race noire est douée d'un odorat plus sensible et plus perfectionné que tout le reste de l'espèce. « Un piment nommé dans les colonies » *piment à diable*, à cause de sa mordante » causticité, mêlé avec abondance dans tous » leurs mets, n'agit sur leur palais que comme » un arome balsamique. » Et faut-il en conclure que ce besoin d'une sensation irritante, si modifié, mais si général parmi les hommes, est en raison inverse des facultés morales? Montesquieu aimoit beaucoup ce piment, et le mangeoit sans l'adoucir par aucun mélange. « Le nègre est un grand enfant, borné, lé-

perte de Saint-Domingue. Elle
nte que la première par les faits
uve infiniment moins satisfaisan
nemens. J'avoue même qu'elle n
tain point à l'effet des raisonne
lent, parce que le lecteur im
peu qu'on substitue des préve
à des paradoxes d'économiste. I
mensonge, il préféreroit peut-

fériorité est de fait, parce que la race noire n'a encore joui d'aucun des bienfaits de la civilisation; mais c'est le tort de la société elle-même, et non pas celui de la nature. Comment M. Mazères peut-il avancer que *la couleur négative de la peau des nègres annonce les ténèbres de leur intelligence?* Son intelligence éclairée peut-elle voir dans ce rapprochement d'analogie autre chose qu'un jeu de mots? M. Mazères annonce que les nègres ont l'odorat nul, parce qu'ils mangent tout ce qu'on leur donne, et jusqu'à des chairs corrompues. Cela prouve seulement que les nègres n'étoient pas fort bien nourris; mais les relations des voyageurs fourmillent d'anecdotes qui feroient penser que la race noire est douée d'un odorat plus sensible et plus perfectionné que tout le reste de l'espèce. « Un piment nommé dans les colonies » *piment à diable*, à cause de sa mordante » causticité, mêlé avec abondance dans tous » leurs mets, n'agit sur leur palais que comme » un arome balsamique. » Et faut-il en conclure que ce besoin d'une sensation irritante, si modifié, mais si général parmi les hommes, est en raison inverse des facultés morales? Montesquieu aimoit beaucoup ce piment, et le mangeoit sans l'adoucir par aucun mélange. « Le nègre est un grand enfant, borné, lé-

chose de toute la race malaie
s habitans de la cinquième
, et qui n'est aussi qu'une fa-
nfans ; on le diroit de toutes
s dans les mêmes circonstan-
e bien d'en excepter les blancs.
antômes, aux sortiléges, aux
it même des sorciers en titre.
l'abri de la mort, quand ils

la même chose. Les hommes ont des *ouanga* partout où les lumières ont fait peu de progrès, et il est difficile qu'elles en fassent beaucoup chez des esclaves.

Je me souviens d'avoir entendu traiter cette question *ex professo* dans un lieu qui ne paroissoit pas propre à devenir le théâtre d'une discussion politique. C'étoit dans un dépôt de Paris, où trente personnes étrangères les unes aux autres avoient été jetées au commencement de la nuit. On vint à parler des nègres, et un colon, homme d'esprit, les dégrada du nom d'homme avec des raisonnemens si bien ordonnés, des preuves si spécieuses et des axiomes si tranchans, que je ne savois plus qu'en penser. Le hasard suscita un défenseur à la cause opposée, et ce fut pour son triomphe. Jamais une dialectique plus pressante n'avoit été animée par une plus brillante élocution, jamais la puissance des idées n'avoit été embellie, avec plus de charme, de l'élégance des expressions et de l'éclat des images. Notre colon lui-même, vaincu sans être persuadé, cédoit la parole à son adversaire par le seul plaisir de l'entendre; il n'y avoit pas un de nous qui n'attendit avec impatience qu'un foible rayon de soleil vînt diminuer l'obscurité de notre prison pour reconnoître l'orateur dont l'éloquence

uis étendu sur cette partie de l'
Mazères, parce que c'est la seu
se susceptible de contestation,
e, très-agréable à lire, est trop c
r besoin d'une analyse détaillé
important de prouver, et ce q
rouve d'une manière satisfais
pour la foule des lecteurs qui
ondi ces matières, c'est que le
t plus heureux sous leur empi-

La civilisation des nègres est très-reculée ; elle ne peut être perfectionnée que par des révolutions dont le foyer est en Afrique. Ce n'est pas sur la terre de l'esclavage que naîtra le Lycurgue de cette race nouvelle, et ce n'est pas de long-temps. En attendant, et puisque le jeu singulier des événemens a donné les noirs aux blancs, il faut que les blancs usent de leur fortune sans cruauté. Il faut qu'ils consacrent cet adage bizarre et enfantin qu'on attribue aux noirs : *Après Dieu, ce sont les blancs*, et qu'ils le justifient par de très-hautes vertus : je le leur souhaite sincèrement.

M. Mazères est persuadé qu'on ne doit penser à aucune expédition militaire avant un arrangement à l'amiable, auquel on emploieroit des colons éclairés et de bonne foi. Cette conclusion me paroît pleine de sens ; et, quoique je ne sois pas en tout de l'avis de M. Mazères, je le regarde comme un colon éclairé et de bonne foi, qui pourroit rendre des services immenses à l'état dans une opération de ce genre. J'en connois même peu qui en soient plus capables. M. Mazères a étudié les hommes, et il sait qu'on se fera entendre plus facilement de la vanité des noirs que de leur raison : il faut convenir que ces noirs ressemblent à beaucoup de blancs.

Notice historique sur la Colonie de Sierra-Leone; par M. LA SERVIÈRE.

L'INSTINCT des voyages aventureux et des établissemens lointains est naturel aux peuples qui se perfectionnent. On croiroit qu'un sentiment secret les avertit que l'apogée de leur fortune est proche de leur ruine, et qu'ils ne parviennent à un rang si élevé dans l'ordre de la civilisation, que pour retomber de plus haut dans la barbarie d'où ils sont sortis. Plus les nations sont puissantes, plus elles sont sujettes à ce besoin d'envahissement et de conquêtes, qui n'est au fond que celui de se préparer un exil. Ce n'est pas assez pour elle que de soumettre des royaumes inconnus, si elle n'y découvre de vastes solitudes, espérance de leur décadence et de leur misère. Ainsi toute la sagesse de l'homme, au plus haut degré de la science et de la gloire, aboutit à prévoir la fin de sa prospérité sociale, et à se marquer de loin un asile dans le désert. Sans la merveilleuse découverte de Christophe-Colomb, qui livra un monde immense au rebut du monde ancien, au superflu de la civilisation européenne, le système actuel de cette vieille Europe ne se seroit point conservé jusqu'à nous. Il ne s'est maintenu si long-temps qu'en étendant son action à des distances infinies, qu'en l'exerçant sur

navigables qui baignent de rich
s forêts éternelles qui promettent
le à une longue suite de générati
pendant que la partie opposée
ra ses désastres, renouvellera
chèvera d'expier dans de cruelles
n funeste perfectionnement. Et
s encore de parler de la Provide
ours de lumières, on oseroit d

fois une terre vierge à l'homme civilisé, et il semble que c'est au moment où celle-ci alloit lui échapper. Les grandes convulsions politiques dont nous venons d'être témoins, n'ont eu de résultat pour les philosophes en théorie qui ont pris tant d'influence sur l'opinion et sur la législation des modernes, que la consécration équivoque de deux ou trois principes très-abstraits, pour ne pas dire très-vains; et nous avons payé assez cher leur apprentissage, il faut en convenir, si J.-J. Rousseau avoit raison de croire que la liberté elle-même seroit payée trop cher d'une goutte de sang. Pour l'observateur droit et sincère, pour l'honnête homme sans prévention, pour le philosophe chrétien, ces terribles catastrophes dévoilent les vues les plus profondes de la sagesse divine. Ce sont elles qui ont fondé dans le Brésil ce royaume catholique et européen qui va recommencer la civilisation catholique, la civilisation européenne dans le plus beau climat du globe; ce sont elles qui ont ramené notre attention vers les établissemens coloniaux, qui ont fait sentir la nécessité des émigrations spontanées et l'intérêt que les métropoles ont à protéger ce mode d'épuration et d'affranchissement réciproque dans une société avancée. Ce sont elles qui ont préparé la destruction des pirates, la civilisation des noirs et la conquête morale de

vantageux dans un pays agréable q
osité par des sensations nouvelle
rer des découvertes à la science, d
ıs contestés au talent, des chan
l'esprit de spéculation, de nouvel
s au commerce, est un objet de c
ıvenable aux âmes actives pour l
mouvement est devenu un beso
ırdent qui a reçu d'une fatale org
'une éducation plus fatale encore, l

colonies, où les impressions plus inattendues se font sentir plus vivement, où les lois locales s'improvisent souvent au gré de la nécessité, où la puissance d'un esprit habitué aux affaires et d'un caractère imposant, tient aisément lieu d'une magistrature politique. Le séjour des colonies est plus favorable encore à ces âmes désabusées qu'un sentiment bien contraire éloigne de l'ancien monde; qui trop pures pour un âge corrompu, trop jeunes pour des mœurs récrépies, trop libres pour des devoirs insignifians ou absurdes, soupirent après l'indépendance sociale, après l'heureuse paix et la prospérité innocente d'un peuple neuf. Il y a un âge surtout (et c'est le seul où la sensibilité trompée puisse devenir violente et dangereuse, un peu plus tard elle s'éteint), il y a un âge qui est celui des fortes douleurs, mais qui n'est pas celui des douleurs sans espérance, où la possibilité de franchir quelques montagnes et quelques mers, et de trouver au-delà un tombeau, seroit une sorte de bonheur. Quand les liens de la vie sont relâchés, ou usés, ou rompus, on sent qu'on jouiroit presque indifféremment d'une solitude étroite ou d'un espace infini. On éprouve le désir, la volonté irrésistible de se renfermer dans une cellule, ou de connoître la terre. N'est-il pas remarquable que les gouvernemens qui ont présidé pendant vingt-cinq ans

:hensible que la France elle-mêm
t ils sont éclus comme elle en pa
laves révoltés, qui héritoient
la fortune et du rang de leurs ma
: un prodige presque unique dai
ociétés, ils ont passé en partie soi
i d'une variété fortement contra
: humaine, qui n'avoit jamais exer
olu que dans des régions barbar

souverains dans un monde primitivement habité par une race blanche, et qu'une autre race blanche, descendue du Caucase, avoit conquis il y a trois siècles. Et pendant ce temps-là l'Europe, épuisée de convulsions, a tourné ses yeux vers l'Afrique, pour y fonder des établissemens de refuge, et pour y préparer un asile, sur la terre des noirs, à la malheureuse postérité des blancs. Ainsi changent d'aspect les deux grandes divisions les plus prononcées du globe, et toujours dans l'intérêt de la civilisation. Usurpateur en Amérique, ou cessionnaire de terres coloniales en Afrique, ce peuple, si ancien dans l'histoire et si nouveau dans la science sociale, tend doublement à s'y perfectionner. Ou conquérant ou protecteur, il va s'enrichir de toutes les lumières des sociétés qui l'ont précédé, et jouir de ce bienfait si vanté jusqu'à l'âge de la corruption et de la mort : c'est la marche du genre humain.

Ces vues sont prématurées, sans doute : ce n'est pas de long-temps qu'une académie, transplantée des rives du Sénégal, régnera sur la littérature et sur les arts des rives de la Seine, et décidera entre Arioste et M. Schlegel. Les révolutions hâtent les siècles; mais elles n'en tiennent pas tout-à-fait lieu, et le sceptre du monde social appartient encore, pour des siècles sans nombre, à l'heureux Paris. Qu'ils se consolent,

le mépris des vérités saines, la r
autés spécieuses, l'égoïsme à déco
e sophistes, de poètes et de batel
udroit à dix générations corrom
écessairement sans rivales la reine
n'avoit plus ni ses consuls, ni so
orateurs, ni ses guerriers, lors
s irruptions du Nord. Elle n'opp
es que des mimes, des courtisa
eurs, les restes hideux d'une ci

dant l'attention du lecteur sage et sensible qui rêve quelquefois à l'avenir de ses descendans. Il est doux pour tout le monde de penser à une terre nouvelle, où toutes les passions s'éteignent, où tous les souvenirs se confondent et se compensent, où les ministres du vrai Dieu préparèrent une retraite à Billaud-Varennes, qui leur avoit ôté une patrie; où le proscrit régicide recueillit les derniers soupirs des royalistes proscrits, où des François attendent peut-être d'autres François qu'ils reconnoîtront à leur langage, comme Philoctète reconnut ses Grecs, et où les opinions réconciliées ne sépareront plus ceux que la nature avoit faits pour être frères.

Je parlerai, dans un article prochain, de la brochure intéressante et aussi bien écrite que bien conçue de M. de la Servière. J'y parlerai de la société coloniale d'Afrique, dont la sage institution est d'un si heureux augure, et pour la philanthropie et pour la politique. Je tâcherai de me faire pardonner la longueur de ces préliminaires, sinon en communiquant mon enthousiasme aux autres, du moins en le faisant comprendre. Les sociétés coloniales formées à la suite des révolutions, sont comme la colombe de l'arche venant annoncer à la famille de Noë qu'il y a des terres praticables.

ıe arrêtée de civilisation; aux es
: nouveautés, qui veulent essaye
rix que ce soit, des sensations si
ıriées; aux âmes fatiguées surtout
ent le repos, l'indépendance, le cha
-être; car c'est un bien quand on
ıngeât-on que pour souffrir autren
ıuis point trompé; la société colo
ıpique poursuit avec zèle le cours d
): des voyageurs éclairés explorent

gesse et par leur expérience dirigent ses entreprises. De grands capitalistes la secondent, en lui fournissant le nerf essentiel de toutes les affaires, le premier élément de tous les succès. Des écrivains distingués lui consacrent leur plume et le fruit de recherches longues et difficiles. Elle devient un objet d'espérance pour les malheureux, de combinaisons utiles pour les riches, de fécondes spéculations pour les savans, d'idées consolantes pour les philosophes, qui regardent l'abolition de l'esclavage, la rédemption des captifs et la civilisation des noirs, comme le but le plus imposant que puisse se prescrire une association humaine, et qui sont bien plus disposés à attendre ce triple bienfait du courage patient de la religion et de la charité, que des suites équivoques d'une escarmouche navale. Enfin, tous les yeux sont tournés vers l'Afrique, et dans le moment où l'on s'occupe activement d'une colonie prête à naître sur bords, il est naturel de chercher à se rendre compte des moyens d'établissement, des chances de prospérité, des précautions qu'il est nécessaire de prendre, des aberrations qu'il est indispensable d'éviter pour arriver le plus tôt possible à un résultat favorable. Rien n'est plus fait pour faciliter cette étude que la comparaison, surtout quand elle est tirée de temps, de localités, de circonstances très-analogues. Tel est le mobile de l'intérêt qu'excite

ouveautés, qui veulent essaye
que ce soit, des sensations si
ées; aux âmes fatiguées surtout
t le repos, l'indépendance, le ch
re; car c'est un bien quand on
geât-on que pour souffrir autren
s point trompé; la société colo

gesse et par leur expérience dirigent ses entreprises. De grands capitalistes la secondent, en lui fournissant le nerf essentiel de toutes les affaires, le premier élément de tous les succès. Des écrivains distingués lui consacrent leur plume et le fruit de recherches longues et difficiles. Elle devient un objet d'espérance pour les malheureux, de combinaisons utiles pour les riches, de fécondes spéculations pour les savans, d'idées consolantes pour les philosophes, qui regardent l'abolition de l'esclavage, la rédemption des captifs et la civilisation des noirs, comme le but le plus imposant que puisse se prescrire une association humaine, et qui sont bien plus disposés à attendre ce triple bienfait du courage patient de la religion et de la charité, que des suites équivoques d'une escarmouche navale. Enfin, tous les yeux sont tournés vers l'Afrique, et dans le moment où l'on s'occupe activement d'une colonie prête à naître sur bords, il est naturel de chercher à se rendre compte des moyens d'établissement, des chances de prospérité, des précautions qu'il est nécessaire de prendre, des aberrations qu'il est indispensable d'éviter pour arriver le plus tôt possible à un résultat favorable. Rien n'est plus fait pour faciliter cette étude que la comparaison, surtout quand elle est tirée de temps, de localités, de circonstances très-analogues. Tel est le mobile de l'intérêt qu'excite

composée de Nègres transportés
Ecosse, et de Marrons de l'île d
ette colonie, que la compagnie
cédée au gouvernement anglois
08, est celle de Sierra-Leone.
de ce que promettoit cet établi
, développemens n'avoient pas é
ie cause étrangère, il suffit de jet
l sur l'état auquel il est parvenu
lgré les lois intempestives, les n

Leone renferme plusieurs milliers d'habitans acclimatés, propres au travail et doués d'un esprit industrieux, sur lesquels on en citoit à peine, en 1814, douze ou quinze dont la conduite pût exercer sur leurs concitoyens une influence dangereuse. Ces colons sont d'un caractère affable et docile, quoique fiers et jaloux de leur liberté; ils aiment les pratiques religieuses; ils cherchent l'instruction; ils se plaisent dans les réunions publiques. On remarque leur bonne conduite dans leurs familles, leur attachement pour leurs femmes et leurs enfans, leur soumission à leurs chefs. On leur accorde particulièrement cet amour de l'ordre, de la décence et de la régularité, qui est le premier gage du perfectionnement social. Les délits contre la morale sont si rares dans la colonie, qu'au bout de vingt ans, on n'avoit eu que deux occasions d'appliquer une peine afflictive: la première fois à une femme adultère, la seconde fois à un colon ivrogne. Le plus grand des crimes est l'attentat à la liberté. Il a immortalisé le nègre Cambridge, condamné pour avoir vendu un esclave. On n'en connoît point d'autres exemples. L'habitude de jurer et de blasphémer, qui est probablement devenue chez nous un droit du peuple, car on ne la regarde plus comme un vice, étoit assez répandue parmi les habitans, à la suite de leur contact avec les Européens. Ils

en

e d'une pêche abondante, à la-
ront nécessairement, à mesure
prospérera, celles de l'échange;
l'industrie manufacturière. Que
nc à un tel établissement pour
er abord? Quelle malveillance ou
se a pu faire échouer des combi-
services par la nature, et par le
lons? « Il paroît, dit M. la Ser-
vouloit assujétir tous ceux de ces

» *que ce fût.* Ce sont les expressions de l'acte » colonial. » Si ce sont les expressions de l'acte colonial, *il paroît* n'est pas le mot propre. Quoi qu'il en soit, les colons qui demandoient une patrie, et on n'attache les hommes à rien sans cela, s'indignèrent contre le vague de cette clause indéfinie. Ils refusèrent le serment, parce qu'on ne jure pas en vain à Sierra-Leone (ce sont des sauvages), et ils encoururent la proscription. Une constitution aristocratique, où les pouvoirs mal balancés cherchoient inutilement un équilibre impossible, aggrava la difficulté des circonstances, et perdit la colonie autant qu'elle pouvoit la perdre. Il paroît, d'après tout cela, que ses malheurs furent le résultat d'une mauvaise politique; et puis d'une mauvaise administration intérieure. Ces fautes, dans lesquelles on tombe quelquefois par inadvertance quand on est chargé d'un énorme embarras d'affaires, ne sont pas à redouter pour nos sociétés coloniales, qui n'embrassent dans leurs vues qu'un petit nombre de points, et qui ne sont pas distraites, d'ailleurs, de leur but moral et philanthropique par de grands intérêts de commerce. Je crains un autre excès pour elles; mais je le crains davantage. J'ai peur qu'elles ne portent dans leurs colonies une civilisation toute faite, qu'elles ne leur ôtent la *primeur* des idées so-

ecommandé au lecteur la brochur
vière. Elle laisse désirer plus de de
noins plus de développemens. L'au
nble n'avoir consulté que des ana
naux, auroit pu puiser à des source
ntes; mais il conçoit avec clarté,
ordre, il écrit avec élégance; et
ıu rare, distingue son petit écrit
nouveautés sans couleur qui s

Histoire critique de l'Eloquence chez les Grecs ; par M. BELIN DE BALLU.

L'OUVRAGE que j'annonce au public ne pouvoit paroître dans des circonstances plus favorables. Le système représentatif, long-temps attesté inutilement pour le bonheur des peuples, est enfin appliqué bien sérieusement, depuis quelques années, à l'institution politique en France ; et ce système est le véritable élément de ce genre d'éloquence dont les anciens nous ont laissé de si beaux modèles. C'est du haut de la tribune des assemblées délibérantes que le talent de la parole exerce son plus grand empire. Des Etats malheureux par le sort des armes se sont quelquefois relevés aux yeux de l'histoire par cette illustration intérieure. Démosthènes auroit été moins grand sans les succès de Philippe. Nos idées doivent se tourner naturellement aujourd'hui vers l'influence des moyens oratoires dans les constitutions libres ; et si le système représentatif est susceptible de développemens heureux, comme nous devons l'espérer, nous en obtiendrons des résultats tout-à-fait nouveaux, tout-à-fait propres à ce siècle, car il n'étoit pas connu des anciens sous le même point de vue, l'institution des esclaves formant chez eux un contre-poids social qui n'existe plus. L'ère

peut regretter qu'il n'ait pas
l'effet piquant de l'original; mais
style n'est qu'une qualité secon-
érudits. L'*Histoire critique de*
s Grecs, qui exigeoit encore
on, mais beaucoup moins de
lonc laisser peu de chose à dé-
deux lignes la part de la cri-
prochant un peu de sécheresse,
uel vague de composition qui

Ce qu'on a le droit d'exiger des savans, c'est le nombre et l'ordre des matériaux ; ce n'est pas ce travail délicat, ce poli élégant, ce fini par qui caractérisent les productions de l'esprit et du goût. La science rassemble les faits et les met en ordre ; c'est un autre talent qui donne aux livres une existence durable. Il faut chercher dans celui-ci un nombre immense de traits curieux, d'anecdotes, d'analyses qu'on ne trouveroit pas ailleurs sans d'incroyables recherches, et non cette verve que le sujet sembloit promettre. Ici l'histoire de l'éloquence n'a pas inspiré l'éloquence. M. Belin de Ballu n'est que l'archiviste des orateurs; il sait tous leurs secrets, excepté celui de leur génie. Cette observation n'est pas un reproche. L'Histoire de l'Eloquence est encore un bon livre à faire sous le rapport oratoire; sous le rapport critique, M. Belin de Ballu l'a faite.

Cette histoire de l'éloquence des Grecs est du moins aussi complète que possible. Quant à l'espace, elle embrasse celui qui s'étend depuis l'origine de l'art, c'est-à-dire, depuis une époque bien obscure et bien incertaine jusqu'au troisième siècle après Jésus-Christ, où s'étoit déjà élevé un genre d'éloquence nouvelle, celui de la polémique chrétienne. On voit que cela n'est que trop étendu, car l'histoire de l'éloquence des Grecs pouvoit se borner à la durée

in , par un jeune homme d'Hé-
ncore moins d'intérêt en soi.
oit dédaigner l'écrit le plus in-
ate ? Quant à la foule des so-
toire n'appartient qu'à la philo-
lle tout, et M. Belin de Ballu
.

donc fait aussi consciencieuse-
compilation savante du seizième
un exemple qu'on ne sauroit

les classes, le ridicule s'est attaché aux investigations sévères, aux travaux solides et sérieux. On craint de dire simplement ce qui n'est qu'instructif ; et la proposition la plus utile ne sauroit être admise quand elle n'est pas, comme on dit, légère et piquante. Il étoit réservé à ce siècle bizarre qui a solennisé tant de pauvretés, d'avilir les choses austères et les vraies sciences de l'homme ; on a fait des principes avec des inepties, et on repousse une notion juste quand elle n'a pas le trait d'une épigramme ou le tour d'un quolibet.

Les idées de l'auteur sur l'origine de l'éloquence chez les Grecs ne sont pas précisément tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme judicieux, parce qu'il a voulu leur donner quelque chose d'absolu que ces questions ne comportent pas. Il l'a fait sortir de certaines circonstances spéciales des temps fabuleux ou des premiers temps historiques, comme si cette noble puissance de l'homme qu'on appelle l'éloquence n'étoit pas tout-à-fait propre à la nature de l'homme, et tout-à-fait propre à la nature de la civilisation. Du moment où une famille humaine a obéi à l'impulsion de l'esprit de société, l'éloquence a exercé son premier empire, et si la parole n'avoit été dès-lors donnée à l'homme, l'éloquence n'en auroit pas moins existé ; car

ıancı uc ı argent ucpose cncz
ı , par un jeune homme d'Hé-
core moins d'intérêt en soi.
oit dédaigner l'écrit le plus in-
ate? Quant à la foule des so-
toire n'appartient qu'à la philo-
lle tout, et M. Belin de Ballu

.

donc fait aussi consciencieuse-
compilation savante du seizième

les classes, le ridicule s'est attaché aux investigations sévères, aux travaux solides et sérieux. On craint de dire simplement ce qui n'est qu'instructif ; et la proposition la plus utile ne sauroit être admise quand elle n'est pas, comme on dit, légère et piquante. Il étoit réservé à ce siècle bizarre qui a solennisé tant de pauvretés, d'avilir les choses austères et les vraies sciences de l'homme ; on a fait des principes avec des inepties, et on repousse une notion juste quand elle n'a pas le trait d'une épigramme ou le tour d'un quolibet.

Les idées de l'auteur sur l'origine de l'éloquence chez les Grecs ne sont pas précisément tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme judicieux, parce qu'il a voulu leur donner quelque chose d'absolu que ces questions ne comportent pas. Il l'a fait sortir de certaines circonstances spéciales des temps fabuleux ou des premiers temps historiques, comme si cette noble puissance de l'homme qu'on appelle l'éloquence n'étoit pas tout-à-fait propre à la nature de l'homme, et tout-à-fait propre à la nature de la civilisation. Du moment où une famille humaine a obéi à l'impulsion de l'esprit de société, l'éloquence a exercé son premier empire, et si la parole n'avoit été dès-lors donnée à l'homme, l'éloquence n'en auroit pas moins existé ; car

lit qu'il avoit porté en lui tous les
comme le cheval de Troie tous
de la ville de Priam. Il est à re-
est Isocrate même qui a le pre-
onter l'origine de l'éloquence à
ciétés. Il prétend, dans son *Nico-*
s n'avons sur les animaux d'autre
celui de la parole, et que cet
nous a rendus propres à l'état
convenir que les philosophes et

Histoire abrégée de la Littérature romaine ; par M. Schœll.

On ne s'est jamais moins occupé de la littérature grecque et romaine, qu'à l'époque où tout le monde vouloit être grec ou romain, en dépit de nos mœurs, de nos traditions, de nos lois, de notre religion, de notre caractère national. Il étoit même reçu en principe par les fiers républicains qui ramenoient alors la barbarie en France, au nom de la philosophie et des lumières, que l'étude de la langue des républiques anciennes n'est qu'une superfluité indigne des modernes; qu'il n'y a rien de plus méprisable aux yeux d'un peuple régénéré par les progrès de la civilisation que les sciences et les arts des peuples civilisés, et qu'il ne faut aux brillans compatriotes de Racine et de Voltaire, pour assurer leur prépondérance sur le reste des nations, que *du pain* et *du fer*. Tels étoient les premiers dogmes de ces démocrates célèbres, que nous avons vus depuis si grands et si bas, réconcilier leur patriotisme austère avec l'or et les institutions de la tyrannie. Ainsi, les héritiers de toutes les connoissances humaines et de l'expérience de tous les siècles marchoient à l'accomplissement de leurs projets en détruisant autour d'eux jusqu'aux moindres germes

de mœurs aussi révoltante, une
si odieuse de tout ce qui distin-
e la brute, ne s'étoient appuyées
autorité des temps classiques et
de l'histoire. Jamais un miséra-
ous le nom de Brutus, de Cassius
, ne s'étoit avisé de proscrire jus-
dont il empruntoit ce sobriquet
travagances inconcevables étoient
de la perfectibilité et au règne de

à l'obstination éclairée de quelques hommes d'un sens droit, sagement prévenus contre les nouvelles théories, la conservation des bonnes études et des bonnes lettres, à certaines concessions près qu'il fallut bien faire à l'esprit d'innovation pour ne pas le révolter tout-à-fait. On peut donc s'occuper aujourd'hui de l'instruction classique, avec l'espérance d'être encore entendu, et déjà de tous côtés jaillissent des lumières qu'on avoit lieu de croire à jamais éteintes. Si l'âge de l'érudition pédantesque, de la critique simplement verbale, des recherches minutieuses et difficilement puériles, est passé depuis long-temps dans notre littérature, il nous reste des hommes extrêmement instruits qui savent aussi bien que les Saumaise et les Scaliger, qui s'expriment avec plus d'élégance, qui enseignent avec plus d'intérêt, et qui ont particulièrement sur eux l'avantage de la méthode et du goût. De ce nombre est M. Schœll, dont la réputation littéraire étoit déjà assurée par plusieurs ouvrages, et entre autres par une excellente *Histoire abrégée de la Littérature grecque*, très-propre à faire désirer l'*Histoire abrégée de la Littérature romaine*, qu'il nous donne maintenant. Ces deux abrégés, toutefois développés d'une manière très-satisfaisante, peuvent être considérés comme les parties d'un même tout qui renfer-

sur les changemens qu'elles ont
s différens âges littéraires; des
nfin sur les commentateurs,
s éditions, travail immense et
u mérite duquel on peut juger
in point, par la première édi-
ire, tel qu'il a paru en 1808,
infailliblement beaucoup à être
é par l'auteur sur un plan plus
il se le propose. Il seroit inutile

lecteurs superficiels qui veulent passer pour avoir appris, à celle enfin des lecteurs dont la vie se remplit de travaux plus essentiels, et qui ne peuvent accorder qu'une foible partie de leur temps à la connoissance des classiques. Il est certain que la seule érudition des dates et des noms est maintenant dans la littérature elle-même un abîme où la mémoire se perd; et comme elle ne cesse pas de se surcharger de notions nouvelles, à mesure que les faits qui en sont l'objet s'éclaircissent ou se multiplient, elle doit finir par devenir à peu près tabellaire. C'est ce qui est arrivé, par exemple, dans les sciences naturelles, où la forme synoptique s'est graduellement substituée à la forme descriptive, et dont l'étude, bien que facilitée par ce moyen, est à peu près réduite aujourd'hui à la science purement mnémonique des nomenclatures : c'est ce qui arrivera nécessairement partout. Nous devons donc savoir un gré infini aux écrivains doués d'un tact fin, d'un esprit analytique et réfléchi, et surtout d'une patience inappréciable, qui veulent bien mettre à notre portée, dans un cadre de peu d'étendue, les connoissances qu'ils ont péniblement recueillies, et nous épargner la plus grande partie des recherches fastidieuses de nos devanciers, qui consumoient quelquefois de longues années de

uestions qui paroissent appartenir
différentes, mais qui se touchent
nt dans la logique de l'auteur et
la raison, la composition des lan-
ne pouvant s'expliquer que par
s peuples qui les ont formées.
e partie, qui est très-courte, est
poser les divisions chronologiques
de la Littérature romaine, que
duit à cinq périodes, embrassant

rature romaine fut celle d'un peuple barbare, uniquement occupé du soin d'étendre sa domination sur les peuples qui l'entouroient. Elle produisit à peine les poésies *fescennines*, les *axamenta*, les *atellanes*, essais grossiers d'une imagination presque sauvage, et dont il n'est resté que le nom. *La seconde* s'étend depuis la moitié du troisième siècle avant Jésus-Christ, jusqu'à la mort de Sylla; ce qui fait deux siècles à peu près. C'est l'enfance de la littérature latine et le temps de ses premières tentatives. Nous en avons conservé Plaute, et Térence surtout qui auroit fait la gloire d'un siècle plus perfectionné. *La troisième* n'est que d'un seul siècle; mais ce siècle est celui d'Auguste. C'est ce que M. Schœll appelle *l'âge d'or* de la littérature romaine. Il appelle *âge d'argent*, par continuation de cette figure, *la quatrième époque*, c'est-à-dire le temps écoulé entre la mort d'Auguste et le siècle des Antonins; depuis ce siècle, jusqu'au bouleversement de l'empire d'Occident, la littérature, entièrement dégénérée, parcourt une longue suite de périodes de décadence dont se forme le *siècle d'airain*, et meurt, vers le commencement du sixième siècle, avec les écrivains qui avoient pu connoître les derniers empereurs. C'est là que se termine la littérature romaine, puisque l'auteur a bien

voulu

aroît d'ailleurs le véritable typo
téraires, et je m'en serois tenu
division du professeur Funck,
ire de la littérature latine, de-
ient de la première enfance jus-
le la décrépitude. Cette méta-
plus grande vérité dans toutes
possibles ; mais il importe très-
en ait préféré une autre, quant
néthode, et quant à l'instruction

ment. Mais si elle a peu de choses à reprendre dans un des ouvrages les plus utiles dont se soit enrichie depuis long-temps la bibliographie raisonnée, elle ne peut s'en occuper sans remarquer et sans recueillir en passant une foule de particularités curieuses, dont quelques-unes offrent un intérêt très-piquant pour tous les lecteurs, et cet examen de détails me fournira un second article.

n'en fût-il plus au monde. Ce
ions piquantes et variées est un
cessaires de nos longues agita-
L'instabilité des événemens, la
e des émotions en sens opposé,
toute la vie sociale, nous ont
'habitude de cette curiosité in-
mande qu'à changer d'alimens,
aisé de satisfaire quand on s'oc-

donc qu'à ceux mêmes pour qui le livre de M. Schœll a été écrit, et qui doivent y chercher, ou le complément indispensable d'une bonne éducation classique, ou le souvenir toujours aimable des anciennes études :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

Cette ligne de latin me met tout-à-fait à mon aise avec les lecteurs courageux qui voudront bien la franchir; et j'entre en matière, sans autre plan que la méthode chronologique de mon auteur, c'est-à-dire saisissant çà et là quelques observations ou quelques faits dans l'ordre des temps, indépendamment de leur liaison logique.

Le premier âge d'une littérature est certainement le moins intéressant sous le rapport des productions. L'incertitude d'une langue naissante n'exclut, à la vérité, ni la grâce, ni la force, mais elle ne peut se concilier avec l'harmonie, avec l'élégance, la pompe, l'élévation des langues fixées. Si cette règle n'est pas sans exception, elle est du moins très-exacte relativement aux Latins qui ont parcouru ponctuellement, sans anticiper, sans rétrograder sur aucune époque, toutes les époques littéraires depuis la première enfance jusqu'à l'extrême décrépitude. Mais la connoissance de ces antiquités, pour être moins séduisante, n'en est pas moins pré-

iglois par celui de Johnson,
ui de Molière, de La Fon-
ousseau, de tous les auteurs
littérature qui ont bien connu
ancienne. Ces considérations
ide importance à la première
tie de l'ouvrage de M. Schœll,
s lettres latines sont prises à
ne nous reste de l'époque la
des fragmens assez considé-

ce sont les lois, c'est-à-dire certaines institutions données à l'homme dans des temps très-antérieurs par une puissance au-dessus de l'homme, ou, si l'on veut, certaines règles de convention, affermies par l'usage, sanctifiées par le respect des aïeux, et qui ont acquis une autorité religieuse sur les citoyens; de sorte qu'on peut dire que toute bonne loi écrite étoit une tradition. Quant au délire des peuples usés qui commencent à se faire des lois quand ils n'ont plus ni religion ni morale, je n'en connois point d'exemple chez les anciens. Il est assez remarquable que les lois qui restent fondamentales et invariables dans toutes les législations humaines aient été écrites par des *Barbares*, et que les lois improvisées par les sociétés qui se renouvellent, soient presque toujours impraticables et absurdes. Qui croiroit qu'à l'époque où ces admirables *Lois des Douze Tables* furent recueillies, la lettre R n'étoit pas encore introduite dans l'abécédaire romain, et que l'initiale du nom de Rome ne s'y figurât que par un signe équivoque? On écrivoit *Soma* ou *Doma*. Tout ce qu'il y a de bon dans l'état social a été pensé et reconnu dans les premiers âges. Le perfectionnement littéraire des nations a si peu de rapport avec leur perfectionnement moral, qu'on a craint, avec quelque raison, qu'il ne

re politique dans la plus cu-
ures littéraires. L'auteur a réuni
discours les mots, les phrases,
d'orthographe qui distinguent
et qui ont été tout-à-fait aban-
écrivains du siècle d'Auguste.
s, extraites en grande partie
e Funck (1), sont de la plus
pour l'étude comparée des lan-
ence étymologique. C'est avec le

lorsqu'elle penche vers sa décadence. Il n'a pas même négligé d'indiquer certains mots et certaines locutions dont les exemples sont si rares qu'il n'est pas étonnant qu'ils manquent dans la plupart des lexiques. Tels sont les grécismes pédantesques, les onomatopées barbares, et les mots ridiculement composés qui abondent dans Ennius, Plaute, et les écrivains de leur temps. Nous n'avons pas échappé à ce travers, commun dans toutes les langues naissantes, qu'on voit toujours impatientes de s'enrichir aux dépens de l'harmonie, de la clarté et du goût, et il a été agréablement châtié par Rabelais, dans l'Histoire de l'Ecolier Limousin, et dans celle du Seigneur de Basché (1).

La seconde époque est remarquable, en ce qu'elle a vu fleurir, à peu de distance l'un de l'autre, deux grands poètes comiques qui n'ont pas eu de rivaux chez les Latins. L'art de la comédie est propre aux littératures adolescentes, parce qu'il ne s'exerce avec avantage, dans la société, que sur les caractères décidés et les mœurs franches qui appartiennent exclusivement aux civilisations nouvelles. Plus tard, les nuances s'affoiblissent ou s'éteignent, les caractères se rapprochent et se confondent dans une

(1) Liv. II, chap. VI; Liv. IV, chap. XIII et suiv.

gramme de Vulgatius Sedi-
ngs des poètes dramatiques,
ie la sixième place à Térence.
es Romains d'avoir eu cinq
s supérieurs à Térence ; ou
Térence d'avoir été jugé par
s.

dire que la plus brillante de
lle qui a le plus d'intérêt dans
" comme parmi tous les

pertoire par des notices bibliographiques telles que M. Schœll est capable de les faire. Ces grands écrivains n'ont été nulle part plus sagement appréciés ; car le goût infaillible de M. Schœll lui a appris à les juger d'après les critiques les plus sûrs et les sentimens les mieux établis, sans égard à aucun système, à aucune prévention. Il paroît si étranger à toute partialité, si dépouillé de toute illusion, qu'on sent en le lisant qu'il ne fait qu'écrire l'arrêt des siècles et constater l'opinion la plus accréditée, la plus générale, la plus fondée en raison. Cette modération est très-louable, même dans ce genre de polémique où l'excès est moins dangereux qu'en tout autre, mais où il n'est ni plus rare ni moins outré. L'idolâtrie du langage *cicéronien* fut portée à un tel point à la renaissance des lettres, que certains écrivains se défendirent d'employer les tours dont Cicéron n'avoit pas fait usage. L'élégant Bellenden, que les érudits eux-mêmes ne lisent plus, se flattoit de n'avoir pas hasardé une locution qui ne se trouvât dans l'orateur romain. On a dit la même chose de Manuce le jeune, de Nicolas Thomæus, philologue ingénieux, qui a publié, sous le nom de *Lucnic*, des dissertations pleines d'urbanité et de science, et du fameux Etienne Dolet, qui n'étoit pas graveur en taille-douce comme le

à ne pas s'écrier quelquefois :
ra pro nobis! Voici quelque
ordinaire ; car c'est un exem-
ire passé dans la liturgie chré-
rtinelli rapporte, d'après un
n Piccinardi de Crémone,
ième on chantoit à Mantoue,
t-Paul, une hymne en l'hon-
on y supposoit que l'Apôtre
[illegible] tourna ses re-

Ad Maronis mausoleum
Ductus, fudit super eum
Piæ rorem lacrymæ.
Quem te, inquit, reddidissem
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime!

Ces traditions historiques et littéraires mêlées aux traditions chrétiennes, existent jusqu'à ce jour chez beaucoup de nations, et particulièrement chez celles qui n'ont pas été soumises à une civilisation intermédiaire, comme certains peuples des provinces Vindiques qui ont conservé en dévotion le nom de Castor et de Pollux. La docte Padoue elle-même a eu longtemps le nom d'Antenor dans ses Litanies, comme Trieste celui de Japix, et Laybach celui de Jason. Tout cela n'est pas bien orthodoxe; mais il faut rendre grâces à l'imagination d'avoir ainsi honoré le courage et le génie. Cette aberration de sensibilité n'est pas le défaut des peuples vieillis.

La quatrième époque de la littérature latine a beaucoup de rapport avec celle à laquelle nous sommes parvenus. Ce n'est pas que nous ayons aujourd'hui des satiriques de la force de Perse et de Juvénal; mais si les mauvaises mœurs et le mauvais goût portés à l'excès en enfantent toujours, ils ne nous manqueront pas.

du style, on en trouverait dix
ent près.
le plus de place dans toutes les
ce qui en mérite le moins. Les
olumes de l'ouvrage de M. Schœll
à cette cinquième période qui est
génération des Latins, âge sans
in de faits et de souvenirs. Les
crépites sont radoteuses comme
ui tombent en enfance. Toutes

fectibilité, et qui entassent en son nom des montagnes de livres inutiles ou ridicules. Heureusement, M. Schœll se dérobe, par une exception bien remarquable, à toutes les règles générales sur la division des âges littéraires. Il est venu dans un temps où l'on gagne une réputation avec une idée, et quelquefois sans une idée. Ecrivain érudit et fécond, mais consciencieux, il a eu entre les mains la matière de plusieurs livres, et de plusieurs bons livres. Ses préfaces seroient des dissertations, ses introductions des histoires, ses tables des abrégés utiles et curieux. Il a daigné ne faire de tout cela qu'un seul ouvrage indispensable aux *gens de lettres* qui se font une grande renommée académique avec une petite littérature d'emprunt, mais probablement fort inutile au savant qui l'a conçu et qui l'a exécuté. C'est dans l'ordre.

loin avec tant d'impatience,
.e semble fort loin de celle
ire l'explorateur d'antiquités
.rien. Le vulgaire ne voit dans
n travail de mémoire, sans
ntérêt, incapable d'offrir la
magination, et de dédomma-
ible jouissance les personnes
, du savant ennui qu'il procure.
que cette science austère des
[illegible] et sa poésie,

à la science dont elles sont l'objet, si elle étoit incompatible avec le culte des Grâces. Un écrivain qui a reçu de la nature, avec la faculté de peindre, le besoin de réfléchir, et qui joint à cette puissance de sentiment qui fait le poète, cette profondeur de vues, cette solidité de jugement qui fait le philosophe, ne peut consacrer de longues années à son art sans méditer quelquefois sur ses élémens, sans se demander compte d'une foule de choses qui échappent à la vue des hommes ordinaires, mais qu'un usage continuel lui a rendues familières, et dans la recherche desquelles il trouve d'ailleurs l'attrait le plus piquant et le plus inattendu. Que pènseroit-on de l'artiste dédaigneux et inconsidéré qui ne se serviroit de ses instrumens que par une espèce de routine, qui sauroit à peine leur nom, et qui ne se rendroit raison de leur usage que par leur usage même? Il est vrai que la grammaire générale est à elle seule une vaste et difficile science, dont l'application spéciale à une langue quelconque demande souvent l'emploi de la vie entière; et c'est pour cela qu'il est si rare qu'un littérateur favorablement connu dans les genres d'imagination se soit distingué par des productions très-remarquables dans celui-ci. L'auteur de la *Grammaire de la Langue romane* aura l'avantage d'être un des premiers, sinon le premier que notre

ı seule conception de la gram-
ıe perdue, qui ne subsiste plus
ans des monumens épars ou
ıns incertaines, et dont per-
ıais avisé d'arrêter les principes.
t une création qui suppose non
tude la plus extraordinaire aux
giques, mais un véritable génie.
prit ne faut-il pas pour deviner
: d'un édifice détruit, sur la

avoit un grand vide dans l'histoire des langues, un vide qui paroissoit à peine avoir été occupé par des jargons insignifians et barbares, sans philosophie, sans méthode. La science vient de le remplir; et ce qu'il y a de plus digne de notre attention, c'est que dans cette langue dont la grammaire nous manquoit, se trouve l'origine d'une intéressante famille de langues du nombre desquelles la nôtre fait partie, et par conséquent une introduction presque essentielle à leur étude. On peut appliquer à M. Raynouard, avec plus de raison peut-être, ce qu'on a dit de Montesquieu en parlant d'une science dans laquelle les erreurs sont de tout autre conséquence que dans la grammaire : la langue françoise avoit perdu ses titres; il les a retrouvés.

Cette grammaire n'est, ainsi que le titre l'annonce, qu'une préparation à la lecture des *Poésies originales des Troubadours;* que le vestibule d'un des monumens les plus importans et les plus curieux de l'archéologie littéraire. Les traditions historiques et les preuves matérielles qui attestent l'existence de la langue romane à des époques très-reculées; le tableau de son origine et de sa formation; les règles complètes de cette langue, telle qu'elle a été perfectionnée et fixée dans les ouvrages des Troubadours, qui sont ses autorités, et qui lui tiennent lieu

'études sur la langue romane :
dictionnaire, sa grammaire et
sera l'Encyclopédie de cette
de la littérature ; et, ce qui est
e dans ce genre d'ouvrage, son
hevée sans aucune de ces réti-
nes, de ces lacunes presqu'iné-
livres d'érudition, de ces *solu-*
de sens qui y laissent toujours
résoudre et une découverte à

prits d'une rectitude sévère cherchent partout, et que Bacon et Leibnitz auroient voulu porter dans les langues, c'est que ces qualités idéales ne peuvent se rencontrer dans aucune grammaire usuelle, dans aucune langue parlée, et qu'elles ne sont réellement propres qu'aux types ingénieux, mais impraticables, que les philosophes ont imaginés dans leur cabinet. A cela près, je souhaite à nos langues vivantes une grammaire qui vaille celle-ci; elles y gagneroient tout ce qu'elles peuvent gagner aux travaux des hommes, qui influent bien peu, je dois le dire par parenthèse, sur leur formation et sur leur perfectionnement, quoi qu'en disent les idéologues et les demi-savans qui composent des grammaires générales et des langues universelles, sans être capables d'inventer les élémens d'un seul mot. Chose merveilleuse! Ces langues, le chef-d'œuvre de la civilisation, ce ne sont pas les philosophes qui les ont faites! elles s'instituent, s'améliorent, se modifient par une force cachée qui ne provient point de l'homme, et dont les effets se coordonnent toujours aux lieux et aux circonstances sans notre participation. Supposez dans une île sauvage, au bout de l'univers, cinq ou six générations successives de créatures à visage humain, prises parmi les plus imparfaites de l'espèce; si elles ont d'ailleurs tous leurs sens, elles parle-

qu'au milieu de tant d'occa-
npeusement beaucoup de faits
:itations curieuses à l'appui de
, l'auteur s'est restreint, avec
licieux et bien exquis, à ce qui
essentiel à son dessein. Il établit
tation préliminaire que l'exis-
ıe romane remonte à des temps
à l'établissement de la monarchie
appuie cette opinion d'exemples

tèrent le midi de la France. Après avoir démontré leur identité, il passe à l'examen du mécanisme et des formes essentielles de cette langue; il se transporte en quelque manière au moment de sa création; il l'observe, il la saisit sur le fait dans ce période si intéressant de son premier âge, où elle semble se soustraire à toutes les investigations, et présente les élémens de sa grammaire avant l'an mille. Parvenu à son âge littéraire, à la brillante époque des productions des Troubadours, il l'extrait mot par mot des livres dans lesquels elle est renfermée; il l'analyse, il la recompose; il parvient, par une longue suite d'analogies, de comparaisons, de conséquences, à reproduire sa Grammaire détaillée, en autorisant toutes les règles, soit générales, soit particulières, par des citations empruntées aux auteurs qu'il va publier, et qui serviront de preuve à cette partie de son travail. Cette Grammaire, divisée comme la plupart des nôtres, n'est pas plus qu'elles susceptible d'analyse; et comme les observations de critique verbale auxquelles elle peut donner lieu, et qui m'ont arrêté pendant ma lecture, sont bien loin d'avoir un intérêt universel, je n'y reviendrai, selon toute apparence, qu'en rendant compte des volumes suivans. En attendant, je recommande celui-ci à toutes les personnes que des études déjà fortes

qu'il justifie par des titres bien
origine et de son droit d'aînesse.
nt pour lui, le langage qui a
succès à des chefs-d'œuvre qui
très-justement les Troubadours,
t la belle langue d'*Oc*. C'est un
maison, que d'excellentes pro-
t réussir dans le monde au préju-
rs légitimes. Les langues ont leur

Essai sur la Poésie et les Poètes françois, aux XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles; par M. Brnoiston de Chateauneuf.

Quand une nation a perdu ses grands poétes, elle s'occupe beaucoup de sa poésie. Les derniers chefs-d'œuvre de J. B. Rousseau, et les principaux chefs-d'œuvre de Voltaire avoient paru quand Massieu publia l'*Histoire de la poésie françoise*. C'est ainsi qu'un héritier ne procède à l'inventaire du trésor qu'on lui a laissé, qu'après la mort du testateur.

Jean de Notredame, qui étoit, je crois, fils du prophète Nostradamus, imprima l'histoire des Troubadours au moment où l'on commençoit à les oublier. Depuis ce temps, tout le monde en avoit parlé avant que l'Institut y pensât, et provoquât les recherches de M. de Chateauneuf et de ses rivaux. Millot, Sainte-Palaye, Barbazan, Tressan, Paulmy, Dutens, la Vallière, une foule d'académiciens illustres et de savans ingénieux avoient entrepris de débrouiller le fatras de nos titres littéraires, et y avoient plus ou moins réussi. De nos jours même, il est juste de citer M. de Roquefort dont les recherches sur la langue romane, indispensables à ceux qui se livrent à l'étude des antiquités du moyen âge, ont surpassé tout ce que nous possédions en ce genre, et surtout

, sous quelque rapport qu'on la
oser que les Arabes nous ont
, c'est regarder ce bel art com-
traditionnel, tandis qu'il est na-
climats et à toutes les sociétés
droit-il en conclure que si nous
quelques rapports avec les Ara-
t Voltaire n'auroient pas écrit?
ndre d'un concours d'événemens

l'espagnol et le portugais. Le wallon donne naissance à la langue françoise ; et comme s'il eût toujours été de la destinée du peuple qui la parloit, dit M. de Chateauneuf, de porter partout son langage et ses mœurs, en moins d'un siècle les Normands l'introduisirent en Sicile, bientôt après en Angleterre, sous la conduite de Guillaume ; et dans l'Orient, sur les bords du Jourdain, les croisés la firent entendre aux filles de Sion et aux Arabes du désert.

Le goût des vers, qui n'avoit encore rien perdu de sa vivacité, devoit inspirer l'idée d'en composer dans le nouveau langage. M. de Chateauneuf surprend l'art à sa naissance dans le neuvième siècle. L'Evangile rimé par le moine Ottfrid de Weissembourg est le plus ancien essai de poésie en langue vulgaire qui soit venu jusqu'à nous. On présume bien qu'il est tout-à-fait inintelligible.

Le onzième siècle fut plus riche, ou du moins plus fécond, car il est impossible d'appeler richesse la malheureuse facilité de coudre des rimes barbares à la Bible et à la Légende. C'est ainsi cependant que se formoit une langue qui devoit prendre tant de noblesse et tant de charme sous la plume des grands écrivains du siècle de Louis XIV ; et déjà la poésie faisoit entendre de plus doux accens vers le Midi de la France,

ıriage sa vie entre les fureurs
es doux loisirs de la Muse. Le
talie goûta ces riantes merveil-
ion qui paroissent si étrangè-
sombres et farouches dont il
ron aussi avoit aimé la danse,
les vers.
ns opposés se font distinguer
res productions de la poésie
la tendresse qui inspire la *Can-*
souvent

la poésie dans les ouvrages des Troubadours, et dans les rapsodies mystiques des jongleurs, l'historien arrive enfin à l'origine immédiate de la poésie françoise proprement dite, c'est-à-dire au moment où parurent les Trouvères, et avec eux les plus anciens monumens de notre littérature. C'est l'époque où semble naître cet *art confus de nos vieux romanciers* que Villon devoit un jour débrouiller. Ici, M. de Chateauneuf a cru devoir changer la méthode de son livre, et substituer l'ordre des matières à celui des temps, en commençant par les *poëmes didactiques, allégoriques et moraux*. Le poëme didactique, en effet, qui est très-rare dans les littératures classiques, abonde également dans les littératures naissantes et dans les littératures épuisées. Le XII^e^ siècle a donné naissance au *Bestiaire* qui traite de l'histoire naturelle des animaux, au *Volucraire* qui contient probablement les préceptes de la chasse du faucon, et à la traduction du *Lapidaire* de Marbode. Ce qu'il y a de remarquable dans le *Bestiaire*, c'est que les hémistiches y riment entr'eux, suivant la méthode *Léonine*, et non par la dernière syllabe du vers. L'auteur du *Voyage de Charlemagne à Constantinople* a été encore plus hardi en s'affranchissant tout-à-fait de la rime : mais cette liberté n'a pas eu le même résultat

Le protestant Misson, qui
raïque la même chronologie,
une origine si noble; mais
même justifiée par la conson-
des mots. La vieille racine
t signifioit *pictus*, épithète
uple *tatoue*, comme les Bre-
ore à l'époque de la première
ains dans les Gaules, et com-
les Poitevins qui en ont

prenant certains romans de chevalerie dont la fable merveilleuse auroit pu inspirer un Homère.

La seconde subdivision de M. de Chateauneuf contient les *Fabliaux*, ou comme il le dit ingénument, l'histoire plaisante des déconvenues de l'hymen. Cette matière épuisée par les imitations de Boccace, de Rabelais, de La Fontaine, de Molière,

Des malices du sexe immortelles archives.

par les utiles recueils de Legrand d'Aussy, et par les excellentes dissertations de M. de Caylus, fournit cependant à l'auteur nombre d'observations utiles et de rapprochemens ingénieux. C'est ainsi qu'on y trouve dans l'extrait de deux jolis contes, *le Vilain Mire* et *la Housse partie*, le sujet de deux comédies qui resteront aussi long-temps l'une que l'autre au répertoire, *le Médecin malgré lui*, et *les Deux Gendres*.

Le paragraphe qui est consacré aux *Nouvelles* renferme une charmante analyse d'*Aucassin et Nicolette*. J'ai remarqué parmi les passages extraits une peinture où il y a tant de mollesse et de naïveté que je ne puis me refuser à la transcrire, avec un seul changement de l'orthographe et de quelques locutions anciennes qui embarrasseroient le lecteur. Aucassin a retrouvé sa Nicolette, il la prend avec lui sur son cheval, et ils vont gagner la mer :

que notre langue paroît avoir
ur, et d'ajouter avec M. de
Legrand d'Aussy n'a que trop

a *jeux mi-partis* étoient une
ne quintessencié, une ques-
et précieuse, dont la solution
qu'une niaiserie, « froide et
danterie, dit l'auteur, qui mé-
se à côté de la carte de Tendre,

langue, sont l'origine directe du roman de *la Rose*, où ce genre a été rebattu jusqu'au dégoût. Je me réserve de revenir, dans un autre article, sur ce prétendu roman beaucoup plus cité qu'il n'est connu, et dont la notice exacte et spirituelle de M. de Chateauneuf donne une idée plus juste que tous les livres qui ont traité du même sujet.

Les *Satires* et *Contes moraux* remplissent le cinquième chapitre. La *Bible* de Guyot de Provins, le fameux livre du *Castoiement*, et les singuliers ouvrages de Rutebœuf y sont examinés trop rapidement. Ici, comme partout, la brochure de M. de Chateauneuf donne à regretter qu'il n'ait pas fait un livre. Ce genre satirique et moral, qui cache une leçon sévère sous l'extérieur d'une folie, est propre à notre nation et à notre esprit. C'est de l'école des *Sirventes* que sont sortis le *Pantagruel* et les *Contes*, et Molière, et Pascal peut-être. Ces obligations valent la peine d'être comptées.

Le sixième chapitre est plus neuf encore, mais il n'est pas beaucoup plus complet. Il a pour objet les *lais* ou chansons populaires qui se sont multipliées particulièrement sous le règne de Saint-Louis, parce que le peuple chante quand il est heureux, dit M. de Chateauneuf, et en France plus qu'ailleurs. Il est vrai, malheureusement

hante le papegai ,
: poignent amourette
ne tiennent gai.
chanterai ,
ı je ferai
ıson joliette
amour de ma miette ,
: long-temps me donnai.

)let de jeune fille, qui est re-
: ne sais quelle naïveté coquette
les temps, mais dont l'expres-
ennes :

Ne puis souffrir qu'en vain un regard se hasarde;
Et tel me regarde
Dont beaucoup me tarde
Qu'il m'ait à soi.

Le septième paragraphe traite des *Fables*. Il n'y est question que de celles de Marie de France qui avoit traduit cent deux fables d'Esope, sous le titre d'*Ysopet*, nom défiguré du poète phrygien. M. de Chateauneuf ne devoit pas dire à ce sujet qu'aucune dame de notre temps n'a essayé le genre de l'apologue. J'ai lu des fables sous le nom de madame Joliveau, et je me souviens qu'il y en avoit dans le nombre qui valoient mieux que celles de Marie de France.

Le chapitre des *Pastorales*, des *Jeux*, des *Miracles* et des *Moralités* n'occupe que quatre pages. Il y avoit beaucoup plus de choses à dire, même en ne venant pas beaucoup plus avant dans l'histoire chronologique de notre littérature; et en général, le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur est d'avoir trop économisé son temps, son travail ou sa matière. Il avoit plus d'esprit et plus d'érudition qu'il n'en faut pour nourrir de notions curieuses et solides un volume dont la postérité auroit fait mention, et il a sacrifié cette gloire réelle à la gloire passagère d'une mention de l'Institut. C'est là le défaut

vision de l'ouvrage de M. de
onsacrée aux *romans*. J'y re-
, et j'achèverai de lui rendre
auroit plus complètement mé-
pas été forcé à improviser une
re pour arriver dans les délais de

Continuation.

J'AI dit que la dernière subdivision de l'ouvrage de M. de Chateauneuf étoit consacrée à l'examen des principaux romans des douzième, treizième et quatorzième siècles ; ce chapitre commence par les recherches obligées sur l'origine du roman françois, et il n'y a rien de mieux, puisqu'il est reçu par les savans que les peuples n'inventent rien et qu'ils ne vivent que des emprunts continuels qu'ils se font les uns aux autres. Nous savons donc, grâces à M. de Chateauneuf, que les romans nous viennent des Arabes comme la poésie, quoiqu'il n'y ait pas le plus foible rapport entre les romans des Arabes et les nôtres. Il est vrai qu'il ne tient qu'à nous de croire avec le savant M. Warton, qui s'est occupé, dans son *Histoire de la Poésie angloise*, de cette grave inutilité, que nous devons ces fables aux Normands, qui les avoient peut-être reçues des Scandinaves qui pouvoient les avoir apprises des Scythes, quand ceux-ci se réfugièrent parmi eux après la défaite de Mithridate. On ne s'attendoit guère à voir Mithridate en cette affaire, et toutes ces conjectures ne sont probablement elles-mêmes que des romans pédantesques à l'usage des érudits.

C'est Geffroy, archidiacre de Monmouth, qui

ipose de ces superstitions une
logie populaire qui s'identifie
ec la religion, et qu'il n'y a pas
ir à l'Asie pour trouver des fa-
lans le peuple. Les hommes de
t peureux et crédules quand ils
t, dans tous les pays, la peur et
des monstres.

ans le même temps, selon les
rences, car on n'est pas bien
... ...itique, naissoit en

véritable ; mais elles furent long-temps à obtenir la vogue du roman d'Artur, qui avoit déjà été traduit en langue vulgaire par ordre d'un souverain, et rimé à la manière du temps, par Chrestien de Troyes. C'est aux soins de ce versificateur inépuisable, bienheureux Scudéry de la littérature intermédiaire, que chacun des preux de la Table Ronde doit l'honneur d'être devenu le héros d'un roman particulier, et chaque épisode des vieilles chroniques un mortel in-folio. Cicéron écrit quelque part que tous les orateurs sont sortis de l'éloquence d'Isocrate, comme les guerriers grecs du cheval de Troie. Cela seroit plus vrai à dire encore des Paladins de notre histoire fabuleuse, en parlant du fécond rimeur de leurs exploits. Le nombre des livres de ce genre se multiplia tellement enfin, qu'on fut obligé, pour y mettre quelque ordre, de les distinguer en trois classes, les romans anglois ou de la Table Ronde, les romans françois ou des Douze Pairs, et les *Amadis*. On pourroit faire une quatrième classe en faveur des romans chevaleresques tirés de l'antiquité, comme *Alexandre* et *Josaphat*, et même une cinquième classe pour ceux qui n'appartiennent à aucun âge déterminé, et dont toutes les parties sont imaginaires jusqu'au nom des personnages, comme *Parthenope* et *Blancheflore*. Quant aux romans allégoriques, tels

e me souviens pas des guerres
e doute fort que les intrigues
ientibold aient pu donner lieu à
ique, deux ou trois siècles après
courtisan, qui ne valoit plus la
agé par les poètes; mais l'envie
ses singulières fait souvent dire
oses. Je ne suis pas porté à croire
Fontaine ait puisé l'idée des sur-
[illegible] données à ses animaux,

de cet effort d'imaginative que Giélée de Lille et Pierre de Saint-Cloud. Quant à la manière vive et spirituelle dont la critique de mœurs est amenée dans ces premiers essais de notre littérature, je conviens qu'elle est très-digne de l'attention de l'historien, et qu'elle indique d'avance, par je ne sais quel rapport d'esprit, le tour que prendra la plaisanterie la plus commune dans les siècles postérieurs. Ainsi, quand l'ours a violé la femme du loup, et que celui-ci va porter sa plainte au lion, le roi des animaux lui conseille de ne pas pousser plus loin une affaire dont il ne peut résulter pour lui que de la honte et du chagrin. « Je n'ai jamais vu, lui dit-il, tant de » bruit pour si peu de chose. Il en arrive tous » les jours autant aux comtes et aux rois, qui » se taisent pourtant, et qui ne peuvent rien » faire de mieux. » C'est précisément le discours de frère Jean des Entommeures à Panurge.

Le roman de *la Rose*, qui n'a d'un roman que le titre, est, comme on sait, une longue et fastidieuse allégorie

Où tout l'art d'amour est enclose,

et dont on ne peut suivre le fil et développer les emblèmes sans porter au-delà de toute expression la patience de la curiosité. L'analyse de M. de Chateauneuf en donne heureusement une

loute un poète grec, et qui
d'être revêtue des couleurs
Anacréon : « Un jeune homme
une des belles nuits du mois
eu des songes lui envoie un
armes, où il lui dévoile, sous
fantastique, tous les secrets
e son cœur avoit déjà pressen-
n'avoit pas devinés. Un jardin
de fleurs est séparé de lui

» reux, mais souvent imaginaires, qui accom-
» pagnent un premier sentiment. Une nymphe
» l'introduit dans ce lieu de délices, et l'y pro-
» mène de merveille en merveille; cependant,
» au milieu des illusions les plus brillantes et les
» plus variées, un seul bouton de rose a captivé
» ses regards, et il borne ses espérances au bon-
» heur de le conquérir. Ce bouton appartient
» au maître du jardin enchanté, et ce maître est
» l'Amour, propriétaire envieux et jaloux, qui
» défend jusqu'à la vue de ses trésors pour en
» rendre la possession plus désirable et plus pré-
» cieuse. Pendant que l'amant contemple avec
» adoration cette fleur qui combleroit ses vœux,
» le dieu qui le guettoit, caché sous un figuier,
» lui lance une de ses flèches, puis une seconde,
» une troisième; il épuise tout son carquois, et
» chacun des traits dont il le frappe porte avec
» lui une espèce particulière de poison; l'un est
» *beauté*, l'autre *simplesse*, un autre *courtoisie*.
» Il lui laisse cependant, en dédommagement
» de son martyre, un bien qui fait oublier tous
» les maux, c'est l'espérance, et trois plaisirs qui
» les adoucissent, *doux penser, doux parler* et
» *doux regarder*. Après de longues peines, sui-
» vies d'un triomphe d'autant plus doux, qu'il
» a été plus chèrement payé, l'amant cueille sa
» rose, le poëme finit, et le romancier se ré-
» veille. »

lle et piteux,

ncque en sa vie
egarde ndant
vers en lorgnoyant,

ouvre la porte du verger,
dite avec sa cour, RAISON
ouce magie de la rose les dis-
uyeux qu'on ait jamais lus en
introduit les

GÉNIUS qui dénoue cette pénible intrigue beaucoup trop tard pour le lecteur. C'est ainsi que notre poésie a commencé, et que nos aïeux ont préludé aux admirables productions du grand siècle. Tout ce que nous avons gagné à ce volumineux verbiage, c'est une satire de Regnier qui est à la vérité la meilleure, et un vaudeville de Piron qui n'est certainement pas le plus mauvais. L'allégorie de *la Rose*, beaucoup moins répandue dans les littératures de l'antiquité, devenue d'ailleurs si triviale chez nous, que le sens propre lui-même n'est pas plus intelligible, et c'est sans doute au roman de *la Rose*, et à son étrange succès qu'elle doit sa popularité; mais il faut convenir avec La Harpe qu'une pensée heureuse et un petit nombre de traits naturels sont trop achetés cent fois par ce déluge de logogriphes et de galimatias dans lequel il faut les chercher. J'indiquerai en finissant un rapprochement que M. de Chateauneuf m'a fait sentir, et qui est saisi avec goût. Guillaume de Lorris peint la tristesse couverte d'une robe,

. . . . . En maint lieu déchirée,

. . . . . .

Qui pleuroit moult tendrement.

Cela rappelle la touchante expression de Claudien :

. . . . . *Scisso mœrens velamine luctus.*

ile et pieux,

acque en sa vie
:garde néant
vers en lorgnoyant,

ouvre la porte du verger,
bite avec sa cour, RAISON
)uce magie de la rose les dis-
ıyeux qu'on ait jamais lus en
ACCUEIL qui introduit les

GÉNIUS qui dénoue cette pénible intrigue beaucoup trop tard pour le lecteur. C'est ainsi que notre poésie a commencé, et que nos aïeux ont préludé aux admirables productions du grand siècle. Tout ce que nous avons gagné à ce volumineux verbiage, c'est une satire de Regnier qui est à la vérité la meilleure, et un vaudeville de Piron qui n'est certainement pas le plus mauvais. L'allégorie de *la Rose*, beaucoup moins répandue dans les littératures de l'antiquité, est devenue d'ailleurs si triviale chez nous, que le sens propre lui-même n'est pas plus intelligible, et c'est sans doute au roman de *la Rose*, et à son étrange succès qu'elle doit sa popularité; mais il faut convenir avec La Harpe qu'une pensée heureuse et un petit nombre de traits naturels sont trop achetés cent fois par ce déluge de logogriphes et de galimatias dans lequel il faut les chercher. J'indiquerai en finissant un rapprochement que M. de Chateauneuf m'a fait sentir, et qui est saisi avec goût. Guillaume de Lorris peint la tristesse couverte d'une robe,

. . . . . En maint lieu déchirée,

. . . . . .

Qui pleuroit moult tendrement.

Cela rappelle la touchante expression de Claudien :

. . . . . *Scisso mœrens velamine luctus.*

a mentionnés honorable-
turité. S'il ne s'est point aper-
laisse beaucoup plus à désirer
c'est probablement moi qui
demande pardon de l'avoir
e.

Tableau historique de la Littérature françoise, depuis 1789; par CHÉNIER.

ON avoit rendu compte dans le journal *des Débats* du *Tableau historique de la Littérature françoise, depuis* 1789, avant qu'une nouvelle édition en eût multiplié les exemplaires. L'opinion publique a confirmé jusqu'ici notre jugement général et nos jugemens particuliers, ou du moins elle a concouru avec eux. Elle a reconnu dans cet ouvrage des parties qui font honneur à l'esprit de critique dont Chénier étoit doué. Elle y a blâmé comme nous de prétendus arrêts dictés par les préventions de l'esprit de parti, ou par les préventions plus incurables encore de l'amour-propre irrité. Elle a placé enfin cette production au nombre des ouvrages de critique qui méritent d'être lus avec précaution, et où des sentimens très-erronés sont compensés par des idées justes, quand la passion ne s'en mêle pas. Le rapport de Chénier entrera pour quelque chose dans le complément des bonnes études; il ne sera pas dangereux pour tout homme qui a reçu de la nature une certaine aptitude à juger sainement les théories littéraires, ou qui a rectifié sa raison par une instruction saine avant de l'appliquer aux paradoxes de tous les genres.

L'opinion publique dont j'atteste le jugement

son rapport quelques lignes
urieuses contre M. de Bonald,
n excellent écrivain et un ex-
sous la garantie d'un mort.
n'a du moins pas été déter-
; car Chénier, qui étoit ordi-
piré par la haine, ne l'a jamais
ous n'avons rien hasardé dans
s précédens, en disant que les
apport les plus répréhensibles
aussi les plus

sur les plus vils tréteaux de la populace qui ne parvienne à dégrader les idées nobles par des synonymes grossiers, et la belle harmonie par des consonnances ridicules, comme Chénier l'a fait en cette occasion. Il n'y en a point qui ne puisse enchérir sur lui dans l'art trivial d'opposer en quelques lignes les mots nouveaux et les tours inusités que présente un ouvrage d'ailleurs assez étendu, où il n'est question que de choses inusitées et que d'objets nouveaux; c'est le secret de Zoïle. Voltaire n'a pas dédaigné de se servir de ce misérable artifice, pour travestir l'Ecriture-Sainte; mais des bouffons, qui lui étoient très-inférieurs en toute chose, ont eu le honteux avantage de l'égaler, de le surpasser peut-être dans ce genre dégoûtant. Au reste, je le répète, le style de Chénier est si indigne de son talent dans le paragraphe dont il est question, que je répugne encore à penser qu'il l'ait écrit : on en jugera par deux exemples pris au hasard, et que je n'ai pas cherchés bien loin. Ils sont à quatre lignes de distance, pages 202 et 203. « Quelques » jours *s'écoulent* à peine, dit Chénier, *lorsqu'il* » survient une catastrophe. » Une catastrophe qui survient *lorsque* des jours *s'écoulent!* « le » P. Aubri eût tout arrangé, comme il a soin de » *l'observer lui-même.* » Le P. Aubri qui a soin d'observer lui-même une chose à quelqu'un! Et,

ce

candre, par Sainte-Croix. Il
bizarre, à une époque où l'on
ettres et les beaux-arts ont fait
lus sensibles dans toutes les fa-
endent, d'être obligé d'accor-
rix de littérature à un ouvrage
ier répara cette erreur dans le
s annonçons, et rendit au *Cours*
e La Harpe le rang qui lui étoit
productions littéraires

mais dans sa bouche, et dans le système d'opinions politiques et religieuses qu'on lui connoît, cette analyse ne paroîtra que strictement équitable. Les éloges sont d'ailleurs distribués avec discernement, avec goût, sans parcimonie et presque sans efforts; Chénier a eu l'art du moins de le faire croire, et c'est beaucoup plus qu'on n'a coutume d'attendre d'un poète, à l'égard du critique dont il a exercé la sévérité. Le rapporteur de l'Institut avoit eu à se plaindre de La Harpe, qui le traite avec le dernier mépris dans la *Correspondance Russe*, et il y a de la noblesse dans son procédé envers un aristarque trop rigoureux, dont il s'est fait un devoir de réhabiliter la gloire. Il ne faut sans doute qu'un peu d'esprit et de jugement pour saisir une occasion si facile, et toutefois si éclatante, de s'honorer aux yeux du public par un témoignage d'impartialité qui n'est peut-être pas sans affectation; mais il est bon de tenir compte aux hommes de ce qu'ils font de bien, sans remonter à leurs motifs. On trouveroit tant de vanité derrière la plupart des belles actions, qu'on finiroit par refuser de croire que les belles actions puissent avoir un autre mobile. Ce qu'il y a de plus sûr pour porter une opinion favorable de la société, c'est de s'arrêter à la superficie des choses honnêtes, de peur d'en perdre l'illusion.

...it défaut de convenance dans ce
...s historiens françois, que d'avoir
...ffisamment caractérisé en deux
qu'on donne deux pages et demie
grec, qui n'est là nommé que par
cette distraction nous vaut un mor-
sur Thucydide, à l'occasion de la
M. Lévêque. Il n'y avoit pas de
e pas s'étendre en aussi longs détails
Plutarque, Arrien, Quinte-Curce

jury avoit vu le premier des ouvrages littéraires de la période, et qui méritoit cette distinction à son genre près, ne paroît pas même digne à Chénier du premier rang dans l'histoire. L'amertume sensible avec laquelle il le sacrifie aux sèches compilations de Thouret et au brillant roman de Rulhière, n'est cependant justifiée par aucune raison solide. Il se contente de choisir parmi les recherches de Sainte-Croix celles qui n'ont qu'une importance très-secondaire, et de les resserrer dans une énumération ironique, souverainement injuste, et pourtant médiocrement plaisante. C'est la première fois qu'on s'avise de blâmer un savant d'avoir poussé trop loin le luxe des investigations et des autorités dans un ouvrage d'érudition. Ce jugement peut convenir à une classe de lecteurs superficiels, qui ne cherchent dans la critique et dans l'histoire que l'affeterie, que les faux brillans d'une école, la pompe factice de Raynal ou le trait précieux de Duclos. Les gens de goût ne pensent point que Sainte-Croix ait excédé les bornes d'ailleurs très-arbitraires de son sujet; et Chénier, qui avoit l'amour des études et des curiosités historiques, lui auroit certainement rendu un témoignage plus favorable, si Sainte-Croix n'eût été opposé aux philosophes; mais le rapporteur de l'Institut, qui étoit puissamment philosophe, et qui venoit de pratiquer

'aime pas mieux les conquérans
iques et les philosophes, etc. »
écaution oratoire dut être agréa-
, mais elle fait peu d'honneur à
ui lie implicitement la cause de
elle des dévastateurs du monde
anité d'un tyran.

Continuation.

NOTRE première analyse nous a conduit jusqu'à l'*Economie politique*, où nous trouverons l'éloge d'une froide et lâche traduction de Machiavel, par un M. Guiraudet, mort préfet de la Côte-d'Or. M. Gallois, qui a traduit Filangieri, l'emporte cependant sur M. Guiraudet. Quant à M. Garnier qui a traduit Smith, il l'emporte peut-être sur M. Gallois; mais Chénier n'ose pas l'assurer. Ce qu'il y a à dire de l'*Oceana* d'Harrington se réduit à peu de chose, cette dernière traduction n'étant pas sortie de la boutique du libraire; mais elle suggère au rapporteur une observation très-remarquable sur ce littérateur anglois, *qui, par un contraste singulier, mais pour lui doublement honorable, fut à la fois le plus fidèle ami du Roi Charles Ier, et le plus zélé partisan des opinions républicaines.* Retenez bien qu'il est honorable d'être le fidèle ami d'un roi, et que c'est Chénier qui l'a dit.

Chénier s'excuse de ne pas faire entrer dans le tableau de la littérature les actes écrits de l'autorité. *Le respect le lui défend*, et c'est dommage, car ce sont de belles productions littéraires que les sénatus-consultes, les décrets impériaux et les ordonnances de police. « Ce dont il est » juste cependant de louer le gouvernement

: de la révolution ; elle avoit
lièrement Chénier, qui exer-
inion une magistrature plus
du talent. Et quel journaliste,
, quel rhéteur se seroit avisé
qui jugeoit les Rois ? Chénier
, à l'entrée et à l'issue de sa
ie, c'est-à-dire, un peu avant
litique fût commencée, et tout
" fut finie. Quand il prêta sa

Cependant, quelques vérités littéraires, échappées par-ci par-là, commençoient à prouver que *l'indépendance de l'opinion* étoit du moins garantie aux auteurs, en matière de vers et de prose, sans tirer à conséquence. Quelques ouvrages de saine critique avoient paru, et certains avoient obtenu dès leur publication une autorité classique. On voit bien que je parle de La Harpe, qui goûtoit peu le talent de Chénier, et qui le traitoit dans toutes les occasions avec une animosité amère. La Harpe est sévèrement jugé dans le rapport, on peut le croire; mais comme toutes les parties de la littérature doivent être parvenues à leur apogée dans le cours de la période, et qu'il faut sacrifier La Harpe à quelqu'un, on doit féliciter Chénier d'avoir pensé à M. Ginguené, qui n'étoit célèbre alors que par une foible part à la rédaction de *la Décade*. On me demandera ce que c'est que *la Décade*, et s'il est raisonnable d'opposer *le Décade* au *Lycée*? Je n'en sais rien, et je ne me pique pas de rapporter un jugement raisonnable. Je m'en tiens fidèlement aux opinions de l'Institut.

Le chapitre de *l'Eloquence* promettoit, à en juger par l'emphase avec laquelle Chénier exalte les progrès du siècle en ce genre de littérature. « Un esclave ne peut-être éloquent, s'écrie-t-il; » cet axiome est de Longin. Rien n'est mieux

restoit alors pour toute richesse
Treillard et M. ***. C'étoit bien
ibres !

s savoir comment l'homme qui
l thème à traiter, ou plutôt un
e à soutenir, a pu oublier les ora-
ublique, les membres discrets de
, ceux du moins d'entre eux qui
avec un certain éclat quelques fa-
tribunitienne. Danton, qui

art et souvent avec succès ; Vergniaud, surtout, à qui personne ne conteste un talent très-élevé, digne d'un meilleur sort, d'une meilleure conduite et d'une meilleure cause. Seroit-ce que Chénier croit sa gloire si intimement liée aux souvenirs de la Convention qu'il ne peut les rappeler sans que la rougeur de la modestie s'élève sur ses joues, et que le bégaiement de la timidité embarrasse ses périodes ? Ce seroit une pudeur bien placée !

Mais, que dis-je ! Buonaparte étoit là ; Buonaparte empereur, le vainqueur, l'héritier, le Saturne de la révolution, celui qui a acheté ou mangé tous ses enfans ; et le républicain apostat, barriolé des feuilles civiques de l'institut et des cordons de l'empire, esquive avec soin des rapprochemens dangereux. Il sacrifie précisément tout ce qui doit rester des folies furieuses d'une assemblée dont il faisoit partie, à l'inquiétude ombrageuse de son maître ; il escamote, en passant, vingt réputations oratoires qui ont perdu le mérite ou évité l'opprobre de la circonstance, et il justifie ainsi, par un exemple de plus, l'axiome de Longin : *Un esclave ne peut être éloquent.* Rien n'est mieux senti ni mieux prouvé.

Chénier, gêné dans la politique et dans la morale (il étoit si difficile de parler de cela sans toucher à quelques-unes des fibres sensibles de l'au-

rnement impérial n'a pas bien
estoit alors pour toute richesse
Treillard et M. ***. C'étoit bien
ibres !

savoir comment l'homme qui
l thème à traiter, ou plutôt un
e à soutenir, a pu oublier les ora-
ublique, les membres diserts de
, ceux du moins d'entre eux qui
avec un certain éclat quelques fa-

art et souvent avec succès ; Vergniaud, surtout, à qui personne ne conteste un talent très-élevé, digne d'un meilleur sort, d'une meilleure conduite et d'une meilleure cause. Seroit-ce que Chénier croit sa gloire si intimement liée aux souvenirs de la Convention qu'il ne peut les rappeler sans que la rougeur de la modestie s'élève sur ses joues, et que le bégaiement de la timidité embarrasse ses périodes ? Ce seroit une pudeur bien placée !

Mais, que dis-je ! Buonaparte étoit là ; Buonaparte empereur, le vainqueur, l'héritier, le Saturne de la révolution, celui qui a acheté ou mangé tous ses enfans ; et le républicain apostat, barriolé des feuilles civiques de l'institut et des cordons de l'empire, esquive avec soin des rapprochemens dangereux. Il sacrifie précisément tout ce qui doit rester des folies furieuses d'une assemblée dont il faisoit partie, à l'inquiétude ombrageuse de son maître ; il escamote, en passant, vingt réputations oratoires qui ont perdu le mérite ou évité l'opprobre de la circonstance, et il justifie ainsi, par un exemple de plus, l'axiome de Longin : *Un esclave ne peut être éloquent.* Rien n'est mieux senti ni mieux prouvé.

Chénier, gêné dans la politique et dans la morale (il étoit si difficile de parler de cela sans toucher à quelques-unes des fibres sensibles de l'au-

ppo
e, on pourra se cons
Atala, avec les ouvrages de
nspirent au rapporteur une sin-
Les plus connus sont *Giesid* et
olis romans de M. Fiévée sont
e extrême rigueur; et Chénier
secret de sa colère philosophique
e naïve. « On y parle de religion;
de morale. » En revanche, les élo-
s épargnés aux romans de Laclos
ni de morale, ni

la commission de l'Institut dont Chénier étoit l'interprète, se trouvoient un évêque et un abbé, qui ont concouru à la discussion, qui ont approuvé les élémens du rapport, et qui ont par-conséquent revêtu de leur suffrage public *les Liaisons dangereuses* et *Faublas?* Voilà d'honnêtes ecclésiastiques qui ont fait d'excellentes lectures !

Dans un article prochain, nous trouverions Chénier sur son terrain, au chapitre de la Poésie, et nous révélerions avec lui à nos lecteurs étonnés les sublimes épopées qui ont paru depuis 1789. Ici, l'étude d'un grand critique n'est pas perdue pour moi. Je me familiarise peu-à-peu avec les secrets de son art, et je finis mon article par une réticence bien propre à tenir les esprits en suspens. Oui, Messieurs, je vous parlerois d'une épopée, de deux, trois, quatre, cinq, six épopées qui ont illustré la période; et pour vous ménager le plaisir de la surprise, je n'en citerai qu'une aujourd'hui: c'est *la Napliade*, en quarante chants, par le célèbre M. Godin.

Mais je ne reviendrai plus sur ce Rapport de Chénier, qui exigeoit une mention très-détaillée. Nous la devions à la nécessité de combattre ses erreurs littéraires, qui sont quelquefois graves et souvent spécieuses. Nous souhaitons, sans l'espérer, que l'histoire puisse oublier les autres.

bouclier des classiques contre
ou, si l'on veut, des routiniers
ontre ses idées libérales, n'em-
élodrame de se naturaliser sur
t, puisqu'il faut le dire, un des
ibilité, une des conquêtes de la
ne de ces conquêtes irréparables
s possible de s'appauvrir, parce
l'elles-mêmes de l'institution so-
comme la littéra-

bonne direction à ce genre, en lui appropriant autant que possible quelques-unes des idées et des règles classiques, et en le faisant servir à un but d'utilité nationale. Aujourd'hui qu'on s'occupe beaucoup de l'éducation du peuple, on devroit songer que le peuple des grandes villes fait son éducation ou la refait au mélodrame. De quelle importance, par exemple, ne seroit pas la tragédie romantique appliquée, par des écrivains d'un certain talent, à l'étude de notre histoire? Il ne faut pas s'imaginer que la tragédie historique, traitée à la manière des classiques, puisse jamais produire les mêmes résultats. Il y a dans l'histoire une foule de détails naïfs, mais extrêmement caractéristiques, qui révolteroient la délicatesse de nos Muses scrupuleuses; et c'est précisément là le coup de pinceau qui appelle l'attention du peuple, et dont l'effet se met en harmonie avec ses idées et ses sentimens.

On auroit très-bien répondu à cet argument, il y a cent ans, s'il avoit pu être fait alors, en disant que les jouissances raffinées des arts, faites pour les classes élevées de la société, ne peuvent être appréciées que par elles, et que les émotions qu'elles doivent produire sont calculées sur le tact délicat des organes les plus fins et les plus doux; mais ce qui est vrai dans une hy-

nvention consacrées par l'ha-
ade alors, et telle est la nature
mme, des sensations qui éton-
nt, qui accablent l'imagination;
ctacles, la magie des illusions,
l'extraordinaire, le terrible.
de l'esprit des peuples, qui est
toutes les hypothèses, l'est sur-
out modifiés par de nouveaux
nes et par une nouvelle position

secoué des jougs plus imposans que celui d'Aristote.

C'étoit sans doute une idée heureuse que de porter le flambeau de l'imagination dans les ténèbres de nos antiquités historiques, d'interroger les vieux monumens de la monarchie, les vieilles traditions de la Gaule; d'évoquer du sein de ses immenses ruines les grands souvenirs et les grandes renommées de la patrie; de recueillir à la suite du cortége de ces siècles obscurs, mais simples et grands que nous qualifions de barbares, les événemens dignes des Muses; de tracer sous cette inspiration l'histoire poétique de la France, et de lui dire, en lui présentant le tableau de ces âges héroïques, non moins dignes que les âges héroïques de la Grèce, d'animer la lyre d'un Homère qu'ils n'ont pas trouvé : Voilà vos fables, votre mythologie, vos mœurs anciennes, vos poëmes, vos tragédies, sujets sublimes auxquels il n'a manqué que de fixer le choix, que de recevoir le sceau du génie pour succéder, dans l'empire du drame et de l'épopée, aux lamentables, aux éternelles histoires de Troie, d'Argos, de Thèbes et de Mycènes. Ce plan, M. de Marchangy l'a supérieurement rempli : mais convaincu comme moi de l'action du temps sur la littérature, ce n'est probablement pas aux poëtes de l'école classique qu'il s'est flatté d'ou-

vrir

s premiers volumes de cet ou-
seroit de joindre mon foible té-
suffrages unanimes qu'il a obte-
evois pour l'acquit de ma propre
ouvera dans ces quatre derniers
lités qui ont si éminemment dis-
dens, une érudition puisée dans
lus sévères, et toutefois extrême-
ne élocution dont la richesse va
une manière de narrer vive, ora-

indispensable de s'approprier pour conserver dans toute sa composition l'harmonie convenable au sujet. Comment peindre en effet ces siècles solennels, dont la redoutable obscurité enveloppe tout le berceau de la monarchie, ces superstitions étranges et merveilleuses, ces institutions gothiques, si fières, si colossales, qui imposent encore par leur majesté, quoique dépouillées de toutes les illusions qui les entouroient alors? Comment exprimer la *grandiosité* ingénue des mœurs chevaleresques, sans recourir à des moyens, à des instrumens inconnus ou dédaignés de l'écrivain perfectionné des siècles classiques? Ici, je le répète, le goût même est obligé de convenir que ce qui paroîtroit partout ailleurs voisin de l'outré, du bizarre et du faux, a le mérite particulier de la vérité locale. Il en est de même de ces monumens anciens que l'amour des arts a dérobés à la fureur des vandales révolutionnaires; on aime sans doute à y rencontrer, dans certaines lignes, dans certains contours, dans l'agencement de certaines parties, quelque chose de cette grâce inspirée qui donne tant de charme aux chefs-d'œuvre des Grecs; mais on jouiroit moins de leur vue, on éprouveroit moins profondément cette impression d'admiration religieuse qu'ils inspirent, s'il ne se trouvoit pas là je ne sais quoi d'âpre, d'incor-

brillans que vrais, qu'il auroit
dans un autre sujet dans un
seroit mieux fondé à le blamer
ec trop d'abandon à une inspira-
en l'étendant trop complaisam-
rand nombre de volumes. L'idée
uvrage, l'idée d'ailleurs peu sus-
testation, que notre histoire offre
jets à la poésie, pouvoit se passer
pée en huit vol. in-8.°, où les

entraîné au-delà des bornes qu'il s'étoit d'abord prescrites, par le charme de sa composition ; et l'empire de cette espèce de séduction se fait très-bien concevoir quand on le lit. Ce n'est plus que par une extension un peu hasardée que la France des derniers siècles peut s'appeler *la Gaule ;* et dès le règne de Henri IV, dont le caractère s'accommode mal de l'allure sans franchise et sans familiarité de notre poésie soutenue, l'auteur ne rattache les faits à son système que par des rapprochemens un peu forcés. Le règne de Louis XIV, qui lui fournit une hypothèse ingénieuse, la supposition d'un voyageur étranger transporté au milieu du grand siècle dans les Etats du grand Roi, est encore moins bien placé dans la *Gaule poétique.* Il n'y a rien de moins poétique que l'époque où brillent les fameux poètes. Une fois que les arts parviennent à leur apogée, les sources de l'inspiration s'épuisent. L'histoire poétique d'un peuple finit au moment où sa civilisation se perfectionne et se complète. Laissez les Fontanges et les la Vallière, héroïnes d'une cour aimable, élégante et voluptueuse, mais qui ne seront jamais celles de la lyre. Conduisez-moi sous le chêne des Druïdes, faites-moi voir le gui mûr qui est prêt à tomber sous la serpe d'or, et rendez-moi les chants de Velléda. Voilà un âge, un peuple, une poésie !

enouveler. Ce n'est pas dans un
ong-temps connu par la pureté
octrines, et dans lequel ces doc-
fendues avec tant de succès (1),
trouver la tardive apologie de la
ntique ; effort d'ailleurs bien
'il ne sera pas justifié par des
ri jugeroient la question.
ore n'a pu marquer les limites du
société est debout, et que la civi-

comparaison avec eux dans les productions irrégulières, dans les créations audacieuses et désordonnées de ces nouvelles Muses, qui n'ont pas subi les lois d'Aristote, et qui dédaignent trop souvent jusqu'aux bienséances du goût, il me semble qu'il est de notre intérêt de connoître au moins ce que nous jugeons, et de ne pas condamner sans les entendre ces nombreuses générations de poètes qui font les délices du reste de l'Europe. Ce n'est pas en les accablant d'un profond mépris, en les abaissant au-dessous des Bardes sauvages des peuplades les plus barbares, en les livrant à la dérision publique, sous d'indignes travestissemens, que nous parviendrons à détruire les inductions tirées en leur faveur du suffrage des nations. Voltaire lui-même laissa voir peut-être plus de partialité que d'adresse dans sa violente levée de bouclier contre Shakespeare. Il oublia qu'Alexandre, vainqueur d'un roi géant, avoit traité ce vaincu en roi, et que s'il est beau de renverser une idole consacrée déjà par les siècles, c'est surtout quand cette idole est un colosse : il falloit anéantir Shakespeare ou ne pas essayer de le dégrader. Attaquer une renommée qui résiste à toutes les attaques, c'est s'avilir en pure perte.

Je le répète : il ne peut pas être inutile pour nous de connoître en détail la littérature de nos voisins, même quand cette littérature seroit en

stueuse, belle et fière du perfec-
actuel qu'elle a dû à la politesse
, à la pompe de nos cours, à la
nos rois, au génie surtout des
rateurs, des plus grands poètes des
nes ; l'autre libre, agreste, impé-
: de mouvemens passionnés, d'ins-
lies, de superstitions imposantes;
midable comme ces souvenirs du
comme ce gé-

secondaires; et tant que les littératures qui se succèdent seront l'expression des sociétés, comme elles le seront toujours, il faudra bien qu'elles se modifient avec elles.

Il est évident, par exemple, qu'il s'est introduit depuis quelques années, dans la masse des idées européennes, une nouvelle famille d'idées politiques qu'on est convenu d'appeler les idées *libérales;* et je pourrois remarquer là-dessus que toutes les fois qu'une idée ne trouve pas son nom dans une langue, il y a beaucoup à parier qu'elle est fausse ou prématurée; mais ces idées *libérales* ne sont pas seulement un prétexte, elles sont pour beaucoup de monde un sentiment, et pour quelques âmes énergiques elles sont une passion. Or, il n'est pas possible d'avoir réfléchi sur l'action réciproque de l'institution politique et de la littérature chez tous les peuples, sans concevoir que ce mouvement, une fois imprimé à l'esprit humain, se communiqueroit à toutes ses conceptions et à tous ses ouvrages. Tel est l'effet des révolutions. Cette belle et magnifique époque du repos de la pensée de l'homme, parvenue à son apogée, ne se rencontre pas dans tous les âges. Les âges de force et de sécurité, ce sont les âges classiques. Il semble que l'action du pouvoir, concentrée dans un homme puissant qui représente un siècle puissant, s'étende jusqu'au génie. Elle le fixe, le

s'enorgueillir de leurs ouvrages,
omprend plus.
bien près de nous un exemple de
inévitable des révolutions sur les
l'esprit. Qu'eût été le mélodrame
t l'invasion des nouvelles doctrines
ant les grands événemens qui ont
ation du peuple, avant les scènes
nt exercé ses passions, sa sensibi-

ment douloureux, suivi d'un prompt dégoût. Cela étoit dans l'ordre. Aujourd'hui, le mélodrame est indispensable. Je ne conçois rien du moins qu'on puisse mettre à sa place, et quelque effort que l'on fasse pour le détruire ou pour le ridiculiser, ce qui paroîtroit plus facile, on n'y réussira jamais, parce que ce genre de composition est devenu populaire, parce que le goût du peuple qui a toujours une initiative d'un siècle sur celui des académies, finit par devenir national, et parce qu'il doit entrer dans les vues même de la politique de ne pas contrarier les goûts du peuple quand ils reposent sur ses besoins moraux, et qu'on peut les faire servir à son éducation morale. Eh bien! le mélodrame, c'est la tragédie romantique des Allemands, à l'exécution près; et si, parmi les gens d'esprit qui s'en font un amusement, il s'étoit trouvé un homme de génie qui eût le courage de braver l'opposition de la critique, d'ambitionner la première palme dans une nouvelle carrière, d'évoquer cette Muse mâle et terrible de Schiller ou de Goëthe, dont madame de Staël révèle si éloquemment les mystères, savez-vous où seroit votre second Théâtre François? Il seroit peut-être au boulevard. Le mot peut sembler hardi, mais l'idée est vraie.

J'ai besoin de m'arrêter ici pour rappeler à

lemagne seront
x yeux de la postérité; il suffit de
uvement général des idées vers un sy
uveau de civilisation doit occasionn
olution certaine dans les anciens systèr
es; et, sous ce point de vue, les pro
ole romantique ne sont pas un simple
riosité pour le critique, ils sont un
ntéressant de méditation pour le pul
ilosophe. Après la création sim
de gouvernemer

bleau de la littérature romantique en Allemagne, dans le premier et le second volume de l'ouvrage qu'elle a consacré à cette contrée de l'Europe. Je ne sais si je suis abusé par le sentiment que m'a inspiré la lecture de cette partie de son livre, mais je ne craindrois pas que l'analyse rapide que je me propose d'en faire fatiguât trop péniblement l'attention du public, s'y j'étois sûr d'y faire passer la moindre des émotions agréables qu'il m'a causées. Quoi qu'il en soit, il faut penser que le travail même de madame de Staël ne se compose que d'esquisses légères où elle a été souvent obligée de sacrifier à la précision des détails pleins de charmes, et que mon extrait, resserré dans un cadre incomparablement plus étroit, ne sera que l'extrait d'une suite d'extraits. Je voudrois du moins qu'il fit naître une utile curiosité, et qu'il conduisît le lecteur du désir de connoître l'ouvrage de madame de Staël, à celui de connoître cette littérature dont elle se rend souvent l'interprète dans le cours de ses analyses. Je vais donc la suivre à travers ce monde poétique dont la première elle nous a dévoilé les prodiges, dans ce Parnasse du Nord où les Muses classiques n'ont pas encore fixé leur séjour, et qui ne manque cependant pas plus que le Parnasse ancien des inspirations du génie. Je vais l'y suivre, non pas en adepte, mais en historien;

ılent de l'auteur et le fonds des
s'occupe. Mais on ne m'accu-
ːu le dessein téméraire d'élever
ɔpinion; mon seul dessein a été
ıt de vue nouveau dans une dis-
ı prédécesseur m'avoit laissé si
dire, et je ne l'ai pu qu'en me
ːposition différente de la sienne.
ɔé en supposant que la manière
ᵉ affecter par une lecture peut

Continuation.

En commençant l'analyse que j'ai promise à mes lecteurs, et qui se bornera, comme on peut se le rappeler, à la partie de l'ouvrage de madame de Staël, où il est traité de la littérature allemande, je donnerai en deux mots une idée de l'ordre extrêmement simple dans lequel elle a distribué ses intéressantes considérations sur ce sujet. Cet ordre est celui que je dois suivre après madame de Staël; et comme les bornes étroites d'un article de journal ne me permettent ni les subdivisions qui donnent l'intelligence d'une méthode, ni les transitions ménagées qui en tiennent lieu, j'aurois peine à expliquer autrement les motifs qui ont déterminé la disposition et le choix des matériaux de mon article. Après des observations assez rapides sur ces deux questions : *Pourquoi les François ne rendent-ils pas justice à la littérature allemande*, et *quel est le jugement qu'on porte en Angleterre sur cette littérature;* après un tableau très-court, mais très-piquant, de ses principales époques et de ses principales écoles, madame de Staël arrive à la littérature de l'école allemande proprement dite, école qu'elle distingue avec un art infini, qui n'est toutefois pas sans quelque subtilité, de l'école angloise, de l'école françoise et de l'école

talent de l'auteur et le fonds des
. s'occupe. Mais on ne m'accu-
eu le dessein téméraire d'élever
opinion; mon seul dessein a été
it de vue nouveau dans une dis-
n prédécesseur m'avoit laissé si
dire, et je ne l'ai pu qu'en me
e position différente de la sienne.
pé en supposant que la manière
se affecter par une lecture peut

Continuation.

En commençant l'analyse que j'ai promise à mes lecteurs, et qui se bornera, comme on peut se le rappeler, à la partie de l'ouvrage de madame de Staël, où il est traité de la littérature allemande, je donnerai en deux mots une idée de l'ordre extrêmement simple dans lequel elle a distribué ses intéressantes considérations sur ce sujet. Cet ordre est celui que je dois suivre après madame de Staël; et comme les bornes étroites d'un article de journal ne me permettent ni les subdivisions qui donnent l'intelligence d'une méthode, ni les transitions ménagées qui en tiennent lieu, j'aurois peine à expliquer autrement les motifs qui ont déterminé la disposition et le choix des matériaux de mon article. Après des observations assez rapides sur ces deux questions : *Pourquoi les François ne rendent-ils pas justice à la littérature allemande*, et *quel est le jugement qu'on porte en Angleterre sur cette littérature;* après un tableau très-court, mais très-piquant, de ses principales époques et de ses principales écoles, madame de Staël arrive à la littérature de l'école allemande proprement dite, école qu'elle distingue avec un art infini, qui n'est toutefois pas sans quelque subtilité, de l'école angloise, de l'école françoise et de l'école

ɔs de
que ces portraits ne
un critique froid qui mesure gravem
cabinet les proportions du talent, e
par élever un poète au-dessus d'un autr
te la hauteur d'un hémistiche; c'est le
énergique, souvent sublime, du génie
cie le génie, qui l'apprécie en lui, et ir
amment des petites conventions, des l
ces mesquines de la médiocrité qui jug
ces esquisses un mérite pa
de peindre to

qui nous élève jusqu'au commerce des demi-dieux; car les héros de madame de Staël ne sont plus des mortels, surtout quand elle les a aimés : elle affectionne les détails naïfs et leur vérité pittoresque, mais elle craint trop la caricature pour ne pas tomber quelquefois dans l'idéal. Cette manière de voir les objets tient d'ailleurs à une qualité particulière de son organisation, à l'enthousiasme le plus vrai. Il est permis de varier et d'exagérer les couleurs quand on regarde dans un prisme.

Ce n'est pas à travers ce prisme qu'elle a vu Wieland, et je lui en rends sincèrement grâces. Le surnom de *Voltaire de l'Allemagne* que cet écrivain a reçu de l'Europe, m'avoit prévenu contre sa brillante et féconde universalité; le génie dans toute sa grandeur n'est pas si universel; il est un, et original. Voltaire qui le savoit et qui l'a dit, auroit été plus modéré lui-même dans ses prétentions s'il n'avoit été que le chef d'une littérature; mais il étoit celui d'un parti, ou, pour me servir de l'expression convenue aujourd'hui, celui d'un siècle : tout pouvoit servir à ses projets, et il savoit ne rien dédaigner. Wieland, qui n'avoit pas le même avantage de position, n'est que le premier des beaux esprits d'Allemagne. Il n'a point fait de disciples en philosophie politique, et madame de Staël pense qu'il seroit

e aussi marqué les limites. Deux
, qui sont sœurs dans les belles
t toutes les facultés de sa vie. Il
entière à chanter la patrie et la
passionné de la liberté, il la cé-
uand le tocsin de la révolution
ıçoit au monde; et comme Al-
ck, le Schiller de l'Italie, il désa-
ages, quand, à la place de la
ıuva qu'une furie. La religion,

de la mort du juste. « Il rappeloit ses vers à tra-
» vers les ombres du cercueil, dit madame de
» Staël, et les prononçoit tout bas pour s'exhor-
» ter lui-même à bien mourir; ainsi les senti-
» mens exprimés par le jeune homme, étoient
» assez purs pour rassurer le vieillard. Ah! qu'il
» est beau le talent quand on ne l'a jamais pro-
» fané, quand il n'a servi qu'à révéler aux hom-
» mes, sous la forme attrayante des beaux-
» arts, les sentimens généreux et les espé-
» rances religieuses obscurcies au fond de leur
» cœur! »

On sait que la pompe funèbre de Klopstock fut une solennité qui se perpétue dans un pieux anniversaire, et que le vœu de madame de Staël, qui désiroit que la poésie religieuse eût des saints, s'est accompli pour l'homme qu'elle révéroit le plus. Klopstock n'a pas joui de cet éloge ; mais jamais homme n'a été plus honorablement loué de son vivant, car il étoit simple et pauvre. L'auteur du poëme de *Noé* suppose qu'un des hymnes de ses anges mystiques s'étoit conservé par tradition depuis le Paradis terrestre jusque dans l'Arche. Voilà une noble imputation de plagiat. Le tribut d'admiration que Goëthe lui a payé dans *Werther* est plus délicat encore. Après avoir revêtu sa Charlotte de tous les attraits qui charment les yeux, de toutes les vertus qui cap-

à tous [illegible]
: de trouver des lecteu[illegible]
: c'est le propre des conceptions d'un
: exaltée de convenir à peu de monde
ation qui a inspiré la *Messiade* a un c
le sublimité auquel les plus fortes int
s ne s'élèvent pas facilement. Les idé
rées d'une région d'idées tout-à-fait
et qui n'a plus rien d'humain ; on n'
que la vapeur de l'encens des anges ;
mélodie de leurs cantiques
Staël di

Goëthe, doué d'une imagination aussi brillante, mais d'une puissance de conception plus étendue peut-être et plus variée, ne pénètre pas moins avant dans l'idéal, et cependant il ne quitte jamais la terre ; dans l'essor le plus élevé de ses inspirations, il n'oublie jamais qu'il est homme, et se fait entendre de tous les hommes. La lyre de Klopstock ne rend que des sons dignes du sanctuaire, et dont l'harmonie toute divine échappe aux sens grossiers de la foule : celle de Goëthe a des accords intelligibles à tous, pour toutes nos passions et pour toutes nos misères. Avec Klopstock, on se dépouille de sa vie; avec Goëthe, on l'agrandit : l'un a posé la borne de nos espérances, et l'autre celle de nos sentimens. Le premier est un esprit qui nous a révélé tout le monde intellectuel, le second, un magicien qui soumet tout le monde physique à ses prestiges. Rien ne lui échappe dans le cercle immense de nos pensées; personne en Allemagne, ne lui est supérieur dans la peinture des sentimens doux, dans l'expression des sentimens exaltés. Ses *poésies fugitives* sont adressées à l'imagination ; elles produisent sur elle un ébranlement qui ressemble à la fascination et au vertige; il a rencontré dans quelques romans, dans *Herman et Dorothée*, l'innocence d'un monde nouveau, la simplicité d'une Muse antique; s'il s'abandonne

omme la mort. Madame de
Iphigénie et son *Tasse* à des
qui étonnent par la beauté des
leur de la matière, mais qui
nt ni chaleur. Quelquefois il
ces tristes limites de la des-
s un monde qu'il a fait, car il
ut. Son *Faust* est un de ces
tourmentent le cœur au point
sortir. C'est un enchanteur
l'ascendant

pays a été servie par cette puissance merveilleuse de l'opinion, qu'on ne connoît plus dans les littératures usées. Il a des enthousiastes, on pourroit dire des sectaires. Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiroient trouver du génie dans l'adresse d'une lettre, si c'étoit lui qui l'avoit mise. L'admiration qu'il inspire est la religion littéraire d'une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent aux adeptes à se reconnoître entre eux. Quand les étrangers osent admirer Goëthe, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qu'il n'est pas permis de critiquer, d'examiner même sans une sorte de sacrilége. Il en est de même de Schiller, que nous connoissons mieux par sa réputation, quoique nous le connoissions moins par ses écrits. Il n'y a pas mémoire en France d'un pareil culte rendu au talent depuis ce malheureux Jodelle, pour qui on renouvela le sacrifice du bouc. L'apothéose de Voltaire vivant avoit un autre motif, et on lui réservoit d'autres victimes. Quoi qu'il en soit, c'est la dernière fois qu'une gloire méritée recevra chez nous de semblables hommages. Les peuples vieillis ont tant de tributs à payer à l'intrigue et à l'ambition, qu'ils sont insolvables pour la vertu et le génie.

e de résister à l'entraînement de la
imagination de l'auteur, et de retrou-
il d'Ariane dans le merveilleux dédale
génie se promène sans s'égarer. Déj
ncé dans ma marche, et au moment o
ois être près de toucher le but, je jet
x derrière moi, et je m'aperçois, r
nnement, que j'ai à peine quitté l'en
rrière. Il faut donc désespérer d'e
[illegible], et me contenter d'avoir
[illegible] je n'ai pas

produit. Quoique madame de Staël ait une raison très-éclairée et un goût très-sûr, quand elle veut bien ne pas se jouer de ses idées, il est incontestable que ses écrits s'adressent beaucoup moins à la raison et au goût qu'à la sensibilité, et ils doivent être rarement appréciés s'ils ne peuvent l'être que par ceux qui les lisent froidement.

J'aurois voulu cependant avoir réussi en trois articles consécutifs sur le genre romantique, à dépeindre les caractères particuliers de ce genre, et à faire sentir le charme qui lui est propre, charme dont l'effet est reconnu de tout le monde, et que la sévérité de la critique la plus exclusive ne sauroit empêcher d'avouer; mais, comment peindre ce qui échappe à l'expression, ce qui se dérobe presque à nos organes, ou ce qui n'agit sur eux que par une puissance invisible dont l'ascendant résulte en grande partie de ce qu'elle a de vague, et ne s'explique que par ce qui ne peut s'expliquer? Des aspects encore inaperçus des choses, un ordre de perception assez neuf pour être souvent bizarre, je ne sais quels secrets du cœur humain dont il a souvent joui en lui-même sans être tenté de les révéler aux autres, et qui produisent sur nous, quand nous les rencontrons dans les livres, un plaisir analogue à celui que fait la vue d'un an-

mais j'aurois inutilement em-
de quelques traits, toutes les
nition complète rangée dans le
ossible, si je ne suppléois par
'imperfection de ce tableau; et
ne les prendrai ni dans l'épopée
dont il ne nous est pas permis
ıpire aux Muses classiques; je
s un genre de littérature dont la
[illegible] bien déterminée, et peut

parce que, dans l'impossibilité de les distinguer par le sujet qui dépend de la volonté seule de quiconque sait rimer, on s'est borné à faire allusion en les nommant au peu d'importance d'une production éphémère, qui n'a coûté que quelques heures à l'esprit, et qui vit rarement davantage; cette espèce de poëme, dis-je, est presque toujours consacrée, chez nous, au plus monotone et au plus fade des sentimens, à cette galanterie coquette et maniérée, qui s'est substituée à l'amour dans notre poésie comme dans nos mœurs. Chez les Allemands, tous les effets d'une poésie plus relevée ont été prodigués dans ces petits ouvrages dont la dimension très-limitée convient parfaitement d'ailleurs au jet subit de l'inspiration; mais la terreur est le ressort le plus ordinaire de cette poésie énergique, qui ne croit pas avoir assez ému le cœur si elle ne l'a bouleversé. D'autrefois, cependant, ils ne cherchent qu'à faire naître un sentiment tendre et doux, mais dont l'impression se prolonge long-temps dans l'âme, et l'entretient d'une tristesse sans objet réel. C'est ainsi que Goëthe force son lecteur à s'associer aux peines d'une fleur dans la touchante élégie de la *Violette*. Celle-ci regrette, sous l'herbe qui la dérobe aux yeux, de ne pouvoir frapper l'attention d'une bergère qui traverse le bocage, être cueillie par elle et mourir

:st une des romances célèbre de
ivre homme s'assied sur le bord
soir d'été; et, tout en jetant sa
nple l'eau claire et limpide qui
loucement ses pieds nus. Un ver-
nonce par aucun sentiment de
tient au contraire des rêves les
s'empare tout à coup de son es-
: du fleuve lui apparoît avec toutes
déesse; elle lui peint les dé-

cheur, attiré, séduit, entraîné, se laisse glisser vers la nymphe qui lui ouvre les bras, et il disparoît pour toujours.

Il y a quelque chose d'analogue dans la composition du *Roi des Aulnes*. Un vieux châtelain regagne sa demeure quelques heures après le coucher du soleil, tenant son fils dans ses bras. A la clarté douteuse de la lune, sous les ombres tremblantes des aulnes et des saules qui bordent le ruisseau, l'enfant, que trouble le souvenir des contes du foyer, croit voir errer ces vains fantômes dont on lui a récité les prestiges. Bientôt l'illusion est complète; le roi des Aulnes lui-même s'attache aux pas du coursier, et sollicite l'enfant effrayé de le suivre dans son palais; il lui promet des bijoux, des fleurs, toutes sortes de plaisirs. L'enfant résiste, et pousse des cris d'épouvante en se pressant sur le cœur de son père, qui essaie en vain de le rassurer : celui-ci hâte les pas de son cheval, il arrive : le pont-levis s'abaisse; la nourrice accourt sur le seuil, détourne avec empressement le manteau de son maître, et enveloppe de ses bras le petit infortuné qui ne répond plus à ses caresses. Il est mort. Cette production singulière et touchante a été fort heureusement transportée dans notre langue, il y a peu de temps, par M. de Latouche, jeune écrivain plein de mérite, qui joint

)nieur. Lenore aimoit un guerrier
'a pas rendu à sa famille : elle ne
le son trépas ; et, dans son déses-
)phême et maudit le ciel. Au même
)rte retentit ; elle ouvre, et voit le
)a main fut promise. L'autel les at-
il n'y a pas une minute à perdre :
n croupe derrière lui, et le suit à
eux déserts que son cheval parcourt
ité de l'éclair. Il n'y a rien de terri-

porte de l'église qui cède au premier effort du cavalier ; il s'enfonce sous les vieilles nefs au milieu des pierres funéraires, grandit, change de forme, serre sa maîtresse dans ses bras de squelette, et descend avec elle dans la terre ouverte pour les engloutir.

Il n'appartenoit peut-être qu'à l'imagination de Goëthe, qui n'a jamais connu de limites, d'enchérir sur cette épouvantable conception, et c'est ce qu'il a osé entreprendre dans *la Fiancée de Corinthe ;* mais ici la terreur du sujet est relevée encore, si l'on peut s'exprimer ainsi, par la grâce et l'harmonie des détails. C'est une superstition moderne placée dans des mœurs grecques, et qui admet la combinaison des moyens les plus contrastés de la poésie. Il résulte de la manière dont ils sont employés un mélange si confus d'émotions, qu'on ne peut le comparer qu'à ces songes extrêmement agités, où l'âme pressée de sensations également vives, qui ne cessent de se succéder et de se confondre, doute si elle éprouve de l'horreur ou du plaisir. Quelque temps après l'établissement du christianisme, une jeune Corinthienne est vouée par sa mère aux autels de la nouvelle religion. Elle aimoit, et ses vœux la séparent pour jamais de son amant, dont la famille est restée fidèle à l'ancien culte des Grecs. Elle ne tarde pas à succomber

odigieux, que l'expressi…
ir se refuse à la parole; et
nt, dit madame de Staël,
el chaque mot produit une
et indique, sans l'expliquer,
eux de la situation. Une his-
e peut donner l'idée, est peinte
appans et naturels, comme s'il
ue chose qui fût animé, et la
ustamment excitée sans qu'on
…nstance pour

le Songe de Jean Paul qu'il faut la chercher, et on pourra s'en faire une idée très-juste en lisant l'ouvrage de madame de Staël; car elle a daigné traduire, avec son éloquence et son coloris ordinaires, cette monstrueuse production de l'imagination en délire, page 311 du second volume. J'essaierai d'autant moins de l'analyser, qu'elle se refuse à toute analyse, et que l'attention des personnes qui ont consenti à parcourir avec moi cette lugubre galerie d'idées mélancoliques, doit être assez fatiguée d'émotions nouvelles et bizarres. Je persiste à croire cependant que l'effort que j'ai fait pour la fixer sur ces singuliers objets, ne sera pas tout-à-fait perdu, s'il porte quelques-uns de nos jeunes poètes à sortir du cercle banal de la poésie de salon, et à chercher, dans les sentimens et les passions, une source d'inspirations plus nobles et plus abondantes. Quant aux excès du genre romantique, il n'étoit pas inutile de les signaler, ne fût-ce que pour nous confirmer dans nos doctrines, qui sont nécessairement les meilleures, mais qui ne peuvent être jugées telles que par comparaison.

---

odigieux, que l'expression
nir se refuse à la parole; et
nt, dit madame de Staël,
el chaque mot produit une
et indique, sans l'expliquer,
ux de la situation. Une his-
peut donner l'idée, est peinte
pans et naturels, comme s'il
e chose qui fût animé, et la
amment excitée sans qu'on
stance pour

le Songe de Jean Paul qu'il faut la chercher, et on pourra s'en faire une idée très-juste en lisant l'ouvrage de madame de Staël; car elle a daigné traduire, avec son éloquence et son coloris ordinaires, cette monstrueuse production de l'imagination en délire, page 311 du second volume. J'essaierai d'autant moins de l'analyser, qu'elle se refuse à toute analyse, et que l'attention des personnes qui ont consenti à parcourir avec moi cette lugubre galerie d'idées mélancoliques, doit être assez fatiguée d'émotions nouvelles et bizarres. Je persiste à croire cependant que l'effort que j'ai fait pour la fixer sur ces singuliers objets, ne sera pas tout-à-fait perdu, s'il porte quelques-uns de nos jeunes poètes à sortir du cercle banal de la poésie de salon, et à chercher, dans les sentimens et les passions, une source d'inspirations plus nobles et plus abondantes. Quant aux excès du genre romantique, il n'étoit pas inutile de les signaler, ne fût-ce que pour nous confirmer dans nos doctrines, qui sont nécessairement les meilleures, mais qui ne peuvent être jugées telles que par comparaison.

:s a p...
; des chants nationaux, des
elles; il y en a surtout en
rson en a tiré parti en homme
ne rencontre très-heureuse et
difficile. En général, donnez
goût, n'eût-il que du goût, la
e d'un homme de génie qui n'a
et vous verrez ce qu'il en fera
ort. C'est le diamant brut entre
pidaire. . . . . . Les géogra-

chansons simples et touchantes qui ne consacrent pas le souvenir des grandes guerres, comme celles du fils de Fingal, parce que la guerre a rarement troublé la paix des Chalets, mais qui peignent merveilleusement les sentimens les plus doux de l'homme et qui ne le cèdent point du tout sous ce rapport aux plus beaux chants de l'Homère de Selma. Je retrouve le même genre de poésie dans ce qui reste des traditions illyriennes, à cette différence près que la pureté du ciel, la beauté des productions, la grandeur des souvenirs et l'heureux voisinage de la Grèce ont dû donner au barde des Alpes Juliennes une foule d'inspirations que le nôtre n'a pas reçues. Qu'on se représente d'abord le chantre morlaque, avec son turban cylindrique, sa ceinture de soie tissue à mailles, son poignard enfermé dans une gaîne de laiton garnie de verroteries, sa longue pipe à tube de cerisier ou de jasmin, et son brodequin tricoté, chantant le *pismé* ou la chanson héroïque, en s'accompagnant de la *guzla*, qui est une lyre à une seule corde composée de crins de chevaux, entortillés. C'est ordinairement après les premières heures du soir que le Morlaque se promène sur la montagne, en racontant dans son chant monotone, mais solennel, les exploits des anciens barons slaves. Il ne voit pas les ombres de ses pères dans les

nté a rencontré le vampire
x hérissés, les lèvres dégoû-
a demi-enveloppé des restes
ché sur la petite famille en-
quelle, d'un regard fixe et
ne victime. Heureux s'il par-
ors d'un coup de son *hanzar*
re; car désormais celui-ci ne
n cercueil.

Les magiciennes préparent

pant de leur pied la cime écumeuse des flots.

Ces monstres ne sont pas insensibles au pouvoir de l'amour; mais rien n'est comparable aux fureurs que leur inspirent la jalousie et la vengeance. Un vieux prêtre morlaque m'a raconté qu'il avoit connu un jeune homme poursuivi comme le Socrate d'Apulée de la tendresse hideuse d'une Lamie. Une nuit qu'il avoit couché dans le même appartement pour défendre son ami de cette obsession, il se sentit lié lui-même par un enchantement qui lui ôtoit le mouvement et la parole; et il vit alors cette femme s'approcher du lit du Morlaque endormi, ouvrir son sein d'un coup de poignard, en arracher son cœur, et le rôtir sur les charbons, puis le dévorer presque sanglant encore, en dansant avec une joie horrible. Quand le charme fut achevé, la magicienne s'évanouit dans les ténèbres, l'infortuné s'éveilla le sein vide, et il mourut.

C'est au milieu de ces prestiges que marche mon poète, car il est poète aussi, et ne se borne pas à répéter des chants connus. La douceur de sa langue harmonieuse, la liberté de son rhythme qui n'admet ni la symétrie fatigante d'une césure obligée, ni le monotone agrément de la rime, lui permettent d'obéir à toutes ses inspirations, et d'embellir de ses pensées la vieille ballade que la tradition lui a transmise. Il arrive même sou-

ne dispute pas de talent
pour une coupe élégante
ii de Sicile et des bords du
célèbre par ses chansons
ésider à la danse rustique.
e le *kolo* se forme en rond,
lu son de sa cornemuse ou
; il redouble, il presse, il
la gaieté devient de l'en-
à l'ac-

les lectures du plus prôné de nos poètes de salons, les concerts du plus habile de nos virtuoses, les ballets symétriques du plus élégant de nos chorégraphes n'ont produit l'ivresse qu'inspirent les accens sauvages d'un improvisateur des déserts. Toutes les sensations qui agissent sur les organes délicats de l'homme naturel sont extrêmes; toutes les impressions sont profondes, et tous les plaisirs sont vrais pour l'heureux pasteur des bocages Mérédites et des montagnes Clémentines. La jeunesse des sociétés est comme celle de la vie, pleine d'illusion et de jouissances que l'expérience décolore, et que le temps emporte avec lui.

Pour se faire une idée du chant morlaque, il faut l'avoir entendu. Fortis essaie de le décrire, mais il oublie une chose qui me paroît essentielle à dire, c'est qu'il ressemble très-peu à la voix humaine. C'est une espèce d'instrument à deux parties qui oppose avec une rapidité surprenante les deux timbres les plus éloignés; et, comme cette pensée ne peut guère s'exprimer par une seule définition, je croirois n'y avoir pas réussi autant que cela est possible, si je ne cherchois à faire comprendre à mon lecteur le contraste qui doit résulter d'un hurlement rauque toujours suivi d'une cadence très-aiguë, et la suivant toujours avec une célérité de mouvement et une

·nes de Puck, d'Ariel et de tous
hakespeare, lorsque nouvelle-
fleurs et encore humides de ro-
des chants que les hommes n'ont
s. Je devois cette illusion à un
te.

lus ordinaire du *pismé* illyrien a
pport avec celui de notre vers de
Quoique la césure soit généra-

dans le vers, forme très-antique qui donne de la monotonie, mais de la solennité à l'expression, surtout quand le chant s'y approprie heureusement, ce qui arrive presque toujours à cause de la simplicité des motifs. La musique imitative des pays civilisés est nécessairement variée, comme les idées qu'elle représente. Celle des peuples simples est extrêmement bornée dans ses moyens; les musiciens primitifs ne connoissoient peut-être pas l'harmonie, ou la faisoit consister tout au plus dans un accompagnement composé de deux sons alternatifs, comme celui qu'on tire de la corde unique de la *guzla*, et qui ne sert qu'à soutenir la voix et à régler la mesure. C'est une observation assez curieuse pour la philosophie diagnostique que ce rapprochement de la corruption progressive des nations avec l'amélioration de leurs arts, et spécialement de leur musique; et il paroît qu'elle n'a pas échappé aux anciens législateurs. Platon lui-même, dont l'âme sensible et délicate devoit être portée à saisir toutes les impressions agréables, et qui jouissoit si vivement du concert idéal des sphères célestes, imposoit cependant de justes bornes aux raffinemens qui commençoient à s'introduire de son temps dans la musique, et ne l'admettoit pas dans sa république sans de sévères restrictions. On se rappelle le

monies. Quant au chant pri-
il existe encore, comme je l'ai
es montagnes du globe, où le
le société s'est nécessairement
e sans changement ; de manière
s Alpes répètent probablement
mêmes airs que dans les temps
lu monde. Le *ranz* des bergers
onotone à refrains aigus et à
trastées comme les *pismés* de

remarqué que les échos lui rendoient ce cri dans différens tons, et il est devenu musicien en imitant la nature.

Le poète illyrien ne s'est pas soumis à l'esclavage de la rime ; mais presque tous ses mots, terminés par des vocales sonores, prêtent infiniment à l'harmonie. Il a d'ailleurs deux procédés qui favorisent singulièrement le nombre, et qui consistent dans l'opposition où le balancement de la phrase poétique, et dans la répétition contrastée de l'expression. Les *pismés* dont je donnerai des fragmens dans les prochains numéros fourniront plus d'un exemple de ces ingénieux artifices qui sont très-multipliés dans les littératures naissantes, et beaucoup trop multipliés dans les littératures en décadence. Le plus grand défaut d'un poète qui a perdu de vue la nature, c'est la prétention de lui ressembler.

teindre, au gré des connois-
la naïve sublimité du modèle.
le poète esclavon prenne son
ûtres de l'épopée, ce qui peut
on existence à peine constatée
nommée à vingt lieues du pays
endres, et je n'ai jamais entendu
es émules dans tout le reste de
lant ces bardes obscurs, dont le
fait ignoré de l'avenir, font le

nalité des mœurs et des inspirations. Cette singularité dans la destinée littéraire des nations vaudroit la peine d'être approfondie.

J'ai dit que l'opposition de la phrase poétique et la répétition contrastée de l'expression ou de la figure, étoient un des artifices les plus communs du poète illyrien, et l'on peut en conclure qu'il n'y a rien qui ressemble mieux à l'enfance d'un art que sa décadence. Je ne vois que cette différence entre le poète primitif et celui des littératures très-raffinées, que l'un obéit à l'impulsion d'une sensibilité naturelle et pour ainsi dire enfantine qui s'amuse du choc des idées et des images, et que l'autre, fatigué de l'éternelle beauté des sentimens simples, les tourmente pour les renouveler. Il seroit peut-être hardi, mais il seroit vrai de dire que le bon sens est l'âge adulte des arts.

Le premier *Pismé* que je me propose de faire connoître à mes lecteurs est intitulé : *Xalostna Piesanza Plemenite Asan aghinise*, « chanson plaintive sur la noble épouse d'*Asan-Aga* ». Je traduis en pentamètres blancs le petit nombre de vers que je trouve à propos d'en traduire pour donner une idée du reste, quoique les vers blancs soient en général d'un fort mauvais genre de versification, mais parce que je ne connois point dans ma langue de rhythme plus analogue à celui que j'essaie de représenter :

odernes dont je parlois tout à
iroit eu assez d'esprit pour se
l n'étoit pas né dans des cir-
orce de génie on pouvoit se

san est très-simple et très-tou-
lessé à la guerre, et il est visité
r sa mère et par sa sœur. Sa
accompagné celles-ci par res-
ntume qui peut nous paroitre

chef sans y être appelées. Cette simple circonstance transporte déjà l'auditeur au temps des mœurs primitives; elle lui rappelle Esther tremblante au pied du trône d'Assuérus, dont aucun mortel n'ose tenter l'accès, et attendant que le roi daigne la frapper, en signe de grâce, d'un coup de son sceptre d'or.

Asan cependant, moins satisfait de la chaste retenue de son épouse qu'affligé de l'insensibilité apparente qu'elle témoigne, lui adresse la formule ordinaire de répudiation :

> Ne m'attends plus ni dans ma maison blanche,
> Ni dans ma cour, ni parmi mes parens ;

et il l'abandonne à ses regrets. La peinture du désespoir de cette infortunée est pleine de naturel et de force; elle présente même quelques traits qui s'élèvent jusqu'au sublime. Un jour, par exemple, le bruit d'un char se fait entendre au-devant de la maison du guerrier; la femme d'Asan, qui croit que son mari est de retour, cherche à lui cacher son visage; elle court dans les degrés de la tour pour en gagner le sommet ; et ses filles, effrayées de l'excès de sa douleur, la poursuivent en criant :

> Vas, ne fuis point; ce n'est pas notre père!

Voilà un de ces rapprochemens qui constituent véritablement le poète, parce que l'effet n'en ré-

ıu l'appelle et la retient.

t l'arracher pour la reconduire
ale.

ɔtase, qui est aussi bonne que
me en avoit fourni les règles,
ue la main de la femme d'Asan
r un grand nombre de préten-
en vain à l'honneur de deve-
prête en

à sa déférence une condition admirablement sentie, et telle que Virgile et Racine n'en auroient pas dédaigné l'idée, si elle s'étoit présentée à eux dans quelque circonstance analogue : Ecris au juge d'*Imoski*, dit-elle à son frère, fais-lui parvenir ma prière :

Lorsqu'il viendra me chercher pour épouse,
Accompagné du peuple et des seigneurs,
Qu'il souffre au moins que je reste voilée,
Pour qu'en passant sous la maison d'Asan,
Je me déguise aux yeux de ma famille
Qui me demande, et qui n'a plus de mère.

Ce voile ne la cache pas au cœur de ses enfans; ils volent à elle, ils l'entourent, ils l'entraînent; elle cède au bonheur de les revoir et de leur partager des présens :

A ses deux fils des cothurnes dorés,
A leurs deux sœurs des voiles ondoyans,
Au plus petit qui dort dans le berceau,
Sans l'éveiller, une petite robe.

Il seroit fort inutile d'insister sur de pareilles beautés pour ceux qui sont organisés de manière à les sentir, et beaucoup plus inutile d'y insister pour ceux qui ne les sentent pas. Je puis me tromper, mais je trouve que ces derniers traits ont un air de famille avec le fameux vers d'Andromaque :

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Asan

ıemcuɪs ...

.c la nature. La douleur poé-
ɔit souvent déchirante, quoi-
, grave et presque immobile
ɔé. Quand l'Hercule d'Eschyle
l se voile et se couche sur la
ı déclameroit. Maintenant, les
: plaignent de n'avoir plus de
.blient qu'elles n'ont plus d'or-
ıcontroit encore par hasard un
... celui d'Homère, il lui

uns ont créé avec plus ou moins de bonheur des genres dans lesquels ils sont devenus classiques à leur tour; les autres ont modifié les règles reçues avec une hardiesse si heureuse qu'on a oublié qu'ils différoient en tout des classiques, et qu'ils ne pouvoient jamais le devenir. Mais, comme dans toutes les jouissances de l'esprit, il n'y en a point qui approche autant de l'admiration que l'étonnement, ils ont produit tout l'effet que le talent le plus élevé auroit pu attendre de ses efforts, et ils y sont parvenus souvent, car il ne faut rien dissimuler, en mettant un prodige à la place d'une beauté. On entendra très-bien cette distinction, si on veut se rendre compte de ce sentiment du beau qui est inné dans tous les hommes bien organisés, et qui n'a rien de commun avec la surprise que produisent les combinaisons extraordinaires. On croit voir ce qu'on a pensé, entendre ce qu'on auroit dit, éprouver ce que tout le monde peut sentir. Voilà l'effet d'une scène de Racine, d'une page de Fénélon, d'un air de Sacchini. Pour le prestige des écoles modernes, il résulte d'une sensation toute différente. On admire cela parce que l'on ne conçoit pas qu'on l'ait trouvé, et je me trompe fort si ce n'est pas là le signe de l'oubli du beau et de la décadence des arts. Tout ce fracas de situations fausses et de passions exagérées

ant pas cela qu'on me conteste,
. le droit de déduire ces consé-
rage que j'emprunte à la littéra-
ui les amène bien ou mal ; mais
n poëme qui offrît les beautés
y réunir les défauts choquans ,
ie, la froide enluminure de la
ode ; et ce n'est pas ma faute si
es contemporains , m'ont forcé
sauvages. Je ne demande-

Traité du choix des Livres ; par M. GABRIEL PEIGNOT.

LE choix des livres est devenu l'objet d'une science très-importante : il est facile d'en sentir la raison. On a calculé ou supposé par approximation que le nombre des livres que l'imprimerie a produits depuis son invention, s'élèveroit à trois milliards deux cent soixante dix-sept millions sept cent soixante quatre mille volumes, en admettant que chaque ouvrage a été tiré à trois cents exemplaires pour terme moyen, et que tous les exemplaires existent. D'après cette hypothèse, et en donnant à chaque volume un pouce d'épaisseur seulement, il faudroit, pour les ranger côte à côte sur la même ligne, un espace de dix-huit mille deux cent sept lieues, qui fait un peu plus du double de la circonférence de la terre. En comptant trois pouces par exemplaire pour l'Écriture-Sainte, elle occuperoit à elle seule une ligne de sept cent cinquante lieues, et cinquante lieues de plus en y ajoutant l'Imitation de Jésus-Christ. Mais comme on n'a ordinairement qu'un exemplaire d'un livre, ce qui réduit cette appréciation à sa trois centième partie, il est probable qu'on pourroit ranger tous les livres qui ont été publiés pendant ces quatre derniers siècles sur un rayon de soixante et une lieues de

ie de la littérature ou de l'his-
t, à qui nous devons le nou-
rends compte, à publié lui-
fort bon répertoire de biblio-
nre; mais ces bibliothèques
si des bibliothèques choisies;
èque spéciale complète, quel
, seroit encore une espèce de
le bibliographe le plus instruit
n auroit beaucoup de peine à

cœur et de l'esprit de son propriétaire. Il n'y a personne au monde qui soit exclusivement médecin, jurisconsulte ou naturaliste; personne qui prenne un plaisir exclusif à la lecture des romans, des fables ou des comédies. Les bibliothèques spéciales sont donc fort intéressantes et fort précieuses comme monumens littéraires, mais elles me paroissent fort insuffisantes pour le bonheur; et les livres entrent pour quelque chose, il faut l'avouer, dans le bonheur des hommes raisonnables qui ont vu le monde, et qui l'estiment à sa valeur. Il faut donc en revenir aux bibliothèques choisies. Il y a même long-temps qu'on le pense, puisque l'ouvrage de M. Peignot a été précédé de vingt autres qui ne l'ont pas rendu inutile. Je ne citerai parmi les auteurs qui se sont occupés de ce choix depuis l'invention de l'imprimerie que la Mothe le Vayer; et il mérite bien cette distinction, car c'étoit presque un athée. On trouve dans le premier volume de ses ouvrages (Paris, 1654, in-fol., p. 452), un opuscule très-mince sous tous les rapports, intitulé : *Des Moyens de dresser une Bibliothèque de cent volumes seulement.* On ne sera pas peu étonné qu'il y ait admis la Bible, et il ne s'en aviseroit plus aujourd'hui sans s'attirer de la part de ses confrères un brevet d'ignorance et de barbarie. La philosophie a singulièrement perfectionné le goût!

soit qu'on pourroit sup-
bliothèques avec quelques
se de copier, s'en tenoit à
ix. Il y ajoutoit seulement
Guy-Patin écrit, dans son
sque et moitié burlesque,
composent une bibliothè-
vec Plutarque et Sénèque
bons livres y sera, père et
Selon Themiseul de Saint-
ouvrages

toutes les choses qui ont été écrites depuis le commencement du monde ne l'avoient été qu'une fois, elles tiendroient facilement dans neuf ou dix volumes in-folio. S'il y comprenoit les absurdités et les mensonges, dix volumes, ce n'est guère; mais il est à remarquer qu'il n'a presque pas vécu dans le dix-huitième siècle. Enfin, malgré le proverbe latin, *Timeo hominem unius libri*, une multitude de grands personnages ont manifesté hautement leur prédilection pour certain livre ou pour certain auteur, à l'exclusion absolue de tous les autres. Les ouvrages qui ont mérité cette préférence extraordinaire ou plutôt cette exception, ne sont pas très-nombreux. Après la Bible et l'Imitation de Jésus-Christ, je n'en vois point qui aient obtenu autant d'illustres suffrages que ceux du bon Plutarque. Viennent ensuite Homère, Xénophon, Tacite, les Provinciales, les Essais de Montaigne, Charron, Rabelais, et Don Quichotte. Jacques Douglas, savant anglois, a publié en 1739, un catalogue de 450 articles, dans lequel il ne se trouvoit qu'un seul auteur. C'étoit Horace. Trente-six ans après, la bibliothèque du comte de Solmes en contenoit huit cents éditions différentes. Quoiqu'il y ait de la manie dans ce genre de prédilection poussé à cet excès, il n'est pas du moins impossible de le justifier jusqu'à un cer-

et Ptolémée. Ba
les livres connus que des rea
, et qui pensoit qu'on pourroit sup
toutes les bibliothèques avec quelqu
es qu'on ne cesse de copier, s'en tenoit
ès au même choix. Il y ajoutoit seulem
ote et Euclide. Guy-Patin écrit, dans
moitié pédantesque et moitié burles
Pline et Aristote composent une bibli
et qu'avec Plutarque et Sé
livres y sera,]

toutes les choses qui ont été écrites depuis le commencement du monde ne l'avoient été qu'une fois, elles tiendroient facilement dans neuf ou dix volumes in-folio. S'il y comprenoit les absurdités et les mensonges, dix volumes, ce n'est guère; mais il est à remarquer qu'il n'a presque pas vécu dans le dix-huitième siècle. Enfin, malgré le proverbe latin, *Timeo hominem unius libri*, une multitude de grands personnages ont manifesté hautement leur prédilection pour certain livre ou pour certain auteur, à l'exclusion absolue de tous les autres. Les ouvrages qui ont mérité cette préférence extraordinaire ou plutôt cette exception, ne sont pas très-nombreux. Après la Bible et l'Imitation de Jésus-Christ, je n'en vois point qui aient obtenu autant d'illustres suffrages que ceux du bon Plutarque. Viennent ensuite Homère, Xénophon, Tacite, les Provinciales, les Essais de Montaigne, Charron, Rabelais, et Don Quichotte. Jacques Douglas, savant anglois, a publié en 1739, un catalogue de 450 articles, dans lequel il ne se trouvoit qu'un seul auteur. C'étoit Horace. Trente-six ans après, la bibliothèque du comte de Solmes en contenoit huit cents éditions différentes. Quoiqu'il y ait de la manie dans ce genre de prédilection poussé à cet excès, il n'est pas du moins impossible de le justifier jusqu'à un cer-

Dorat trouvoit la cent
l'Ausonne si merveilleuse,
cider à la regarder comme
ire mortelle : il aima mieux
able que de la laisser à un
n a supposé souvent que le
ens vers ; mais c'est la seule
lui ait attribué un madrigal.
de Castro : *Qui non habet*
tunicam vendat, et emat.

gissoit de Tacite ou de Machiavel. En fait de livres, comme en toute autre chose, il ne faut donc pas disputer des goûts : les bibliothèques choisies des bibliographes ne sont pas toujours les bibliothèques choisies des bibliophiles, et il y a peut-être autant d'avis sur la manière d'en choisir une qu'il y a d'hommes capables de s'occuper de ce choix avec intelligence. Il n'y a pas deux caractères, deux genres d'esprit qui se ressemblent parfaitement; et le choix d'une bibliothèque est l'expression infaillible du caractère de l'homme qui l'a formée. En général, pour bien connoître un homme, demandez-lui quel est son livre. Le livre de Louis XVI étoit la *Direction pour la conscience d'un Roi.*

Il est vrai cependant qu'il y a dans les livres des choses d'une utilité plus générale, des choses qui sont du moins plus nécessaires à tout le monde dans certaines situations où tout le monde se trouve à son tour. On a remarqué, par exemple, qu'il n'y avoit point d'état de la vie, depuis la plus haute prospérité jusqu'au dernier degré de l'abaissement et de la détresse, auquel ne s'appropriât quelques passages de la Sainte-Ecriture. Il seroit peut-être aisé de réunir dans un seul volume, dont on ne se lasseroit jamais, parce qu'on ne cesseroit pas d'y découvrir de nouvelles ressources et de nouvelles espérances,

nnion que nous en avons,
Massillon, quelques fables
centième partie des maximes
, et la moitié des Pensées de
que, parmi les circonstances
rs des livres n'est cependant
sant, il s'en trouve jamais de
aires que celui-ci eût besoin
intenant qu'une spéculation
es éditions souvent difformes

s'effectue jamais. Le goût du public s'est prononcé: ce qu'il demande, ce sont les facéties licencieuses de Voltaire, ce sont les paradoxes extravagans de Rousseau; car il se soucie peu de ce qu'ils ont fait de bien et de véritablement classique. Ce sont, qui l'auroit cru! les fadeurs érotiques de Dorat dont la réimpression nous menace : il faut obéir au siècle.

Le long titre de l'ouvrage de M. Peignot, promet beaucoup plus de notions que son sujet n'en comportoit nécessairement, et selon l'usage de cet estimable et laborieux écrivain, il ne promet pas, à beaucoup près, tout ce que son livre donne. Il me reste à jeter un coup-d'œil sur son Mémorial bibliographique, et particulièrement sur ce qui est relatif au choix des éditions, à l'arrangement des livres et à leur conservation.

ıe le choix de M. Peignot
n fait comme on pouvoit
appeler que, si je ne suis
ı sur tous les détails, j'ai
nnoître qu'il étoit presque
ût. Au reste, je m'attache-
dans ce choix à ce qui con-
us le rapport de la correc-
fidélité des traductions, et
tion matérielle, parce que

même paragraphe que celle du texte de Beauzée. Puisqu'il s'agit d'une bibliothèque choisie, il me semble qu'il falloit s'en tenir à un seul texte; car il n'y en a jamais qu'un bon, et ce n'est certainement pas celui de Valart qu'on pourra jamais choisir; ce texte, chargé de leçons nouvelles sans aucune autorité, ne jouissant d'aucun crédit. Il en est de même de son édition d'*Horace*, qui ne méritoit pas en vérité d'être citée de préférence aux éditions de Jean Bond, de Baxter et de Mitscherlich. A quel avantage l'édition des *Pensées de Pascal* (Londres, 1776, in-8.°) doit-elle une mention particulière? Les notes de Voltaire, dont elle a été si mal à propos *enrichie* par Condorcet, ne sont cependant pas une recommandation; car Voltaire n'a rien écrit, on en convient, de plus mauvais esprit, de plus mauvais style et de plus mauvaise foi. Quiconque attache du prix aux *Pensées de Pascal*, se garderoit bien de les lire dans ce pamphlet; et quiconque désire qu'elles soient solidement réfutées, si faire se peut, attendra que Pascal ait trouvé un adversaire plus fort en raisonnement. Il falloit observer, sur les diverses éditions de Molière, qu'il n'en a pas paru en France où le texte du *Festin de Pierre* soit conforme à la première représentation. L'édition unique qui fait partie du Recueil, composé par Westein en

Schiller ; qu'elle ne contient par
une très-foible partie de son théâ-
chercheroit inutilement le plus
titres littéraires, l'admirable ou
tragédie des *Voleurs*. M. de la
nne, pour raison de sa réticence,
e est très-connue en France par
il en a faite, sous le nom de *Ro-*
Brigands. Il est vrai que cette
-connue en France, mais il est
de l'original.

sirer le Schiller françois, depuis long-temps promis à notre littérature par M. Delatouche.

Je vois avec plaisir Clotilde de Surville ; nombre des poètes qui doivent entrer dans une bibliothèque choisie ; mais je ne sais par quelle raison elle y seroit placée, dans l'ordre chronologique, avant Malherbe. Tout le monde sait maintenant que ses ouvrages ont été composés de notre temps, et cette opinion, parfaitement établie par M. de Roujoux, dans son estimable *Essai sur l'Origine et les Progrès des Sciences et des Arts*, ne sera plus contestée ; les bibliographes n'ont donc pas le droit de consacrer dans leurs systèmes l'innocente supercherie de M. de Surville. Clotilde est un poète ingénieusement créé pour l'imagination, mais qui ne peut pas être reconnu par l'histoire. Il est assez extraordinaire au reste, sinon de trouver Clotilde de Surville dans une bibliothèque choisie, du moins de n'y pas trouver près d'elle nos anciens poètes françois, qui ont des droits non moins fondés et certainement plus authentiques. On conçoit difficilement une bibliothèque françoise, je ne dis pas sans Racan, qui a cependant des pièces inestimables, mais sans Regnier et sans Marot. Comme Rabelais et Voiture y manquent aussi, ce choix de livres ne renfermeroit pas un seul livre écrit dans notre langue qui fût

du

scrutiner ; qu'elle ne contient par
ne très-foible partie de son théâ-
chercheroit inutilement le plus
titres littéraires, l'admirable ou
agédie des *Voleurs*. M. de la
ne, pour raison de sa réticence,
est très-connue en France par
en a faite, sous le nom de *Ro-*
Brigands. Il est vrai que cette
s-connue en France, mais il est
de l'original.

sirer le Schiller françois, depuis long-temps promis à notre littérature par M. Delatouche.

Je vois avec plaisir Clotilde de Surville au nombre des poètes qui doivent entrer dans une bibliothèque choisie; mais je ne sais par quelle raison elle y seroit placée, dans l'ordre chronologique, avant Malherbe. Tout le monde sait maintenant que ses ouvrages ont été composés de notre temps, et cette opinion, parfaitement établie par M. de Roujoux, dans son estimable *Essai sur l'Origine et les Progrès des Sciences et des Arts*, ne sera plus contestée; les bibliographes n'ont donc pas le droit de consacrer dans leurs systèmes l'innocente supercherie de M. de Surville. Clotilde est un poète ingénieusement créé pour l'imagination, mais qui ne peut pas être reconnu par l'histoire. Il est assez extraordinaire au reste, sinon de trouver Clotilde de Surville dans une bibliothèque choisie, du moins de n'y pas trouver près d'elle nos anciens poètes françois, qui ont des droits non moins fondés et certainement plus authentiques. On conçoit difficilement une bibliothèque françoise, je ne dis pas sans Racan, qui a cependant des pièces inestimables, mais sans Regnier et sans Marot. Comme Rabelais et Voiture y manquent aussi, ce choix de livres ne renfermeroit pas un seul livre écrit dans notre langue qui fût

du

: sait pas l'espagnol, qu'il ne
antes dans la contre-épreuve
: Florian. Il est peut-être fà-
traductions de Quinte-Curce,
Beauzée, si bien placées dans
dépens de celle de Vaugelas,
ns une petite note, et qui n'en
nne pour être plus ancienne
ni. Je voudrois bien qu'il me
[illegible] autant du Tacite d'Amelot

comment M. Peignot a pu omettre, dans le catalogue arbitraire d'une bibliothèque peu nombreuse à la vérité, mais composée probablement des livres les plus essentiels en tout genre, les *Aphorismes* d'Hippocrate, et quelques-uns de ses principaux traités, le *Corpus Juris Civilis*, qu'on a appelé la raison écrite, et les meilleurs ouvrages qui aient paru sur la plus importante des sciences humaines, celle des langues. On a dit que le dictionnaire d'une nation étoit le premier de ses livres. Ce seroit faire beaucoup trop d'honneur au Dictionnaire de l'Académie que de lui donner ce rang parmi les nôtres; mais il ne falloit négliger ni la belle Logique de Port-Royal, ni les excellentes Méthodes de Lancelot.

Les Italiens doivent au savant M. Gamba une Bibliographie très-instructive et très-curieuse qui ne comprend que les auteurs nommés *Testi*, c'est-à-dire ceux-là seulement qui peuvent être considérés comme autorités de la langue, et qui ont été consultés comme tels par les compilateurs du fameux Dictionnaire de la Crusca. Cet ouvrage de M. Gamba est donc une véritable bibliothèque choisie, formée avec le plus grand soin des éditions les plus exactes et les plus belles des classiques nationaux. C'est un ouvrage pareil qui manque à notre littérature, et que M. Peignot est fort capable de lui donner. Cet ouvrage seroit

ntes dans la contre-épreuve
Florian. Il est peut-être fâ-
aductions de Quinte-Curce,
eauzée, si bien placées dans
épens de celle de Vaugelas,
une petite note, et qui n'en
e pour être plus ancienne
Je voudrois bien qu'il me
autant du Tacite d'Amelot
i étoit une des lectures

comment M. Peignot a pu omettre, dans le catalogue arbitraire d'une bibliothèque peu nombreuse à la vérité, mais composée probablement des livres les plus essentiels en tout genre, les *Aphorismes* d'Hippocrate, et quelques-uns de ses principaux traités, le *Corpus Juris Civilis*, qu'on a appelé la raison écrite, et les meilleurs ouvrages qui aient paru sur la plus importante des sciences humaines, celle des langues. On a dit que le dictionnaire d'une nation étoit le premier de ses livres. Ce seroit faire beaucoup trop d'honneur au Dictionnaire de l'Académie que de lui donner ce rang parmi les nôtres; mais il ne falloit négliger ni la belle Logique de Port-Royal, ni les excellentes Méthodes de Lancelot.

Les Italiens doivent au savant M. Gamba une Bibliographie très-instructive et très-curieuse qui ne comprend que les auteurs nommés *Testi*, c'est-à-dire ceux-là seulement qui peuvent être considérés comme autorités de la langue, et qui ont été consultés comme tels par les compilateurs du fameux Dictionnaire de la Crusca. Cet ouvrage de M. Gamba est donc une véritable bibliothèque choisie, formée avec le plus grand soin des éditions les plus exactes et les plus belles des classiques nationaux. C'est un ouvrage pareil qui manque à notre littérature, et que M. Peignot est fort capable de lui donner. Cet ouvrage seroit

e converti en règle ? etc., etc.
universel des classiques de
, avec l'indication des édi-
oit pour le texte, soit pour
s meilleurs scholiastes et des
tions, ce seroit sans contredit
nment que la bibliographie
érature.
aphes n'ont pas pris jusqu'ici

les Brindley, les Foulis, les Baskerville, etc. Les classiques françois ont paru en différens formats, et de l'exécution la plus parfaite, chez M. Didot, dont les éditions sont connues d'ailleurs pour n'être pas moins correctes qu'élégantes. Une collection des Aldes réuniroit presque tous les classiques grecs, latins et italiens. Enfin la collection des Elzevirs, qui est si recherchée maintenant, et qui n'est cependant pas au-dessus de la portée des fortunes médiocres, surtout si on en rejette une foule de livres très-insignifians et très-coûteux dont le caprice des amateurs l'a nouvellement surchargée; cette collection dis-je, embrasse les classiques latins, italiens et françois, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, à un très-petit nombre d'exceptions près. Il n'y auroit guère à ajouter pour les anciens que l'Homère de Westein, les tragiques et les lyriques grecs d'Henri Etienne, le Plutarque de Vascosan, et les philosophes de Dacier et Grou, avec le Diogène Laërce de 1758; pour les modernes que les chefs-d'œuvre de Fénélon, de Bossuet, de Massillon, de Bourdaloue, de Mascaron, de Fléchier, et les Lettres de madame de Sévigné. Ce qui a été fait depuis n'est pas de beaucoup aussi désirable. Le dix-huitième siècle, riche en faits et en observations, a eu la plus grande facilité possible pour fonder des méthodes utiles, et pour

e Charles Bonnet et de J.-J.
-d'œuvre dramatiques et la
e, un choix de ses poésies,
IV et la Vie de Charles XII,
Géorgiques de Delille. On
ut pas être ici question des

Continuation.

Je m'étois proposé de passer sous silence cette dernière division de l'ouvrage de M. Peignot, qui est relative à l'établissement matériel des bibliothèques, à la conservation et à l'entretien des livres, parce qu'elle me paroissoit trop technique pour intéresser. Comme le nombre des amateurs s'est considérablement accru depuis quelque temps (en raison proportionnelle de la décadence des lettres, ce qui est assez remarquable); comme les notions que M. Peignot lui-même a données sur ce sujet laissent encore un ouvrage exprès à désirer; comme enfin la littérature s'enrichit d'une si petite quantité de productions nouvelles, qu'il y a de la place de reste dans les journaux pour celles qui méritent d'être distinguées, j'ai été blâmé de cette réticence par quelques-unes des personnes qui me font l'honneur de me lire, et qui ne pensent pas qu'il soit permis de négliger tout-à-fait des détails souvent arides à la vérité, mais que l'histoire bibliographique et la philologie réclameront un jour avec empressement. Je n'ai pas hésité à répondre à leur demande, ou plutôt je me suis félicité qu'elle pût me servir de prétexte; elle me ramène sur des objets que j'aime, et dont j'ai trop rarement à mon gré occasion de parler. Il me reste donc à

cadence des romains de Montes-
douzaine de volumes dans les ou-
uffon, de Charles Bonnet et de J.-J.
es chefs-d'œuvre dramatiques et la
e Voltaire, un choix de ses poésies,
Louis XIV et la Vie de Charles XII,
tion des *Géorgiques* de Delille. On
l ne peut pas être ici question de

Continuation.

Je m'étois proposé de passer sous silence cette dernière division de l'ouvrage de M. Peignot, qui est relative à l'établissement matériel des bibliothèques, à la conservation et à l'entretien des livres, parce qu'elle me paroissoit trop technique pour intéresser. Comme le nombre des amateurs s'est considérablement accru depuis quelque temps (en raison proportionnelle de la décadence des lettres, ce qui est assez remarquable); comme les notions que M. Peignot lui-même a données sur ce sujet laissent encore un ouvrage exprès à désirer; comme enfin la littérature s'enrichit d'une si petite quantité de productions nouvelles, qu'il y a de la place de reste dans les journaux pour celles qui méritent d'être distinguées, j'ai été blâmé de cette réticence par quelques-unes des personnes qui me font l'honneur de me lire, et qui ne pensent pas qu'il soit permis de négliger tout-à-fait des détails souvent arides à la vérité, mais que l'histoire bibliographique et la philologie réclameront un jour avec empressement. Je n'ai pas hésité à répondre à leur demande, ou plutôt je me suis félicité qu'elle pût me servir de prétexte; elle me ramène sur des objets que j'aime, et dont j'ai trop rarement à mon gré occasion de parler. Il me reste donc à

Nous avons été accoutumés à
convulsions; et qu'est-ce, au
onvulsions sur lesquelles tant
blasés, que les vicissitudes du
eries innocentes de la mode? Si
it toutefois encore à quelques
tes et sensibles, gardons-nous
avir; leur bonheur et celui des
intéressé.
hose à considérer dans une bi-
je n'en parle plus

rent. Il est à souhaiter qu'elle reçoive le soleil levant, et que la construction de la pièce où elle est placée la défende de ces petits quadrupèdes,

Qui les livres rongeans
Se font savans jusques aux dents.

Elle n'a point d'ennemis plus dangereux après les emprunteurs, disent les mauvais plaisans. Nous n'avons plus heureusement à craindre les novateurs à la manière d'Omar, et les philosophes à la manière de la révolution, qui ne vouloient pas plus de littérature que de religion et de monarchie. Consignons ici un fait qui est mémorable dans l'histoire de la bibliographie, et que je n'ai vu cité nulle part depuis qu'il s'agit de reconnoître, au moins pour l'acquit des bienséances, les choses honorables et généreuses. Deux amateurs distingués osèrent réclamer en 1793, et non sans péril, on peut le croire, contre la mutilation des livres, contre la dégradation des gravures historiques et des reliûres armoiriées, et contribuèrent ainsi à sauver des trésors irréparables parmi ceux qui étoient dévolus aux lumières.... des bûchers. C'étoient MM. Chardin et Renouard.

On est assez d'accord sur la forme la plus convenable d'une bibliothèque et sur les préparations qui peuvent en augmenter la commodité. Quant

r'à quel point l'exemple d'un
converti en règle ? etc., etc.
universel des classiques de
avec l'indication des édi-
it pour le texte, soit pour
s meilleurs scholiastes et des
ions, ce seroit sans contredit
ument que la bibliographie
érature.
anhes n'ont pas pris jusqu'ici

les Brindley, les Foulis, les Baskerville, etc. Les classiques françois ont paru en différens formats, et de l'exécution la plus parfaite, chez M. Didot, dont les éditions sont connues d'ailleurs pour n'être pas moins correctes qu'élégantes. Une collection des Aldes réuniroit presque tous les classiques grecs, latins et italiens. Enfin la collection des Elzevirs, qui est si recherchée maintenant, et qui n'est cependant pas au-dessus de la portée des fortunes médiocres, surtout si on en rejette une foule de livres très-insignifians et très-coûteux dont le caprice des amateurs l'a nouvellement surchargée; cette collection dis-je, embrasse les classiques latins, italiens et françois, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, à un très-petit nombre d'exceptions près. Il n'y auroit guère à ajouter pour les anciens que l'Homère de Westein, les tragiques et les lyriques grecs d'Henri Etienne, le Plutarque de Vascosan, et les philosophes de Dacier et Grou, avec le Diogène Laërce de 1758; pour les modernes que les chefs-d'œuvre de Fénélon, de Bossuet, de Massillon, de Bourdaloue, de Mascaron, de Fléchier, et les Lettres de madame de Sévigné. Ce qui a été fait depuis n'est pas de beaucoup aussi désirable. Le dix-huitième siècle, riche en faits et en observations, a eu la plus grande facilité possible pour fonder des méthodes utiles, et pour

: de volumes dans les ou-
: Charles Bonnet et de J.-J.
-d'œuvre dramatiques et la
re, un choix de ses poésies,
IV et la Vie de Charles XII,
; *Géorgiques* de Delille. On
ut pas être ici question des

Continuation.

Je m'étois proposé de passer sous silence cette dernière division de l'ouvrage de M. Peignot, qui est relative à l'établissement matériel des bibliothèques, à la conservation et à l'entretien des livres, parce qu'elle me paroissoit trop technique pour intéresser. Comme le nombre des amateurs s'est considérablement accru depuis quelque temps (en raison proportionnelle de la décadence des lettres, ce qui est assez remarquable); comme les notions que M. Peignot lui-même a données sur ce sujet laissent encore un ouvrage exprès à désirer; comme enfin la littérature s'enrichit d'une si petite quantité de productions nouvelles, qu'il y a de la place de reste dans les journaux pour celles qui méritent d'être distinguées, j'ai été blâmé de cette réticence par quelques-unes des personnes qui me font l'honneur de me lire, et qui ne pensent pas qu'il soit permis de négliger tout-à-fait des détails souvent arides à la vérité, mais que l'histoire bibliographique et la philologie réclameront un jour avec empressement. Je n'ai pas hésité à répondre à leur demande, ou plutôt je me suis félicité qu'elle pût me servir de prétexte; elle me ramène sur des objets que j'aime, et dont j'ai trop rarement à mon gré occasion de parler. Il me reste donc à

convulsions; et qu'est-ce, au
avulsions sur lesquelles tant
blasés, que les vicissitudes du
ries innocentes de la mode? Si
t toutefois encore à quelques
es et sensibles, gardons-nous
wir; leur bonheur et celui des
ntéressé.

hose à considérer dans une bi-
[illegible] que je n'en parle plus

rent. Il est à souhaiter qu'elle reçoive le soleil levant, et que la construction de la pièce où elle est placée la défende de ces petits quadrupèdes,

Qui les livres rongeans
Se font savans jusques aux dents.

Elle n'a point d'ennemis plus dangereux après les emprunteurs, disent les mauvais plaisans. Nous n'avons plus heureusement à craindre les novateurs à la manière d'Omar, et les philosophes à la manière de la révolution, qui ne vouloient pas plus de littérature que de religion et de monarchie. Consignons ici un fait qui est mémorable dans l'histoire de la bibliographie, et que je n'ai vu cité nulle part depuis qu'il s'agit de reconnoître, au moins pour l'acquit des bienséances, les choses honorables et généreuses. Deux amateurs distingués osèrent réclamer en 1793, et non sans péril, on peut le croire, contre la mutilation des livres, contre la dégradation des gravures historiques et des reliûres armoiriées, et contribuèrent ainsi à sauver des trésors irréparables parmi ceux qui étoient dévolus aux lumières.... des bûchers. C'étoient MM. Chardin et Renouard.

On est assez d'accord sur la forme la plus convenable d'une bibliothèque et sur les préparations qui peuvent en augmenter la commodité. Quant

pour impene…

es, à nos *ptilins* d'Europe, …

t d'eux-mêmes. Pour l'intérieur,

M. Peignot, d'avoir parmi ses

volumes reliés en cuir de Russie,

à et là quelques rognures de co

nsectes n'attaquent jamais en effet

serve son odeur. Il ne seroit pas in-

s coûteux d'en recouvrir les tablettes

… du meuble où les livres sont con-

… précaution auroit be-

… dames

cru remarquer que les autres espèces, et même celles qui vivent le plus fréquemment dans les trônes de saule et de poirier qu'il habite, n'en approchent plus dès qu'il s'y trouve. J'ai dû le bonheur de conserver mes insectes et mes livres dans des meubles très-altérés, je l'ai attribué du moins au soin que j'ai eu d'y renouveler souvent quand je l'ai pu, ce *Trichius Eremita*, qui, sans être fort commun, se rencontre en divers lieux de l'Europe, et notamment aux environs de Paris. Un moyen plus sûr encore, c'est de revoir, de feuilleter fréquemment ses livres, de les frapper avec force, de les exposer à un soleil ardent quand on le peut sans altérer l'éclat de la reliûre, ou sans crisper la matière imprimée. C'est de les lire, de les relire sans cesse :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ;

d'en faire l'usage de l'homme instruit et studieux et non pas l'étalage stérile du bibliomane. La bibliothèque des savans laborieux n'est jamais attaquée des vers. Je finirai ces préceptes de *bibliatrique* par l'indication d'un préservatif qui ne manque jamais son effet. Il consiste à circonscrire tous les mois, plus ou moins, chaque tablette d'un ou deux coups de pinceau imbibé de l'*essence vestimentale de Dupleix*, qu'on ne sauroit trop recommander à tous les propriétaires de collections, et que je ne crois pas moins digne

roquins du Le…

e, je le répète, presque nulle.
n'on introduise dans la prépa-
es plus communes, ou l'ingré-
ui lui donne ce privilége, ou
ra la même efficacité. Les ana-
ient pas dans la nature, et celui-
dès qu'on voudra le chercher, et
n'on le cherche. L'odeur vive du
d'elle-même préservatrice, et les
…des reliûres neuves

culte les ouvrages d'un auteur qu'on aime. Blâme-t-on Alexandre d'avoir renfermé les poëmes d'Homère dans la plus riche cassette de Darius? Il ne faut cependant pas trop exagérer l'importance de cet accessoire, et celle qu'il a prise dans ces derniers temps passe un peu la mesure. Des livres fort médiocres ont monté à des prix énormes à la vente de M. Maccarty, presque sans autre recommandation qu'une brillante dorure et des compartimens dessinés à la main de Boyer, de Deseuille ou de Padeloup. Le nom de Derome attaché au revers des *gardes* d'un livre, en double, en triple la valeur. Il en sera autant un jour des beaux ouvrages de M. Simier, de M. Thouvenin, de M. Bozérian, de M. Noël, de M. Courteval, qui a retrouvé le secret des jolies reliûres en vélin de Hollande; de M. Chaumont, dont les *veau-fauves* rivalisent d'élégance, de lustre et de solidité avec les maroquins.

Je ne m'étendrai pas avec M. Peignot sur tous les détails qui l'occupent dans cette dernière partie de son ouvrage, et qui ont rapport aux différentes choses qu'il est essentiel d'observer dans la reliûre des livres. Celle à laquelle on attache le plus de prix depuis long-temps, c'est la conservation des marges; et cette considération est telle aujourd'hui pour les amateurs, qu'il n'est point de livre ancien qui ne se vende plus

ce seroit bien pis encore cependant
eurs avoient l'inépuisable pro-
ns anciens, et surtout de quel-
mplissoient à eux seuls des bi-
sidérables, comme Epicure et
gène Laërce parle d'un philo-
laissé six cents volumes sur la
oiqu'il ne s'en occupât que par
raction et pour se reposer de ses
Il est vrai que ces volumes n'é-

d'un grand nombre de collections plus modernes. Quoi qu'il en soit, j'approuve fort les libraires ingénieux qui ont pris ce procédé à l'inverse, et qui sont parvenus à soumettre tous les classiques de la langue françoise, par exemple, au format d'une petite boîte in-8°. Puisque l'imagination des hommes ne tarit pas, et que les livres s'accumulent sur les livres dans un ordre de progression effrayant, il faut bien se restreindre aux bibliothèques en miniature.

Je disois, il y a un instant, que les écrivains de nos jours paroissent persuadés qu'il n'est pas besoin d'un bagage si considérable pour aller à l'immortalité, et tout doit les confirmer dans cette opinion. Il n'y a pas de semaine où ils ne voient élever de grandes réputations fondées sur de petits poëmes, et décerner de grands honneurs pour payer de petits discours. Ce seroit un véritable abus d'entasser laborieusement de solides chefs-d'œuvre qui exigent l'emploi de toutes les facultés et le sacrifice de toute la vie, quand une douzaine d'antithèses à rimes riches ou quelques périodes marquetées d'épithètes brillantes suffisent pour gagner les prôneurs, la couronne et la renommée. La postérité ne sera donc pas fort embarrassée des titres de gloire du plus grand nombre de nos contemporains, surtout s'ils lui arrivent sous la forme exiguë que je recommandois

tout-à-l'heure,

.e leurs auteurs n'étoit immor-
·idicule. Un mauvais ouvrage ne
copistes, quand l'auteur ou ses
l'en payer, et il ne restoit maté-
la littérature que ce qui étoit
:onservé. Aujourd'hui, c'est tout
ı'y a point de si méchante rapso-
isse multiplier par milliers, dé-
bonne reliure en cuir de Russie
les vers, et recommander même

ses vers dans un sens aussi absolu qu'Horace :

Monumentum exegi ære perennius.

Il faut ajouter qu'il n'y a point d'avantage qui ne soit balancé par quelque inconvénient plus ou moins grave, et qu'à défaut d'avoir connu l'imprimerie, les Latins nous laissent, dit-on, regretter six poètes comiques supérieurs à Térence. Les peuples qui nous succéderont n'auront certainement pas le même reproche à nous faire, et nous leur en transmettrons, s'il plaît à Dieu, plus de six cents qui ne valent pas Tabarin.

Ainsi, la bibliographie qui n'étoit pas une science chez les anciens, parce qu'ils la confondoient avec la critique littéraire, s'est glissée chez les modernes à la faveur de ce fatras inextricable de livres dont l'art de Guttemberg a infesté les derniers siècles. Elle n'a jamais été fort considérée en France, et à la manière dont on l'y traite, il ne paroît pas probable qu'elle le soit jamais davantage. Il ne faut, à la vérité, ni beaucoup de talent pour écrire un catalogue, ni beaucoup d'esprit d'analyse pour extraire les notices informes et tronquées dont il se compose, de tous les catalogues qui ont précédé celui-là, sans autre considération que celle du prix de la vente ; ni beaucoup d'ordre et de clarté dans le jugement pour ranger quelques milliers de noms

à ce point de nos jours, et pen-
s les sciences réduites, pour l'u-
à la science des nomenclatures,
rogrès si rapides, ce n'est pas tou-
manque d'amateurs qui en font
ni de compilateurs qui en font leur
peut-être même à cause de leur
ar il n'y a rien qui s'oppose plus
au perfectionnement de toutes
[illegible] succès. Je ne doute pas

qui ne vivront que dans ces compilations de titres aujourd'hui si dédaignées ; la mémoire sera dès-lors le mérite essentiel d'un homme lettré, et l'on aura de l'esprit par ordre alphabétique. C'est déjà la science et l'esprit de bien des gens.

Il n'y auroit qu'une manière sûre de simplifier ce chaos bibliographique qui s'obscurcit de jour en jour, et qui s'obscurcira dans la même proportion de siècle en siècle. Ce seroit de le réduire à ses plus simples élémens qui ne s'augmenteront jamais beaucoup, c'est à dire à l'énumération méthodique et raisonnée de tous les livres excellens et classiques en chaque faculté. C'est ce qu'a fait en Italie, d'une manière fort ingénieuse, le savant M. Gamba, qui a borné la bibliographie de sa nation à l'histoire spéciale des éditions de tous les écrivains distingués qui ont fourni des exemples et des autorités à l'Académie de la *Crusca* pour la composition de son Dictionnaire (1). Il n'y a personne, en effet, qui ne soit bien aise de connoître les classiques de sa nation et d'en distinguer les éditions les plus correctes ; c'est le goût d'un bibliophile instruit, d'un amateur délicat, tandis que la fantaisie de l'homme entêté de livres rares, de *grands papiers*, de ma-

(1) *Serie dell' edizioni de testi di lingua italiana, da Bartolomeo Gamba. Milano*, 1812, 2 vol. in-16.

ıtreprise, le talent plus rare en-
ɔr agréablement les choses les
ɔles d'être ornées, et qui seroient
'élever à notre langue un monu-
éclame. Ils auroient même en cela
ɔa un avantage qui tourneroit à
ur esprit. C'est que le bibliographe
é sa nomenclature d'auteurs toute
ictionnaire de la Crusca, et que

mais, si l'on n'appuie la définition et les acceptions diverses d'autant d'autorités classiques. Je déclare au reste, pour l'acquit de ma conscience littéraire, que je m'en rapporte aveuglément sur ce point à la société célèbre qui s'est constituée tout exprès pour faire un bon dictionnaire de la langue françoise, et qui s'en occupe avec plus de patience que de bonheur depuis cent cinquante ans au moins. Cela n'empêche pas qu'elle ne puisse y parvenir un jour. Quand on a l'immortalité pour devise et l'éternité devant soi, on peut bien prendre son temps. D'ailleurs l'Académie s'étoit taillé beaucoup d'autre besogne, et pendant soixante ans elle a produit des chefs-d'œuvre inimitables qui l'ont distraite, sans inconvénient pour nous, de sa vocation principale; mais elle commence à avoir de beaux loisirs.

La science bibliographique est liée d'une manière si intime aux autres sciences d'érudition, que je me suis laissé écarter de mon but; non sans dessein d'y revenir dans un autre article, que le *Manuel* de M. Brunet mérite d'ailleurs bien exclusivement. Cependant, comme les anxiétés d'une vie précaire m'ont accoutumé à me défier du lendemain pour moi et pour les autres, je ne veux pas laisser mon jugement suspendu à la fin de ce long préambule, dans une réticence

Continuation.

J'AI fini mon premier article sur le *Manuel du libraire* en rendant justice à l'exactitude de cet excellent ouvrage, et j'ai eu occasion de m'assurer, par un examen plus approfondi, qu'il méritoit cet éloge presque sans restriction. Il est très-peu de dictionnaires dont on puisse en dire autant, même parmi ceux qui ont pour objet des matières plus positives que le choix des livres et le caprice des amateurs; mais il en est peu sans doute qui aient coûté des soins plus attentifs, et qui aient été rédigés plus consciencieusement sur des matériaux plus nombreux et plus sûrs. M. Brunet s'occupe depuis longtemps de bibliographie par état et par goût; il joint à cette connoissance des connoissances classiques très-précieuses qui l'éclairent, et qui lui donnent une utilité plus réelle que celle qu'on lui attribue généralement. Il a été précédé par une foule de savans qui lui ont ouvert la route, et qui ont recueilli pour lui les matériaux dont il fait un si bon usage. Le dictionnaire de Cailleau même peut être considéré comme une première édition du sien, puisqu'il se l'est approprié en y faisant des corrections nombreuses et des additions essentielles dans un volume de supplément, déjà justement es-

s, une critique très-sage et très-
ns les questions difficiles, une
marquable de notices piquantes
qualités encore relevées, s'il faut
ne correction typographique qui
oindre qualité d'un livre de dates
qui n'a jamais été portée au même
e bibliographie françoise.
a redouté avec quelque raison la
s acquéreurs de dictionnaires qui

dernière qu'il se proposât de publier, et qu'il n'y ajouteroit rien qu'en forme de supplémens et d'errata, à mesure qu'il trouveroit quelque chose à y joindre ou à y changer. Je ne doute pas que ce ne soit là sa véritable intention, mais je conçois difficilement qu'il puisse y persister dans quelques années, et je suis loin de le souhaiter pour l'amour de la science bibliographique, dont les progrès ne sont pas si bornés que cette résolution le feroit croire. Le goût des livres s'est étendu dans une proportion incroyable depuis les premiers bibliographes, et les éditions de luxe se sont multipliées avec lui. Les rapports plus nombreux, plus immédiats, plus approfondis que nous avons eus avec le reste de l'Europe nous ont procuré la connoissance de plusieurs littératures intéressantes qui ont aussi leurs classiques et leurs monumens. Certaines nations, certaines langues, certaines histoires qui nous étoient étrangères à la première édition du *Manuel du libraire* nous sont devenues familières, et avec elles toutes les idées qui s'y rattachent. Il y a une quantité considérable de voyageurs que le plaisir, le devoir, la curiosité ou le besoin ont entraînés à la suite de nos conquêtes, et qui sont rentrés dans la terre natale sans autre fortune que des souvenirs d'érudition dont il se formera lentement

s à ces premières con
nes dans l'âge avancé de la littérat
iences, c'est-à-dire à l'époque où la
'e change tous les jours dans ses for-
our avoir l'air de se renouveler, et les
s dans leur nomenclature, pour faire
à leur perfectionnement. Il n'y a que peu
ées que je lis, et j'ai vu la plupart de
oissances humaines se modifier dix fo
, sans y comprendre la
France une m

manquons pas d'auteurs dont les livres, ou précieux à force de gravures, ou rares à force de mépris, pourront exciter la rivalité un peu honteuse de deux bibliomanes un peu ridicules, et obtenir par ce moyen les honneurs d'une mention extravagante dans le catalogue d'une vente. La bibliographie est l'histoire successive de nos découvertes, de nos hypothèses, de notre esprit, de notre goût, et surtout de nos folies. C'est une science inépuisable.

Quoi qu'il en soit de la destinée future du *Manuel du Libraire*, soit qu'il doive se réimprimer tout entier, soit que M. Brunet persiste à ne le compléter que par des supplémens, je crois l'estimable auteur très-disposé à bien accueillir toutes les observations qu'on lui adressera sur son ouvrage, et qui le mettront en état de l'amener graduellement au point de perfection le plus absolu qu'un livre de ce genre puisse atteindre. J'ai eu deux raisons cependant pour ne pas multiplier beaucoup ces observations moi-même : la première, c'est qu'elles n'ont d'intérêt réel que pour un très-petit nombre de curieux, et que la foule des lecteurs cherche tout autre chose dans les journaux ; la seconde qui m'auroit dispensé de celle-ci, et que je ne crains pas de reconnoître, c'est qu'une

odique, n'en est pas moins
cela, soit par omission : on
aphia curculionum, qui est
plus utile : soit par inexac-
gnation du titre : sa *Mono-*
n est devenue, dans le cata-
ea cabrorum : soit enfin par
natique : ces deux Monogra-
es difficiles d'insectes coléop-
[illegible] sous la rubrique des

dans lequel l'*Entomologia Carniolica* de Scopol mériteroit aussi d'être distinguée des ouvrage de la classe commune, depuis que l'incendie de la librairie de Trattner, au siége de Vienne, en a détruit tous les exemplaires de fonds. On ne se la procure plus, même en Carniole, à moins de six à huit florins d'Allemagne.

Le goût des curieux pour les éditions qui portent le nom d'*Elzevirs*, ou qui se joignent à la collection des livres publiés par ces habiles imprimeurs, est parvenu à un tel point d'exagération, qu'il doit rendre enfin nécessaire la bibliographie spéciale dont on assure que le savant M. Adry s'est depuis long-temps occupé. En attendant, M. Brunet leur a consacré à la suite de la table méthodique qui occupe son quatrième volume, un catalogue particulier qui est fait avec beaucoup de soin. Il a même eu l'attention d'indiquer jusqu'au nombre de pages des ouvrages qu'on recherche le plus, et qui doivent entrer dans une collection choisie. Cette exactitude de description étoit d'autant plus utile, qu'il est très-commun de trouver des exemplaires imparfaits dans les pièces préliminaires, et il est difficile de la porter plus loin que M. Brunet, dont j'ai vérifié minutieusement les petites notices, sans y trouver plus d'une erreur; encore est-elle

Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur, avec Notes bibliographiques, critiques et littéraires ; par M. Renouard.

Il y a dans les Mille et Une Nuits l'histoire d'un voyageur qu'un hôte célèbre par sa magnificence consent à introduire de nuit dans le vastes souterrains où son trésor est renfermé, pour lui faire connoître la source des richesses immenses qu'il vient de déployer à ses yeux. La première salle renferme l'argent et l'or monnoyé ; la seconde, les lingots d'or et de métaux plus précieux encore ; la troisième, les perles et les diamans ; la quatrième, les bijoux rares, les ouvrages merveilleux, les talismans. Tout cela est contenu dans un nombre incalculable de vases aussi riches par le travail que par la matière, et tellement comblés que ce qui s'élève au dessus de leurs bords suffiroit, si je ne me trompe, pour acheter tous les empires du monde. Hé bien ! je me suis fait une idée de l'étonnement que dut éprouver cet homme, à l'aspect de toutes ces merveilles, en lisant le catalogue de M. Renouard. Je ne connois pas pas de livre qui ressemble mieux à un ouvrage d'imagination, et cependant l'imagination n'est pour rien dans le Catalogue de M. Renouard. Il passe même avec une indifférence un peu superbe, avec l'insouciance

niques qu'elle renferme, on
bibliothèque d'Alexandrie,
qu'il n'est pas maladroit aux
mis l'inventeur de l'impri-
cullus avoit formé une volière
emblés et vivans presque tous
ıde connu ; mais, à quelque
ı'avoit pu se procurer le Phé-
uard, on compte des phénix

jouissances délicieuses. On n'entreprendroit pas même d'attirer un moment l'attention du lecteur sur un catalogue de livres qui ne sont pas d'ailleurs destinés à être vendus, si le catalogue de M. Renouard étoit un catalogue comme un autre; mais M. Renouard, qui se distingue par une infinité de bonnes et solides connoissances, a imprimé à ses livres le sceau de son utile et curieuse érudition. Son *histoire des Aldes* est classique en bibliographie, et son *catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, moins important par son objet, parce qu'il ne présente pas comme l'autre ouvrage un système complet et achevé d'observations, plaira cependant aux gens de lettres les plus éloignés de cette étude par les piquantes recherches de philologie qui l'enrichissent.

Ce *Catalogue* n'est pas celui d'un homme qui se rend compte de ses livres dans la forme stérile d'un inventaire. Ce sont les réflexions d'un curieux éclairé sur des matières très-instructives, et qu'il étoit libre de varier à l'infini, mais dont il a circonscrit le nombre avec réserve et avec goût. Je sais qu'il en est quelques-unes qu'on l'auroit dispensé de traiter, parce qu'on ne voit pas bien comment les inductions auxquelles il se livre peuvent concourir au but qu'il se proposoit sans doute; mais on éprouvera plus souvent le regret qu'il ne se soit pas abandonné en d'au-

a société ne distrait pas ses loi-
s plus dangereux! La rectifica-
erreurs de faits ne peut que ser-
on des sciences où elles se sont
'en est pas de même dans les
es et morales, où les erreurs ne
des erreurs plus sérieuses, qui
du genre humain de tous les
qu'on tente pour le perfec-

veloppée sur les prétentions de la Hollande à l'invention de l'art typographique, par laquelle je crois toutes les difficultés résolues, et le récit très-amusant d'une anecdote unique dans l'histoire des plagiats. Il s'agit d'un ouvrage intitulé : *Développemens historiques de l'Intelligence et du Goût par rapport à l'Eloquence*, par Edouard L. Ce livre tiré d'abord à cent exemplaires magnifiquement exécutés, et destinés à être offerts à de puissans protecteurs, fut acquis en 1814 par M. Renouard, qui crut y reconnoître l'ouvrage défiguré d'un homme supérieur, et qui prit la peine d'y corriger pour une édition digne de lui les épouvantables bévues du copiste.

L'auteur eut l'étourderie de prendre ce travail, qui le sauvoit du ridicule et de la honte, pour une falsification, et d'intenter un procès au libraire instruit qui avoit si officieusement rectifié ses sottises; mais ce ne fut pas sans avoir visité M. Renouard, et lui avoir expliqué ses griefs en termes bien faits pour l'étonner. « Je viens » me plaindre, lui dit-il, des *ajoutations* que » vous avez faites à mon ouvrage. S'il n'y avoit » pas des centaines d'*ajoutés* qui *répugne* à la » lecture, je *ferez* avec vous le pari le plus *hy-* » *pothétique* que mon livre ira à la huitième édi- » dition. D'ailleurs, monsieur pourra vous dire

s uniques qu'elle renferme, on
r la bibliothèque d'Alexandrie,
nir qu'il n'est pas maladroit aux
voir mis l'inventeur de l'impri-
Lucullus avoit formé une volière
rassemblés et vivans presque tous
Monde connu ; mais, à quelque
il n'avoit pu se procurer le Phé-
monard, on compte des phénix

jouissances délicieuses. On n'entreprendroit pas même d'attirer un moment l'attention du lecteur sur un catalogue de livres qui ne sont pas d'ailleurs destinés à être vendus, si le catalogue de M. Renouard étoit un catalogue comme un autre; mais M. Renouard, qui se distingue par une infinité de bonnes et solides connoissances, a imprimé à ses livres le sceau de son utile et curieuse érudition. Son *histoire des Aldes* est classique en bibliographie, et son *catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, moins important par son objet, parce qu'il ne présente pas comme l'autre ouvrage un système complet et achevé d'observations, plaira cependant aux gens de lettres les plus éloignés de cette étude par les piquantes recherches de philologie qui l'enrichissent.

Ce *Catalogue* n'est pas celui d'un homme qui se rend compte de ses livres dans la forme stérile d'un inventaire. Ce sont les réflexions d'un curieux éclairé sur des matières très-instructives, et qu'il étoit libre de varier à l'infini, mais dont il a circonscrit le nombre avec réserve et avec goût. Je sais qu'il en est quelques-unes qu'on l'auroit dispensé de traiter, parce qu'on ne voit pas bien comment les inductions auxquelles il se livre peuvent concourir au but qu'il se proposoit sans doute; mais on éprouvera plus souvent le regret qu'il ne se soit pas abandonné en d'au-

; plus dangereux! La rectifica-
:rreurs de faits ne peut que ser-
ın des sciences où elles se sont
en est pas de même dans les
es et morales, où les erreurs ne
les erreurs plus sérieuses, qui
du genre humain de tous les
qu'on tente pour le perfec-

1. M. Renouard pré-

veloppée sur les prétentions de la Hollande à l'invention de l'art typographique, par laquelle je crois toutes les difficultés résolues, et le récit très-amusant d'une anecdote unique dans l'histoire des plagiats. Il s'agit d'un ouvrage intitulé : *Développemens historiques de l'Intelligence et du Goût par rapport à l'Eloquence*, par Edouard L. Ce livre tiré d'abord à cent exemplaires magnifiquement exécutés, et destinés à être offerts à de puissans protecteurs, fut acquis en 1814 par M. Renouard, qui crut y reconnoître l'ouvrage défiguré d'un homme supérieur, et qui prit la peine d'y corriger pour une édition digne de lui les épouvantables bévues du copiste.

L'auteur eut l'étourderie de prendre ce travail, qui le sauvoit du ridicule et de la honte, pour une falsification, et d'intenter un procès au libraire instruit qui avoit si officieusement rectifié ses sottises; mais ce ne fut pas sans avoir visité M. Renouard, et lui avoir expliqué ses griefs en termes bien faits pour l'étonner. « Je viens » me plaindre, lui dit-il, des *ajoutations* que » vous avez faites à mon ouvrage. Sil n'y avoit » pas des centaines d'*ajoutés* qui *répugne* à la » lecture, je *ferez* avec vous le pari le plus *hy-* » *pothétique* que mon livre ira à la huitième édi- » dition. D'ailleurs, monsieur pourra vous dire

véritable auteur du livre, et
nom tous les droits de sa mé-
ment au palais qu'une appa-
seau !
de dissimuler que le Catalogue
t dans son ensemble un monu-
nie, et que cette manie, qui
, et peut-être la plus aimable
pas moins une manie. Je con-
-liquer à moi-même

comme une pièce historique, ne fût-ce que pour la page qui ordonne d'aimer Napoléon de préférence à père, mère et patrie, et de prier pour lui, sous peine de damnation éternelle. On a cependant mis les hommes à des épreuves plus humiliantes; mais il faut planter quelques jalons sur la route de la perfectibilité pour constater les progrès des siècles.

Puisque j'en suis sur la bibliomanie, passion dont M. Renouard raconte un exemple fort remarquable, mais qui est bien loin d'être unique (l'histoire de cet amateur connu qui vendit sa bibliothèque pour acheter des livres), j'emprunterai au même auteur une anecdote du même genre qui rappelle le mot de M. de Lagny agonisant, à qui d'Alembert demandoit froidement le carré de douze, et qui mourut en répondant: *Cent quarante-quatre*. Un fameux libraire anglois, venu à Paris pour quelques acquisitions, y fut surpris par une maladie mortelle au moment d'une vente célèbre. Toutes les fois que l'abattement de la douleur lui permettoit d'élever la voix et d'articuler une syllabe, il mettoit ce moment à profit pour s'informer du grand événement du jour, c'est-à-dire du prix auquel s'étoit élevé une édition *princeps*, un Elzevir rare, ou un pamphlet singulier. Depuis long-temps, à demi vaincu par la mort, il n'avoit donné que des

seroit superflu, en rendant
rage de M. Renouard, et d'un
par ses soins, de dire qu'il est
lus grande élégance.

Inscriptiones sex Gentilitiæ ad Ludovicum XVIII. *Petrus Vincentius* Belloc *scripsit Lutetiæ Parisiorum.*

On sait que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, telle qu'elle vient de se rétablir, dut sa naissance à l'idée de consacrer les principaux événemens du règne de Louis XIV par des médailles. Racine conseilla de former une espèce d'Académie des médailles, composée de quelques savans que leurs études ou leur goût particulier avoient voués à ce genre de composition. Dès-lors, cette société s'agrandit, se constitua, et devint l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au moment où la mode des inscriptions commençoit à passer avec les victoires et les trophées du grand siècle. Les règnes suivans ne furent pas sans gloire, mais plus pacifiques, moins imposans, moins dominés par cet amour de la Renommée et par ce sentiment élevé des beaux-arts qui caractérise le siècle de Louis XIV, il n'est pas étonnant qu'ils aient vu tomber en désuétude la science lapidaire et numismatique. Il faut convenir que, lorsque la France reprit un si grand ascendant sur l'Europe par les triomphes de ses armées, et eut besoin de consacrer de nouveaux succès par de nouveaux monumens,

peu cher; et a tout prendre, je
igné de croire que le peuple le
monde, s'il y en a, est celui qui
l'inscriptions. J'en demande par-
nie.

st pas aussi facile qu'on le croit
faute d'en juger autrement que
n. On est étonné de la foule des
s pour réussir dans une compo-
et qui semble n'exiger au pre-

mais en évitant avec soin la diffusion, et même l'abondance oratoire du style historique; au choix des expressions qui doivent être élégantes sans affectation, énergiques sans enflure, et nobles sans emphase; à l'harmonie qui dépend d'un rhythme, d'un nombre ou d'une cadence propre à l'inscription, qu'aucune méthode ne peut enseigner, et qui n'a de règle que le goût de l'écrivain; à la sobriété des figures et des tours recherchés, qui sortent de ce genre de style; à la juste proportion de l'ouvrage dans ses rapports avec le sujet; à l'emploi des conjonctions, obstacle futile en apparence, et toutefois des plus difficiles à vaincre. Une copulative de deux lettres fut souvent l'écueil inévitable où vint échouer une réputation qui avoit triomphé trente ans du verbe et du pronom. Enfin, l'inscription a eu ses rhéteurs et ses lois ni plus ni moins que le poëme épique. On est allé jusqu'à la subdiviser suivant les différentes circonstances auxquelles elle pouvoit s'adapter, ou suivant les différentes nuances de style qu'elle pouvoit admettre. On y a reconnu le genre *simple*, le genre *orné*, et le genre *singulier*. Il est clair, d'après cela, que l'étude seule de l'*inscription* suppose des travaux très-étendus et très-académiques. Les académies se sont même contentées quelquefois à moins.

commentaire très-court, mais
qui justifie par des illustra-
goût certaines locutions de
édées d'une préface qui prouve
ériodique latine ne lui est pas
que la phrase lapidaire. Cette
rend, et je me crois autorisé à
l'honneur des lettres, que l'ou-
nanuscrit au jugement supérieur

d'éloges, pourroient-elles ajouter quelque ch
à ce succès ?

L'exécution typographique de ce beau volume est digne des presses de M. Didot. Sa rareté ne le recommande pas moins aux curieux qui n'estiment que les choses rares ; et sous ce rapport, ils auront à se contenter deux fois, car les bonnes inscriptions ne sont pas non plus trop communes.

y avoit, l
rent de ces étrangers qui
rs voisins qu'un esprit de
alveillance, sa prédilection
: pour nos classiques alloit
me. Ceux qui l'ont connu
, toujours pures, sa philan-
ctive, son goût décidé pour
:t pour les bons principes, le
: citoyen de tous les pays qu'il
.ités : mais la nature semblait

vrages est dédié. Très-jeune encore à l'époque où le fameux roman de *Werther* jouissoit de tout son succès, et entraîné par une imagination impétueuse et sensible à la peinture des passions profondes, le chevalier Croft publia *les Lettres d'Haxmann* (1), roman d'un goût condamnable, mais qui se fit remarquer par le mouvement du style et par la chaleur des pensées. La même disposition d'esprit l'intéressa à la mémoire de l'infortuné Chatterton, suicide de dix-huit ans, dont il exhuma les poésies injustement négligées par ses propres contemporains. Ses liaisons avec l'évêque Lowth, auteur d'un excellent *Essai sur la poésie des Hébreux*, dont nous avons plusieurs traductions, et avec le célèbre Johnson, un des plus savans hommes du dernier siècle, parurent influer beaucoup dès-lors sur la direction de sa vie. Le premier le détourna de la carrière du barreau, et le fit entrer dans l'état ecclésiastique, où il obtint en peu de temps le vicariat de Pritlewel; le second le détermina, soit par ses conseils, soit par ses exemples, à exercer d'une manière utile la prodigieuse activité dont il étoit doué, en donnant un but à ses études, et l'engagea dans des recherches curieuses de biographie, de lexicologie et de critique verbale,

(1) *Love and Madness.*

amens qui aient jamais été
e langue et d'une littérature.
aux, M. le chevalier Croft,
ne du ministère, peut-être
is, s'éloigna d'un pays où son
ne lui paroissoit pas apprécié
se rendit à Hambourg, et
e cette espèce d'exil littéraire
vastes connoissances par une
des livres et des hommes.

Il y eut le bonheur inestimable de voir Delille, de fréquenter notre ingénieux Rivarol, et d'être aimé de Klopstock.

Depuis cette époque, M. le chevalier Croft a constamment résidé en France, soit à Lille, soit à Amiens, soit à Paris. Il a publié dans la première de ces trois villes quelques essais d'un *Dictionnaire critique des difficultés de la Langue françoise*, auquel il n'a pas donné de suite. C'est dans la seconde qu'a paru l'*Horace éclairci par la ponctuation*, ouvrage singulier, où, parmi beaucoup d'hypothèses hasardées et quelquefois entièrement gratuites, on remarque du moins une foule d'aperçus piquans et d'observations nouvelles, exposés d'une manière vive et originale. Le dernier de ses travaux littéraires est un volumineux *Commentaire sur le Petit-Carême de Massillon*, imprimé l'année dernière chez M. Didot, et qui présente les mêmes qualités au milieu des mêmes défauts.

En général, M. le chevalier Croft avoit une méthode de critique trop minutieuse, un esprit trop systématique, trop disposé à se faire illusion, et une facilité dangereuse à colorer des sophismes, heureusement de peu d'importance. Son penchant invincible pour la recherche des *infiniment petits* de la grammaire l'a conduit quelquefois à des considérations bien vaines, dont

:té nos institutions, honoré nos
ultivé nos lettres avec une sorte
insi qu'un grand nombre de nos
mpatriotes, les Saint-Evremont,
; Rousseau, ont vécu en Angle-
. étrangers aux brigues politiques,
· une conduite sans reproche une
alité. C'est ainsi que nous avons
Bolingbrocke, le chevalier Croft,
- surtout dans un pays où il n'est

nation bien noble à aimer, à protéger le malheur, c'est lui qui a tiré de l'oubli, au moins pour quelques momens, cette admirable ébauche d'épopée qui fera la gloire d'un plagiaire heureux, *le Dernier Homme*, de M. de Grainville (1). M. Renouard m'apprend, dans la préface de sa belle édition de Gresset, que c'est à M. le chevalier Croft qu'il doit aussi le manuscrit très-authentique du *Parrain Magnifique*, qui en fait le troisième volume.

M. le chevalier Croft s'étoit livré, par choix, à l'étude des langues. Il l'avoit cultivée par besoin dans ses entreprises littéraires et dans ses voyages. Son intimité avec Lowth l'avoit initié aux lettres hébraïques. Ses recherches pour le Dictionnaire anglois l'avoient familiarisé avec la vieille langue saxonne. Il possédoit à fond la littérature grecque; il parloit l'italien et l'allemand. Personne n'écrivoit avec plus de facilité le latin, le françois, l'anglois; et cette facilité abondante devenoit souvent prolixe sous sa plume, surtout dans la poésie, où son imagination s'ouvroit avec plus de liberté une carrière plus étendue, sans craindre les discussions sérieuses et les froides réprimandes de la logique. Il doit avoir laissé des volumes de poëmes inédits, et probablement

(1) Deux vol. in-12. Paris, Déterville, rue du Battoir.

Le Tilleul de Claude Morel.

Il y a de longues années que je traversai par hasard une petite ville dont le nom étoit alors presque ignoré hors de la province où elle est située; elle n'avoit rien en effet qui pût occuper l'attention d'un voyageur : ni édifices, ni monumens, ni spectacles, ni académies, ni institutions remarquables, ni établissemens utiles. Sa principale promenade, circonscrite dans un espace de vingt-cinq ou trente pas, recevoit à peine l'ombrage d'une douzaine de vieux tilleuls à demi calcinés par le temps. L'un d'eux surtout, qui paroissoit fort antérieur à tous les autres, ne se couronnoit plus que de quelques touffes de feuilles éparses, qu'on auroit cru empruntées à un arbre du voisinage, tant leur verdure contrastoit avec la stérilité du reste de ses branches desséchées. La sève, déjà tarie dans tous ses canaux, avoit cessé d'entretenir la souplesse de ses bras immenses; et on les entendoit crier au moindre souffle de l'air, comme s'ils étoient près de céder tout-à-fait à leur propre poids, et de joncher la terre de leurs débris. Seulement, dans une des profondes cavités du tronc, fleurissoient quelques arbustes épineux dont le vent lui avoit porté les semences, et qui ornoit sa vétusté solennelle de la fraîcheur de leurs jeunes rameaux, de manière à donner à sa base l'aspect d'un autel rustique ou d'une tombe chargée d'offrandes. A six pieds de distance, un certain nombre de pieux

mation de son cadavre, s'élever
ce dernier degré à la puissance

avec lui toutes les espérances
à liberté, toutes les ressources
monarchie. Il mourut en se rap-
rtume, avec envie, le tilleul de
si révéré de son pays, si cher à
nnées, et la publicité glorieuse
était l'exemple et la leçon

très-obscur, dont il avoit aimé, dont il avoit protégé l'enfance, mais dont le sort lui étoit inconnu, quoiqu'il habitât depuis long-temps sous les murailles d'un cachot voisin. O mon noble ami, pardonnez si la demande d'un hommage solennel à votre mémoire ne sort pas d'une bouche plus digne de vous célébrer! Vous n'ignorez pas du moins qu'elle ne pouvoit être inspirée par un cœur plus pénétré de vos qualités sublimes, et plus fidèle à vos sentimens. Dans quelque lieu que reposent vos mânes, qu'ils se consolent enfin d'un oubli trop prolongé, mais qui ne les affligera plus! Votre nom pourroit-il retentir en vain dans ces jours d'expiation publique, où la France s'empresse de racheter, par le culte des victimes, le malheur d'avoir fléchi sous les assassins? J'irai un jour, je reverrai votre ville natale, j'y retrouverrai le tilleul de Claude Morel, honoré, comme autrefois, par les respects d'un peuple pieux et sensible; et non loin de ce simple monument, le simple monument de Pichegru; car la religion des devoirs et des souvenirs nous a été rendue avec nos princes, et ils ont rapporté de leur exil les anciennes vertus nationales, comme autant de dieux domestiques.

FIN.